

SCÈNES POPULAIRES.

Mœurs françaises.

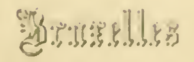
SCÈNES

POPULAIRES

PAR

HENRY MONNIER

TOME Ier



OFFICE DE PUBLICITÉ

30, Montagne de la Cour

PQ
2366
M42 S3
1890
c1

L'ESPRIT

DES CAMPAGNES.

— 1838. —

Personnages.

LA MÈRE GILLES.
MADAME GERMAIN.
UN PETIT GARÇON de cinq à six ans.

(La scène se passe aux environs de Paris.)

L'ESPRIT DES CAMPAGNES.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MÈRE GILLES, MADAME GERMAIN, un petit garçon à la main, la tête enveloppée dans un mouchoir.

LA MÈRE GILLES.

Hé! là, Germaine, vous v'là donc par ici?

MADAME GERMAIN.

Comme vous voyais, la Gillote, que v'là mon p'tit qu'avont toujou bé mal à ses paur' z'yeux.

LA MÈRE GILLES.

Hé! mais oui; paur' afant, qu'il en équiont quasiment tout défiguré. Et vous v'nais ed' voire el' médecin, c'est sûr?

MADAME GERMAIN.

J'venons censément de l'consulter; qui m'dit, dit-y comme chà, d'y posais ein vésicatoire derrièr' el' zoreilles.

LA MÈRE GILLES.

Qu'est qu'y disiont qu' c'équiont?

MADAME GERMAIN.

Y disiont qu' c'équiont les gourmes.

LA MÈRE GILLES.

C'équiont point les gourmes, y n'y connaissont rén, si vous n'allais vous mette comme chà dans

leux mains, à ces gens-là, vous n'risquais ren d'y mager el' pu clair ed' vout bien.

MADAME GERMAIN.

Jel' croirais ben.

LA MÈRE GILLES.

C'équiont tou des bêtes, avec leux science et des mageux d'argent; que c'équiont eux qui m'aviont rendue toute crochue ed' ma jambe.

MADAME GERMAIN.

Allais, marchais, la Gillotte, c' n'est point pour dire, mais on n'est core bé n'embarrassais quand n'on souffre.

LA MÈRE GILLES.

Ah! mais oui, qu'on l'est bé; mais si j'avions tout aussi bé n'un conseil à vous donnais, vout' afant seriont bétôt guéri.

MADAME GERMAIN.

Qué qu' c'est vous z'y voulais faire?

LA MÈRE GILLES.

Vous l'allais voire.... c'équiont n'ein s'grais q'uétiont n'aussi sûr, qui n'y aviont point son pus sûr.

MADAME GERMAIN.

Qué qu' c'est qu'vous z'y voulais faire?

LA MÈRE GILLES.

Faut qu'vous m' proméquiais de l'garder pour vous.

MADAME GERMAIN.

J'vous l'proméquions.

LA MÈRE GILLES.

Vout' foi d'honnaîte fâme.

MADAME GERMAIN.

J'vous la donnons.

LA MÈRE GILLES.

Que l'cordognier d'cheux nous, y l'avons fé, que d'puis qu'il l'aviont fé, y ne se r'sentons pas pu que d'sus la main qu'il aviont été sourd.

MADAME GERMAIN.

Mais qu'est qu' c'équiont donc qu'vous z'y voulais faire à c't'afant?

LA MÈRE GILLES.

Qu'la fille à la Poupel, alle s'équiont guérie, en l'faisant ed' son mal qu'alle aviont à ses seins.

MADAME GERMAIN.

Mais qu'est qu' c'équiont donc?

LA MÈRE GILLES.

Faurait pour chà, qu'vous auriais étais mariais n'à l'église.

MADAME GERMAIN.

J'l'ons n'été, mon homme itou.

LA MÈRE GILLES.

Faurait qu'vous remplississiez ben tous vos d'voirs ed' réligion.

MADAME GERMAIN.

J'avons communié sept fois d'puis n'un an.

LA MÈRE GILLES.

Faurait jurer qu'vous n'en dirais ren n'à parsonne.

MADAME GERMAIN.

J'vous l'jurons.

LA MÈRE GILLES.

Faurait jurer vout' foi d'honnête fâme.

MADAME GERMAIN.

J' vous la jurons... Mon Dieu ! quoi donc qu' c'est ed' si tarrible ?

LA MÈRE GILLES.

Vous l'allais voire... vous allais trouvais la mère Potiquet... vous savez bé, la mère Potiquet ?

MADAME GERMAIN.

Si j' la connaissons la Potiquet ? j' crais ben que j' la connaissons, je n' la connaissons que d' trop, pisque j' vous dis que j' la connaissons, qu'alle demeuriont core à Hérouval.

LA MÈRE GILLES.

Alle en n'équiont d'Hérouval.

MADAME GERMAIN.

Qu' défunt son homme, à la Potiquet, el' père Taupin qu'il l'appelliont ; il équiont garde cheux l' Général à Trémicourt, au châtiau ed' Trémicourt.

LA MÈRE GILLES.

Il aviont étais tuais dans les temps, son homme, par ein bracoguier qui bracognions.

MADAME GERMAIN.

Qu'alle aviont sa fille, la mère Potiquet, sa cadette, Séraphine, qu'il l'appelliont, qu'aviont été faire ed' ses farces à Paris.

LA MÈRE GILLES.

Eh! bé oui, c'qui ne l'avont tout d'même point n'empêché ed' se mariais, et bé mariais au garçon du maire ed' Pourchival.

MADAME GERMAIN.

Qu' ses père et mère y n'vouliont tout d'même point de c'mariage ilà.

LA MÈRE GILLES.

Qui n'avont évu lieu qu' pascequi z'aviont graissé la patte au curé... vous savez bé n'ous-qu'all' resse, la mère Potiquet?

MADAME GERMAIN.

Alle restons tout conte l'mur ed' la farme à mosieu Marchais.

LA MÈRE GILLES.

C'équ'ont pu, à c't'heure, mosieu Marchais, c'équiont mosieu Langlois.

MADAME GERMAIN.

Eh! ben, pour lors qu'est qu'y faut que j'fassions à c' t'afant.

LA MÈRE GILLES.

Vous allais trouvais la mère Potiquet, avec vout' petit, alle vous dit deux prières à jeun, l'eune à sainte Procope, l'aute à saint Florent, vous f'sais chà padant quarante jours, sans décessais, des prières ed' quarante jours sans n'y maquer, l'matin n'à jeun. Vout afant y n'aviont n'après l'œil aussi sain comme si qui n'y aviont évu ren du tout.

MADAME GERMAIN.

Comment qu'vous dites, la Gillotte?

LA MÈRE GILLES.

Quarante jours ed' prières, l'matin n'à jeun, qu'on vous dit, l'eune à sainte Procope, l'aut' à saint Florent.

MADAME GERMAIN.

Qu'est qu' chà coûte?

LA MÈRE GILLES.

Vous z'y donnais c' que vous voulais, quand l'afant il équiont guéri.

MADAME GERMAIN.

Chà m'arrangeont.

LA MÈRE GILLES.

Y en a d'aucuns qui vous diront qu'équiont des bêtises... vous vous z'en fichais.

MADAME GERMAIN.

Comben qu'vous dites ed' jours ed' prières, la Gillotte.

LA MÈRE GILLES.

Quarante, el' matin n'à jeun, l'eune à saint Procope, l'aut' à saint Florent, et vout' afant il équiont guéri comme aveucq la main.

MADAME GERMAIN.

N'y a t'y qu' chà à faire?

LA MÈRE GILLES.

Pis qu'on vous dit qu'y n'y a ren d'meilleur... J'nons point fait n'aut' er'mède quand mon paur' homme il aviont n'été malade.

MADAME GERMAIN.

N'équiont t'y point maure, vout' homme?

LA MÈRE GILLES.

Pasceque l'méd'cin il l'avionl commenchais... l' z'officiais ed' santais, voyais-vous, la Germaine, c'équiont tous des bêtes et des mageux d'argent.

MADAME GERMAIN.

C'est qu'en v'là naussi de c' t'argent que j'leux z'y donnons.

LA MÈRE GILLES.

Sans comptais çui qu'vous leux z'y donnerai core.

MADAME GERMAIN.

Et des bouteilles equ' j'allions sarcher à Gisors, qu' céquiont, ed' dans, cômme des infections ; dam! c'est qu' vous n'avais point bé gros ed' marchandise pour eune piesse ed' six francs, cheux l'z'apothicaires ; et pis core des bêtes noires qui l'y disiont ed' prendre.

LA MÈRE GILLES.

Queux bêtes noires qu' c'équiont?

MADAME GERMAIN.

C'équiont quasiment comme eun var.

LA MÈRE GILLES.

C'équiont-t'y approchant commme eun var noir?

MADAME GERMAIN.

Ne pus ne moins ; c'équiont tout d'même bé laid.

LA MÈRE GILLES.

C'équiont des censures.

MADAME GERMAIN.

Y les z'avont fait prendre à c'te paur' afant, y

n'en n'avont pas plutôt magé eune demi douzaine qu'son paur' cœur y avions tournais y'n'a été au lit dix-neuf jours.

LA MÈRE GILLES.

Des guerdins!

MADAME GERMAIN.

Y n'y a point jusqu'à des bains qui z'y ordognions ed' prendre.

LA MÈRE GILLES.

Y z'y ordognions ed' prendre des bains, el' scélérat! y vouliont donc el' massacrer, l'paur' innocent! C'équiont avec leurs sales bains qui m' l'aviont tuais mon cher ami.

MADAME GERMAIN.

Austi j'nous z'ont ben gardé 'ed' lui en donnais.

LA MÈRE GILLES.

Sans comptais equ' vous avais tout d'même bé fait... mon paur' chéri! en plein cœur ed' l'hiver, ma chère amie. aux Rois, y nous disons de l'baigner, el' scélérat ed' voleux! je l'sortons toute seule equ' j'équions ed' son lit, l'paur' cher ami, je l'descendons comme ej' pouvons dans nout' fourni, je l'mettons comme un var, qu'ches dents claquiont, qu'chà faisait piquié de l'voire, et j'y j'tons sus l'dos, à c'paur' chérubin, des pleines potées d'eau chaude, qu'son paur' corps il en équiont tout violais... je l'portons dans son lit, le l'r'len r'demain y n'aviont pu parsonne.

MADAME GERMAIN.

Paur' cher homme!

LA MÈRE GILLES.

Chait pourtant comme chà... Aussi vrai comme y n'y a qu'ein Dieu... Des scélérats! ma chère amie! des massacreux ed' monde! des francs filoux, qui m'ont envoyé leux quittances aprais eq' mon homme il aviont étais enterrais, comme si qu'ils l'aviont sauvais, les guerdins! (*Elle sanglotte.*)

MADAME GERMAIN.

Faut point s'désolais, la Giliotte, c'qu'est fé est bé fé.

LA MÈRE GILLES.

L'bon Dieu n'équiont tout d'même point jusse ed' laissais existais des gueux pareils!

(Un silence qui donne le temps à la Gillotte de passer à plusieurs reprises le dos de ses mains sur ses yeux.)

MADAME GERMAIN.

N'a r'voire, la Gillotte... J'irons ed' main cheux la Potiquet.

LA MÈRE GILLES.

Avec vout' petit?

MADAME GERMAIN.

Pardine, oui.

LA MÈRE GILLES.

El' matin n'a jeun... vous v'là donc partie? vous n'entrais donc point bouere un var ed' cidre?

MADAME GERMAIN.

Faites honneur, la Gillotte, j'avons core six

quarts ed' lieue d'ici cheux nous, et pis m'n'homme qu'y faut qu' j'allions voire qui travaillont au Roquet.

LA MÈRE GILLES.

Cheux qui qui travaille?

MADAME GERMAIN.

Y f'sons n'ein mur à la farme ed' Vertbois.

LA MÈRE GILLES.

S'il en équiont payé, chà n's'ra que d'mi mal.

MADAME GERMAIN.

C'est c'que j'y avons toujou dit... Qu'voulais-vous, l' z'hommes?

LA MÈRE GILLES.

C'est sûr.

MADAME GERMAIN.

N'ar'voire, la Gillotte.

LA MÈRE GILLES.

N'ar'voire, la Germaine.

MADAME GERMAIN, *à son petit garçon.*

Accours, ma canne, accours, ma p'tite fille, viens nous z'en.

(Elle s'éloigne; la Gillotte entre chez sa voisine.)

SCÈNE II.

PERSONNAGES.

LE PÈRE PIGOCHET.
M. BOUJU.
LA MÈRE THOMAS.
PHILOGÈNE, garçon maréchal.

(La scène se passe dans un village, devant la maison du maréchal et dans un chemin creux aboutissant à une route de traverse.)

(LE PÈRE PIGOCHET, PHILOGÈNE, *à la croisée de sa boutique*. LA MÈRE THOMAS, *causant à la porte d'une voisine*.

PHILOGÈNE.

Et vout' fâme, quoiqu'a dit père Pigochet?

LE PÈRE PIGOCHET.

A n'va point rude anhui*. Quoiqu'tu veux, a m'f'ra enrager jusqu'au bout, j'm'y attadons.

LA MÈRE THOMAS, *arrivant au beau milieu de la conversation*.

Vous l'avais n'assez fé n'enrager, la paur' fâme, chacun son tour ; a pouvont ben vous faire enrager itou.

* Aujourd'hui.

PHILOGÈNE.

Ah ! dam ! c'est qui disiont tou comme çà, l'z'anciens, qu'vous étiont nitou ein rude chien dans les temps.. Vous vous a point mal amusais, père Pigochet.

LE PÈRE PIGOCHET.

J'm'avons amusais... oui, j'm'avons amusais... j'n'allons point n'a l'enconte, mais j'm'avons toujou amusais honnêtement..., j'ons jamais fé d'tort à parsonne.

LA MÈRE THOMAS.

C'étiont toujou point el' dire du charron.

LE PÈRE PIGOCHET.

El' charron ? il étiont n'ein menteux.

LA MÈRE THOMAS.

Point déjà si menteux, el' charron... ; y disiont pas moins qu'vous aviais antichipais sus ses prés à la Roche.

LE PÈRE PIGOCHET.

Pourquoi equ' défunt son grand-père, il aviont t'y antichipais sus l'naute...

PHILOGÈNE.

N'en v'là au moins neune ed' raison.

LE PÈRE PIGOCHET.

Allais, marchais, si j'voulions n'aussi ben er'lever les fautes d'un chacun, y en aurions core euns d'cheux nous qui mériteriont ben d'être pendus aux grands peuples* ed' l'abreuvoir... ; aussi

* Peupliers.

vrai comme el' bon Dieu il étiont mon maître.

LA MÈRE THOMAS.

Hé dites donc, vous, là-bas, vous pouvez parler pour vous, hé! père Pigochet!

PHILOGÈNE.

Ça, c'est vrai.

LA MÈRE THOMAS.

Vous pouvais ben parler sus vout compte, tant que vous vourez; mais quant à çui des autes vous f'rez ben ed' vous taire.

LE PÈRE PIGOCHET.

J'vous sommes de rien.

LA MÈRE THOMAS.

Dieu marci, car si vous m'équiez n'aussi ben d' queueq chôse, j'vous aurerions bètôt planté là, marchais...; c'étiont t'y point n'honteux aveucque c'que vous z'avez d'bien n'au soleil, de n'point n'avoir fé pou vos afans pus qu'vous n'avez fé.

LE PÈRE PIGOCHET.

J'ons fé c'que j'ons dû.

LA MÈRE THOMAS.

Vous avez fé grand chose itou.

LE PÈRE PIGOCHET.

Je n'les z'avons point laissé mouri d' faim.

LA MÈRE THOMAS.

Y sont genti vos afants..., des grands sottins d'afants qui n'ont d'leu vie mis leux pieds dans l'école.

LE PÈRE PIGOCHET.

J'nons jamais appris n'à lire, je n'en sommes pas pus pauves pour çà.

LA MÈRE THOMAS.

Comben qui z'ont brûlé d'ciarges à leu première communion, vos afants ?

LE PÈRE PIGOCHET.

Tout autant qu'j'en n'avons brûlais.

LA MÈRE THOMAS.

Aveucqu'çà qui j'tont ein joli coton, n'à Paris.

LE PÈRE PIGOCHET.

Vous qu'a la langue si bien appendentée quoiqu'vous z'avez fé pour les vautes?

LA MÈRE THOMAS.

J'ons point de r'proches à m'faire de c'côté-là.

LE PÈRE PIGOCHET.

On n'voyait qu'eux ramasser du crottin sus les ch'mins.

LA MÈRE THOMAS.

C'étions t'y nout' faute, si défunt mon pauvre homme, quand il étiont décédais, y m'aviont laissé neuf afants tout grouillants..., j'men sommes tirée comme j'ons pu.

LE PÈRE PIGOCHET.

C'étions bé vout' faute s'il étiont mort el' paur' cher homme.

LA MÈRE THOMAS (*se montant*).

Mais comben, faut-y qu'vons seyez core ein menteux fini, pour dire d'z'infamies pareilles, c'étions des menteries affreuses, d'z'abominations....

PHILOGÈNE.

V'là qu'çà va s'gâter.

LE PÈRE PIGOCHET.

Dam! y vous fallait à vous un n'afant tous l'z'-ans, pour faire des nourrissons, çà vous arrageait bé mieux d'avoir un afant toute la sainte journée sus vos bras que d'faire vout' ouvrage; vous pas bête.

LA MÈRE THOMAS.

C'étiont bé putôt té, vieux chien, qui l'ront mouri ta pauv' fâme ed' chagrin, ed' misère.

PHILOGÈNE.

Allons, faut être raisonnable... ; vous n'êtes point n'ein brin n'assemble c'qu'c'étiont pour leux disputer.

LA MÈRE THOMAS.

Pourquoi qui v'n'ont m'sarcher, pourquoi qui m'attaquont, el' vieux brigand!

LE PÈRE PIGOCHET.

Moi j'vous attaquont... ; c'est t'y pas plutôt vous qui m'attaquont, laissais mé passais mon ch'min, je n'vous disons rin.

LA MÈRE THOMAS.

Vous l'riez bé mieux d'être auprès d'vout' fâme, que d'vous mette en ribotte tous les jou, comme vous vous z'y mettais.

LE PÈRE PIGOCHET.

C'étiont t'y aveucq vout'argent?

LA MÈRE THOMAS.

Il étiont toujou à dire sus tout l'monde, c'vieux guerdin-là.

LE PÈRE PIGOCHET.

Allais, marchais, si j'aviont n'aussi ben voulu vous épousais dans les temps...

LA MÈRE THOMAS.

Mé ! t'épousais, vieux sarpent! seigneur ed' Diu !

LE PÈRE PIGOCHET.

Vous n'seriais point toujou après mé.

LA MÈRE THOMAS.

Mais qu'j'ferions d'té, vieux sac à vin, qu'est qu' j'en aurions fé.

LE PÈRE PIGOCHET.

Si tu n'as jamais voulu d'mé, j'ons jamais voulu d'té, j'sommes à deux de jeu. N'à revoire Philogène, sans ranqueune, mère Thomas.

LA MÈRE THOMAS.

Veux-tu ben r'tirer ta main, vilain singe... ; je r'prendrons ça, vieux filou.

(Le père Pigochet sort.)

LA MÈRE THOMAS, PHILOGÈNE.

PHILOGÈNE.

Faut tout d'même qu'vous ayez core ben du temps n'avous, mère Thomas, laissez-lui passer son chemin à c't'homme.

LA MÈRE THOMAS.

C'étiont el' pus grand scélérat qui y aviont..., un sujet fini, y m'paiera c'qui vient d'me dire el' grand gueux.

PHILOGÈNE.

Qu'est qu'vous voulez l'y faire?

LA MÈRE THOMAS.

Tu le verras séque j'y f'rons..., un guerdin qu'avont acheté, dans les temps, tout l'prébytère et le vicariat pour rien..., qu'il l'avont payé en papier..., ein vieux sans foi, ni loi, qu'avont été pillé à trois lieues d'ici dans les châtiaux et dans l'z'églises, à la première révolution; qu'avont fé les cent dix-neuf coups..., ein vieux sans culotte, ein vieux chouan qu'étiont sus pied toute la nuit, qu'avont volé pus d'gerbées à li tout seul qui n'en n'entrerions padant vingt années dans nout' grange.

PHILOGÈNE.

C'est sûr que j'y donnerions point mon argent n'à gardais.

LA MÈRE THOMAS.

Sans comptais qu'tu ferais ben.

PHILOGÈNE.

Sa femme alle étions bé près d'sa fin.

LA MÈRE THOMAS.

Il l'avont assassinée d'coups, el'vieux voleux d'feumier.

PHILOGÈNE.

En véritais?

LA MÈRE THOMAS.

Et d'pis, qui la saviont aux trois quarts morte y n'débuviont point.

PHILOGÈNE.

El' méd'cin y étiont core du moment ; j'ons vu en passant son bidet à leux porte, il étiont ben tranquille, el' père Pigochet.

LA MÈRE THOMAS.

Y s'en fichiont, li, il aimiont bé mieux, el 'vieux sagouin qu'il étiont, s'maite en ribotte, que d' dépensais deux sous pour la faire administrais.

PHILOGÈNE.

Paur' fâme !

LA MÈRE THOMAS.

C'étiont point l'embarras, a n'valont guère mieux qu'li... eune fine mouche, marchais, eune point grand'chose itou.

PHILOGÈNE.

T'nais le v'là justement qui revient n'aveucq el' médecin.

LA MÈRE THOMAS.

J'm'en allons n'ein brin cheux la Mesline, car si j'le r'voyons core de c'te remontée*, j'ferions ein malheur, bé sûr. (*Elle sort.*)

PHILOGÈNE.

A r'voir, mère Thomas.

---

* L'après-midi.

PHILOGÈNE, LE DOCTEUR, le bras passé dans la bride de son cheval, LE PÈRE PIGOCHET.

PHILOGÈNE.

Bonjour, m'sieu Bouju.

LE DOCTEUR.

Donne-moi un peu de feu que j'allume ma pipe... Merci, mon garçon.

PHILOGÈNE.

A vout' service, m'sieu Bouju; j'avons toujou c'te douleur dans mon hanche, qu' pour peu que j'marchions, je n'pouvons quasiment pu marcher.

LE DOCTEUR.

Bien, bien, c'n'est rien qu'ça.

PHILOGÈNE.

Et pis dans les bras, ça m'prend tout l'long d'ilà, m'sieu Bouju, que je n'pouvons pu l'ver le bras.

LE DOCTEUR.

Sois tranquille, va, ce n'est pas encore ça qui te fera mourir.

PHILOGÈNE.

Oh! pour ça, j'crois ben, m'sieu Bouju, j'crois ben qu'je n'mourrons point pour çà, et pis j'toussons, mais j'toussons toujou.

LE DOCTEUR.

Il n'y a pas grand mal.

PHILOGÈNE.

Quand j'venons comme ça à tousser... j'tous-

sons, mais j'toussons qu'on m'entendrait tousser du fin fond du cœur ed' l'église.

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce que tu fais pour ça?

PHILOGÈNE.

Dam! j'fommes la trempette el' soir, avec du pain dans du cidre.

LE DOCTEUR.

Continue, mon garçon, continue, ça ne peut pas te faire de mal.

PHILOGÈNE.

Merci, m'sieu Bouju.

LE DOCTEUR.

N'y a pas de quoi! bien le boujour.

(Philogène rentre dans sa boutique.)

LE DOCTEUR, ET LE PÈRE PIGOCHET.

LE DOCTEUR.

Ah çà, voyons, père Pigochet, à nous deux, je vous ai dit ce qu'il en était, il faut maintenant vous armer de patience; que diable! après tout, votre femme ne va pas plus mal.

LE PÈRE PIGOCHET.

A n'va pas pu mieux non pu.

LE DOCTEUR.

Que voulez-vous? ne faut-il pas que chaque chose ait son cours.

LE PÈRE PIGOCHET.

Pour ça, oui; mais pis qu'vous ne r'montais

point tout à l'heure à cheval, j'allons montais la cavée à quand vous.

LE DOCTEUR.

Comme vous voudrez; mais je vous préviens qu'avant deux heures, il faut que je sois à Bétaucourt, au château.

LE PÈRE PIGOCHET.

C'étiont point bé loin, l'châtiau d'Bétancourt.

LE DOCTEUR.

Merci... allez toujours.

LE PÈRE PIGOCHET.

C'est que j'serious bien aise de d'visais * ein moment aveucq vous, m'sieu Bouju, au sujais d'nout' fâme.

LE DOCTEUR.

Que voulez-vous que je vous dise que vous ne sachiez déjà?

LE PÈRE PIGOCHET.

M'sieu Bouju, vous voyais ed'vant vous ein paur' homme qu'étiont ben à plaindre, ed' pis si longtemps qu' nout' fâme il étiont n'au lit.

LE DOCTEUR.

Ce n'est certes pas pour son plaisir.

LE PÈRE PIGOCHET.

Combeu que c'te maladie-là, il alliont m' coûter? l'z'yeux d'la taîte, bé sûr.

---

* Deviser, causer.

LE DOCTEUR.

Est-ce qu'un homme comme vous devrait regarder à ça.

LE PÈRE PIGOCHET.

Et pourquoi que j'n'y regarderions point? Je n'sommes point riches, m'sieu Bouju.

LE DOCTEUR.

Laissez donc, vous avez de vieux écus qui ont de la barbe.

LE PÈRE PIGOCHET.

Qu'est qui vous l'a dit?

LE DOCTEUR.

Tout le monde.

LE PÈRE PIGOCHET.

J'en avons évu d'zécus, j'en ons pu, allais, sans connaître vout' forteine, j'sancherions bé core aveucq vous, m'sieu Bouju.

LE DOCTEUR.

Si je vous prenais au mot, vous seriez bien embarrassé.

LE PÈRE PIGOCHET.

Point déjà si tant, marchais... Mais t'nais, voyais-vous, j'en dirions point core grand' chose, si c'n'étiont ces gueuses ed' potions qu'vous z'y ordonnais.

LE DOCTEUR.

Je viens précisément de lui recommander d'en prendre plus que jamais.

LE PÈRE PIGOCHET.

Mais vous voulais donc me ruinais... vous n'savais donc point c'que ça coûtiont.

LE DOCTEUR.

Pas grand' chose.

LE PÈRE PIGOCHET.

Point grand' chose? ne dites point ça... Qu' la paur' malheureuse, alle aviont évu, la nuit passée, eune vingtaine ed' quintes pour le moins; qu'a toussé à vous faire trembler... J'y en avons donné d'sa potion eune huitaine ed' fois approchant, et ben! comptais, à vuit sous la fois, comben qu' ça fait?

LE DOCTEUR.

Il n'est pas question de ça.

LE PÈRE PIGOCHET.

Trois livres quatre sous, sans boire ni mangeais.

LE DOCTEUR.

Mais quand il le faut absolument, quand cela est nécessaire, indispensable...

LE PÈRE PIGOCHET.

Ah! dam! alors, je n'disons pu rien, si alle aviont à en rev'ni, j'pourrerions core durais queucqu' temps,... mais si alle n'a point n'à en r'veni, m'est avis qu' c'étiont ben d' l'argent d' plaçais dans c'te maladie-là... au fait bé mieux qu' parsonne, vous d'vais el' savoir, vous, m'sieu Bonju.

LE DOCTEUR.

Vous ai-je jamais dit qu'elle n'en reviendrait pas?

LE PÈRE PIGOCHET.

Non ! vous n' me l'avais point dit, mais vous, vous êtes ein bon homme, vous z'avais évu peur de m' faire avoir ed' la paine.. c' qui n'empêche qu' dans vout' âme et conscience, vous savais ben qu'en pensais.

LE DOCTEUR.

Je vous répéterai cent fois la même chose, il n'y a rien encore de désespéré.

LE PÈRE PIGOCHET.

Vous n'me disais point l' fin mot, m'sieu Bouju.

LE DOCTEUR.

Je vous ai toujours dit la vérité.

LE PÈRE PIGOCHET.

Eh ben, j'allons vous contais eune chose mé.

LE DOCTEUR.

Dépêchez-vous, je vas bientôt remonter à cheval.

LE PÈRE PIGOCHET.

En deux mots j'ons fait, m'sieu Bouju.

LE DOCTEUR.

Voyons, vos deux mots?

LE PÈRE PIGOCHET.

Il est bon ed' vous dire, m'sieu Bouju, que j'n'ons jamais désirais la mort ed' parsonne.

LE DOCTEUR.

Je veux bien le croire... mais, si cependant, ce qui n'est pas probable, je vous le répète encore, s'il arrivait que la pauvre maman Pigochet...

LE PÈRE PIGOCHET.

A la grâce de Dieu ! m'sieu Bouju, pasce qu'a souffront trop. J'sommes loin de d'sirais qui m'la r'preniont, el' bon Dieu, j'en sommes bé loin, m'sieu Bouju, paur' chérie ! je l'jurons sus ce que j'avons ed' pu sacrais..

LE DOCTEUR.

Pas de serment, papa Pigochet, c'est inutile.

LE PÈRE PIGOCHET, *d'un ton piteux.*

Ed' voire souffri eune paur' créature, comme j'la voyons souffri, ça m' déchiront l' z'entrailles, quoi !

LE DOCTEUR.

Quand viennent ses quintes, n'est-ce pas.

LE PÈRE PIGOCHET.

Que j'me pernons n'à pleurer comme ein afant... Paur' chère fâme ! ed' pis trente-sept années que j'sommes asambe, c'étiont point nein jour, m'sieu Bouju, trente-sept ans... J'sommes ben n'à même ed' l'appréciais, marchais. (*Il passe le dos de sa main sur ses yeux.*) Non, bé sûr, m'sieu Bouju, qu' vous n' pouvais point el' savoir.

LE DOCTEUR.

Laissez-moi donc tranquille ; vous venez ici faire le bon apôtre, il n'y a pas de ça deux mois, que vous vouliez aller chacun de votre côté.

LE PÈRE PIGOCHET.

Dam ! soyons justes et d' bon compte, on n'est point trente-sept ans n'asambe, sans avoir des dis-

putes ; comme vous-même, m'sieu Bouju vous n'êtes point sans en avoir évu aveucq mame Bouju.

LE DOCTEUR.

Il n'y a pas de beaux jours sans nuages, vous avez raison ; et si ce n'eût été chez vous que des nuages...

LE PÈRE PIGOCHET.

A part ça, j'pouvons bé dire, à la face ed' la tarre, qu' j'ons toujou été ben hureux et j'vous d'sirons d'être aussi hureux, comme j'lons été padant trente-sept ans.

LE DOCTEUR.

Bien obligé... Mais, dites-moi, n'avez-vous pas voulu, un beau jour, la jeter dans votre puits ?

LE PÈRE PIGOCHET.

Mé, m'sieu Bouju ?

LE DOCTEUR.

Et sans un voisin, qui, heureusement pour elle, s'est trouvé là...

LE PÈRE PIGOCHET.

C'est-t'y Dieu possible ?... mais vous plaisantais ?

LE DOCTEUR.

Pas le moins du monde.

LE PÈRE PIGOCHET.

J'nen r'venons point... fallait donc que j'soyons bé fort en ribotte ; mais c'est que je n'men souv'nons point n'eune miette.

LE DOCTEUR.

Et cette autre fois par la fenêtre ?

LE PÈRE PIGOCHET.

J' m'en souv'nons de c'te fois ilà, j'étions n'en pleine ribotte... je r'venions ed' maite en tarre la fâme à Martin Cottard, j' l'ons dit que j'la j'terions par la croisée, je n' l'ons point fait, j'n'aurions pas pu l'exécutais.

LE DOCTEUR.

Et ce certain soufflet, le dimanche des Rameaux, dans le cimetière, au sortir de la grand'messe?

LE PÈRE PIGOCHET.

N' m'en parlais point, j'en avons étais assais chagrinais, marchais; et si j'avions aussi ben pu le r'prendre...

LE DOCTEUR.

Allez, allez, papa Pigochet, vous n'êtes pas sans avoir quelques petits reproches à vous faire.

LE PÈRE PIGOCHET.

Qu'est qu' vous voulais, l'homme n'est point nais parfait.

LE DOCTEUR.

Sans pour çà être parfait, on pourrait encore, ce me semble...

LE PÈRE PIGOCHET.

J' ons toujou étais trop vif, m'sieu Bouju, v'là la chose, la v'là... et dire que j'avions la plus belle fâme ed' tout l'pays... car comben qu'alle étiont belle, m'sieu Bouju? vous vous en souv'nais, pas vrai?

LE DOCTEUR.

Ma foi s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

LE PÈRE PIGOCHET.

Vous z'aureriais fendu sa piau sous vout' ongle, tant qu'alle étiont grasse,.. et dire qu'à c' t'heure, tout son paur' corps il étiont quasiment comme ein vieux saule, tout tortu.

LE DOCTEUR.

Le temps est un grand maître...Allons, bonjour, au plaisir de vous revoir.

LE PÈRE PIGOCHET.

Vous êtes ben pressais.

LE DOCTEUR.

Je vous ai prévenu.

LE PÈRE PIGOCHET.

Écoutais mé n'ein brin, m'sieu Bouju.

LE DOCTEUR.

Voyons , dépêchez-vous.

LE PÈRE PIGOCHET.

C' qui m' faisont el' pu d' mal, voyais-vous, c'étiont ces bigres ed' quintes.

LE DOCTEUR.

Vous m'avez déjà fait l'honneur de me le dire.

LE PÈRE PIGOCHET.

C'étiont là la cause ed' mon mal, ed' la voir souffri comme à souffre, la v'là.

LE DOCTEUR.

Je n'aurais jamais cru ça.

LE PÈRE PIGOCHET.

Vous z'êtes p'têtre homme à craire que j'dormons.

LE DOCTEUR.

Je ne crois rien, vous dis-je.

LE PÈRE PIGOCHET.

C'est que je n' dormons point du tout... je n' dormons point plus ed' toute la nuit que je n' dormons ilà, je n' dormons point du tout, mais du tout, du tout, du tout, pique j' vous dis que je n' dormons point.

LE DOCTEUR.

J'entends parfaitement.

LE PERE PIGOCHET.

Tout ça c'étiont el' chagrin.

LE DOCTEUR.

Il faut se faire une raison... Bon! voilà ma pipe éteinte à présent... vous n'avez pas, par hasard, un briquet sur vous?

LE PERE PIGOCHET.

J' n'en avons point; parce que pour peu qu'ça duriont core queucq' temps, j' tumberions malade.

LE DOCTEUR.

Je l'avais en sortant de la maison... je ne le retrouve plus.

LE PERE PIGOCHET.

Pasce que j' sommes trop malheureux.

LE DOCTEUR.

Que diable en ai-je fait?

LE PÈRE PIGOCHET.

Vous varrez que j' tumberons malade.

LE DOCTEUR.

La belle avance quand vous tomberez malade ! Vous devez bien voir que je ne vous parle pas là dans mes intérêts.

LE PÈRE PIGOCHET.

Dam ! au fait vous n' désirais qu' plaies et bosses, vous aut'es, pique c'étiont vout' état.

LE DOCTEUR.

C'est qu'aussi il faut être raisonnable.

LE PÈRE PIGOCHET.

Vous allais p'têtre craire que j'mageons ?

LE DOCTEUR.

Je me suis déjà fait l'honneur de vous dire que je ne croyais rien.

LE PÈRE PIGOCHET.

Je n'mageons pas du tout... je n'mageons point par jour c'qu'il entreriont dans n'ein dé.

LE DOCTEUR.

C'est bien peu. Mais vous buvez ?

LE PÈRE PIGOCHET.

J'buvons pour m'étourdir.

LE DOCTEUR.

Et vous vous étourdissez ?

LE PÈRE PIGOCHET.

J'ons ben du mal.

LE DOCTEUR.

Pas possible.

LE PÈRE PIGOCHET.

D'boire çà va core, mais mager... rien du tout..., je n'pouvons point mager... je r'butons su les poumes ed' tarre, je r'butons su la viande, je r'butons su tout..., j'aurions là d'vant mé nein plein saladier ed' fricot, que j'passerions tout conte sans tant seulement désirais d'en approchais...; tout çà l'chagrin..., aussi j'desséchons.

LE DOCTEUR.

Je vous trouve cependant la mine assez bonne.

LE PÈRE PIGOCHET.

Pasceque vous n' voulais point m'tourmentais.

LE DOCTEUR.

Laissez donc, vous êtes frais comme une rose.

LE PÈRE PIGOCHET.

Vous voulais vous z'amusais... mais t'nais, voyais-vous, m'sieu Bouju, si la paur' fâme y duriont core seulement tois s'maines...

LE DOCTEUR.

Soyez tranquille, elle durera plus que ça.

LE PÈRE PIGOCHET.

J'allons dev'ni à rien, qui pourriont voir l'heure au cadran d'l'église au travers ed' mon corps.

LE DOCTEUR.

Vous n'en êtes pas encore là.

LE PÈRE PIGOCHET.

J'me proum'nons tout seul el' long des ch'mins. les mains derrière el' dos, et pis j'pleurons, v'là mon plaisi.

LE DOCTEUR.

Chacun le prend où il le trouve.

LE PÈRE PIGOCHET.

Quand je v'non' à rencontrais des vaches sauf vout' respait, des moutons toute sorte ed' bétail, m'sieu Bouju, j'passons n'au travers sans proufèrais la moindre parole..., tout çà el' chagrin... Et dire que j'savons neune chose que'si la paur' fâme alle en preniont seulement neune tasse, an' souffriont pu du tout.

LE DOCTEUR.

Encore quelque remède de bonne femme, n'est-ce pas ?

LE PÈRE PIGOCHET.

Rien d'pu bon, m'sieu Bouju.

LE DOCTEUR.

Que n'en faites-vous usage ?

LE PÈRE PIGOCHET.

Je n'voudrions point, sans vous avoir consultais.

LE DOCTEUR.

C'est inutile puisqu'il n'y a rien d'meilleur, dites-vous?

LE PÈRE PIGOCHET.

Ecoutais m'sieu Bouju ?

LE DOCTEUR.

Décidément, mon cher ami, c'est à ne plus y tenir, voilà deux heures que je suis là sur mes jambes...

LE PÈRE PIGOCHET.

J'serions désolais d'vous causais ed' la peine, m'sieu Bonju.

LE DOCTEUR.

Eh bien ! alors, laissez-moi.

LE PÈRE PIGOCHET.

Ça n'vous f'ra-t'y point d'chagrin si je l'faisons.

LE DOCTEUR.

Le plus grand plaisir, au contraire, vous voyez que je vous mets parfaitement à votre aise.

LE PÈRE PIGOCHET.

J'voyons ben qu'çà vous chagreine.

LE DOCTEUR.

Pas le moins du monde. Mais de grâce finissons-en.

LE PÈRE PIGOCHET.

Pique vous n'voulais point m'laisser faire, mettons que j'nons rien dit.

LE DOCTEUR.

Je vous ai dit que je vous laissais maître de faire ce que bon vous semblera.

LE PÈRE PIGOCHET.

J'entendons que d' reste, mais j'voulons savoir auparavant c'que c'étiont que ce r'mède ilà.

LE DOCTEUR.

De qui le tenez-vous ?

LE PÈRE PIGOCHET.

C'étiont nein s'grais, j'ons l'vé la main qu'je n'dirions point qu'est qui me l'avons donné.

LE DOCTEUR.

Alors, ne me demandez pas mon avis.

LE PÈRE PIGOCHET.

Si j'en avions pas de besoin je n'vous l'demanderions point, mais j'en avons d'besoin.

LE DOCTEUR.

Je ne vois pas trop pourquoi.

LE PÈRE PIGOCHET.

Y faut qu'ce soyons n'ein méd' cin qui siniont l'ordonnance, sans çà ces guerdins d'apouthicaires y n'donnerions rien.

LE DOCTEUR.

Et où est-elle votre recette?

LE PÈRE PIGOCHET.

Je n'l'ons point, mais j'pouvons ben tantôt vous la dire cheux vous... Voyais-vous, m'sieu Bouju, c'étiont à celle fin d'l'empêcher d'souffri comme a souffre ma paur' fâme, que j'faisons ce remède ilà...; c'étiont point la chose enfin..., vous sentais... par avarice..., car çà coûtiont bé cher à faire ce r'mède ilà, çà coutiont eune pièce ed' dix francs, pas ein yard ed' moins. Dam! dix francs, m'sieu Bouju, c'étiont point neune donnée non pu, y disiont qu'c'étiont bé bon n'à prendre, qu'çà laissiont ein joli goût dans vout' bouche, c'étiont comme sucrais.

LE DOCTEUR.

Achevez, achevez...

LE PÈRE PIGOCHET.

N'y avions rien ed' pus bon à prendre, qui disiont.

LE DOCTEUR.

Et comment l'administre-t-on ce remède?

LE PÈRE PIGOCHET.

Un afant l'ferions... ; vous f'sais prendre çà l'sọir, à vout' malade dans neune tasse..., et le r'lenr'demain...

LE DOCTEUR.

Eh bien ! le lendemain?

LE PÈRE PIGOCHET.

Pu parsonne...; mais quoiqu' vous z'avais, m'sieu Bouju, vous m' semblais tout boul'versais?

LE DOCTEUR.

Père Pigochet...

LE PÈRE PIGOCHET.

Qu'est qu' c'étions, m'sieu Bouju?

LE DOCTEUR.

Vous êtes un coquin.

LE PÈRE PIGOCHET.

Ah çà ! mais...

LE DOCTEUR.

Un infâme...

LE PÈRE PIGOCHET.

Mais qu'est qu'c'étions? qu'est qui vous prenons à c'L'heure?...je n'vous disons point d'sottises, mé.

LE DOCTEUR.

Il faut me donner votre recette sur-le-champ.

LE PÈRE PIGOCHET.

Pour me faire avoir ed'la paine?... Nenni, vous ne l's'aurais point.

LE DOCTEUR.

Je trouverai bien le moyen de me la procurer.

LE PÈRE PIGOCHET.

J'ne l'ons point. Vous sercheriais cheux nous bé longtemps qu'vous n'y trouveriais rien.... Ah! dam! c'est que j'n'ons point peur ni d'vous, ni d'bé d'autes, ni d'parsonne itou...

LE DOCTEUR.

Vous ne serez pas toujours aussi insolent.

LE PÈRE PIGOCHET.

Y a point d'preuves, j'nons point ed'témoins.

LE DOCTEUR.

C'est ce que nous verrons.

LE PÈRE PIGOCHET.

C'étions bé tout vu, marchais...; ah çà! écoutais, vous n'voulais pu v'ni cheux nous, bé sûr?

LE DOCTEUR.

Je n'ai plus rien à vous dire.

LE PÈRE PIGOCHET.

Eh ben! pique qu'c'étiont comme çà, tammieux, j'm'en fichons.

LE DOCTEUR.

Heureusement que votre réputation est bien établie.

LE PÈRE PIGOCHET.

J'm'en fichons d'ma réputation, et d'vous itou,

je n'craignons ren, j'ons cent vingt-sept arpents d'tarre à mager, sans comptais les bois et les prés, si vous ne r'venais point cheux nous, j'ni retournons pu non pu.

LE DOCTEUR.

Je vous le conseille dans votre intérêt.

LE PÈRE PIGOCHET.

J'm'enfarmons dans nout' guernier, aveucq à boire et à mager, j'fichons ein coup d'pied sus l'échelle, et je n'descendons pu que quand tout sera terminais, et vous n'aurais point n'un deniais.

LE DOCTEUR.

Pensez à ce que vous ferez. (*Il remonte à cheval.*)

LE PÈRE PIGOCHET.

Vous voulais me ruinais, vous n'pourrais l'exécutais, marchais.

(Il s'éloigne.)

LE PEINTRE

ET LES BOURGEOIS.

Personnages.

MADAME BIDARD.
MADAME LEGROS.
CHARLES.
HENRIETTE.
LAURENT.
ELISABETH.

(La scène se passe à Paris, au centre des beaux-arts et de la civilisation, dans la maison de madame Bidard.)

LE PEINTRE ET LES BOURGEOIS*.

Première partie.

(Une salle à manger donnant sur le jardin.)

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRIETTE, LAURENT.

(Henriette est occupée à renouveler l'eau des carafes, contenant des fleurs; Laurent promène son plumeau sur les meubles.)

HENRIETTE.

Voilà bien encore des idées comme madame en

---

* *Bourgeois*, *Épicier*, dans le langage artistique, les gens étrangers aux Arts. (*Nouveau dictionnaire de l'Académie*, 1836.)

a toujours, est-ce qu'elle ne va pas faire faire son portrait à présent?

LAURENT.

Pas possible?

HENRIETTE.

Mon Dieu si.

LAURENT.

Elle ne s'est donc jamais regardée dans un miroir, la pauvre femme?

HENRIETTE.

Vous savez bien qu'elle fait un mystère de tout, ça n'empêche pas que nous finissons toujours par tout savoir. D'abord, il y a au moins huit jours que je me doute qu'il y a quelque chose sous jeu, je la connais si bien. Hier encore, elle m'a envoyé à trois fois chez sa couturière et tout ça dans la matinée, que je ne sais en vérité pas comment que madame Pinson ne l'envoie pas promener trente-six fois par jour.

LAURENT.

Allez, si elle ne le fait pas, c'est qu'elle y trouve joliment son compte avec elle.

HENRIETTE.

Sans compter que madame est tout de même bien heureuse que monsieur gagne autant d'argent comme il en gagne, pour lui satisfaire comme ça toutes ses lubies.

LAURENT.

Le fait est qu'il est, aussi, par trop bon enfant, monsieur.

HENRIETTE.

Ce n'est pas encore que monsieur soit par trop bon enfant, c'est seulement parce qu'elle sait bien le prendre, voilà tout.

LAURENT.

Aussi, je m'entends quand je dis qu'il est par trop bon enfant ; je ne prétends pas dire par là qu'il soit trop bon enfant avec les domestiques, bien du contraire, n'y a qu'à voir avec Dominique, qu'il est toujours fourré dans son écurie ; aussi ça vous l'amuse Dominique, çà fait peur.

HENRIETTE.

Pourquoi aussi que c't'imbécille de Dominique souffre ça ? Madame avait aussi, pendant un temps, la belle habitude de descendre à la cuisine ; qu'est-ce qu'a fait Françoise, elle s'appelait Françoise cette cuisinière-là, qu'est-ce qu'elle vous a fait, un beau matin, elle vous lui a renversé toute une cafetière d'eau bouillante sur les jambes. Elle n'a pas demandé son reste, allez ; aussi depuis ce jour-là, elle ne s'est plus soucié d'y descendre à la cuisine.

LAURENT.

Moi, ce que je n'aime pas, c'est que madame veut toujours commander ; dans tous les services que je suis été, madame ne m'a jamais commandé, c'était toujours monsieur.

HENRIETTE.

Moi, je n'y tiens à rester que parce qu'il y a

déjà longtemps que j'y suis, sans çà... Tenez, par exemple, quelqu'un ici qui n'est pas tourmentant c'est le fils aîné, M. Arthur.

LAURENT.

Vous, vous avez peut-être vos raisons pour ne pas le trouver tourmentant, je le trouve fièrement tourmentant, moi.

HENRIETTE.

Je ne sais pas ce que vous prétendez dire par là, vous, que j'ai peut-être mes raisons, il n'y a pas de raisons à ça.

LAURENT.

C'que j'vous en dis moi, c'est seulement pour dire.

HENRIETTE.

Oui, je sais bien que c'est seulement pour dire... pour dire quelque chose de désagréable, je vous connais, allez. J'ai t'-il jamais dit, moi, que la nièce au portier avait aussi ses raisons pour ne pas vous trouver tourmentant, non plus, quand vous restez des pleines soirées dans la loge vos jours de sortie et que vous avez bien soin de vous cacher quand on demande le cordon?

LAURENT.

D'abord, il est à la connaissance de tout le monde, que si je la fréquente, cette jeunesse, c'est pour le bon motif.

HENRIETTE.

Laissez-moi donc avec votre bon motif, avec ça

que je n'sais peut-être pas que vous êtes marié dans votre pays, n'est-ce pas?

LAURENT.

Moi, je suis marié? si on peut dire...

HENRIETTE.

Il ne faudrait pas rougir comme vous rougissez jusque dans le blanc des yeux, pour me faire croire que non.

LAURENT.

Est-ce que je rougis?

HENRIETTE.

Non, c'est moi qui s'trompe, vous ne rougissez pas.

LAURENT.

Vous, vous n'êtes qu'une mauvaise langue.

HENRIETTE.

La vôtre est peut-être bonne aussi. Si vous croyez que je vous céderai jamais, vous attendrez longtemps. (*On entend la voix de M. Bidard.*) Tenez, remerciez le bon Dieu, voilà monsieur qui vous appelle, c'est une bonne occasion pour vous en aller.

(Laurent la toise, hausse les épaules et sort.)

SCÈNE II.

HENRIETTE.

A-t-on jamais vu? je vous demande un peu qu'est-ce que ça lui fait à ce grand échalas-là que

M. Arthur soit comme il est avec moi? Il n'a qu'à bien se tenir, j'vas joliment le soigner auprès de madame; j'lui dirai qu'il l'appelle la grosse Tour, il n'y a rien qui la mette plus en colère que quand on dit qu'elle est grosse. Avec ça que je me suis gênée pour faire renvoyer d'ici tous les domestiques qui ont voulu avoir un air avec moi. Je l'entends justement qui m'appelle.

SCÈNE III.

HENRIETTE, MADAME BIDARD *en peignoir.*

MADAME BIDARD.

Vous ne m'entendez donc pas vous appeler depuis un temps infini?

HENRIETTE.

Non, madame.

MADAME BIDARD.

Je veux bien le croire; mais tout cela n'arriverait pas, mademoiselle, si vous vous étiez donné la peine de passer chez le serrurier qui doit arranger les sonnettes... Il n'y a plus à dire, aucune ne va dans la maison; il n'y avait que celles du salon qui allaient encore un peu; depuis deux jours elles sont comme les autres : c'est étonnant aussi à la fin.

HENRIETTE.

Madame sait bien que ce n'est pas ma faute.

MADAME BIDARD.

Ce n'est pas la mienne non plus ; d'abord ce n'est jamais la faute de personne ici, les sonnettes se brisent d'elles-mêmes, c'est comme cette jolie petite tasse de mon cabaret, elle se sera mise en pièces toute seule, n'est-ce pas ?

HENRIETTE.

La petite tasse bleue du cabaret de madame?

MADAME BIDARD.

Il n'y a pas de doute, la petite tasse bleue de mon cabaret. Que prétendez-vous dire par là ?

HENRIETTE.

Il y a bien longtemps qu'elle est cassée, la petite tasse bleue.

MADAME BIDARD.

C'est là votre grand cheval de bataille, il y a toujours longtemps que les choses sont cassées, avec vous autres, quand par hasard nous nous en apercevons ; vous me ferez l'amitié, en attendant, d'envoyer chez le serrurier, et ça pas plus tard qu'aujourd'hui, car je n'existe pas sans sonnettes ; m'avez-vous entendue, mademoiselle?

HENRIETTE.

Oui, madame.

MADAME BIDARD.

C'est bien ; n'en parlons plus.

HENRIETTE.

Madame me demandait, c'est-il pour que je l'habille ?

MADAME BIDARD.

Je n'en sais rien. Je ne sais même pas si je dois déjeuner à présent ou plus tard ; je déjeunerais bien actuellement, rien ne m'en empêche ; mais si je déjeune le sang me monte si tellement à la figure quand j'ai pris quelque chose... ; que me conseillez-vous de faire ?

HENRIETTE.

Je conseille à madame de faire ce que madame voudra.

MADAME BIDARD.

C'était bien aussi mon intention. Je suis enrhumée comme un vrai loup.

HENRIETTE.

Quelle robe mettra madame aujourd'hui ?

MADAME BIDARD.

Pourquoi cette question ?

HENRIETTE.

C'est pour savoir quelle robe mettra madame aujourd'hui.

MADAME BIDARD.

Je l'ignore, je ne suis pas encore bien décidée. (*Elle circule dans la salle.*) Je vous avais priée de me dire si les rideaux de la salle à manger étaient encore mettables, vous ne m'en avez pas seulement ouvert la bouche. Ils sont noirs comme de l'encre. Il faudra voir à les changer.

HENRIETTE.

Oui, madame.

MADAME BIDARD.

Vous aurez soin aussi, de dire au serrurier, si toutefois vous vous en souvenez, de lui dire de me rapprocher les tringles d'en bas, parce qu'elles sont trop éloignées ; et puis après çà on sera tout étonné de voir les rideaux se déchirer comme ils se déchirent ; ils se déchirent, c'est tout simple, ça les tire d'une manière atroce.

HENRIETTE.

Monsieur déjeunera-t-il avec madame ?

MADAME BIDARD.

M. Bidard est sorti depuis le matin, il ne m'a pas fait dire quand est-ce qu'il rentrerait, au surplus je ne l'ai pas vu d'aujourd'hui. Où est Arthur ?

HENRIETTE.

Il est sorti, madame.

MADAME BIDARD.

Il sera allé à son manége. Vous, descendez dire à Élisabeth qu'elle me monte mon chocolat dans ma chambre. Voilà tout ce que j'ai à vous commander pour le moment. (*Elle revient sur ses pas.*) Je savais bien que j'avais encore quelque chose à vous dire. Je n'entends plus que vous m'ameniez ce vilain rouge de serrurier, je le déteste.

HENRIETTE.

M. Guépin ?

MADAME BIDARD.

Je ne sais pas si c'est M. Guépin ; mais tout ce que je sais, c'est que je ne veux pas le voir.

HENRIETTE.

Ça suffit ; dès que madame ne veut pas le voir...

MADAME BIDARD.

Allez-vous encore faire des commentaires pendant une heure ? Il me semble que je n'ai pas besoin d'entrer, avec vous, dans d'autres explications ? cet homme me fait peur. Vous avez bien compris ce que je vous ai demandé, l'avez-vous compris ce que je vous ai demandé ?

HENRIETTE.

Oui, madame.

MADAME BIDARD.

Qu'est-ce que je vous ai demandé ?

HENRIETTE.

Madame m'a demandé son chocolat.

MADAME BIDARD.

C'est bien, mon chocolat seulement, et une rôtie, pas davantage.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

HENRIETTE.

Quelle drôle de femme, pour ne jamais savoir ce qu'elle doit faire. Je suis sûre qu'elle va essayer toutes ses robes, l'une après l'autre. Elle prétend aujourd'hui que ses rideaux sont sales, ils ne sont pas plus sales aujourd'hui qu'hier. C'est ça, je m'en vas passer deux heures à mettre des rideaux,

prends garde de le perdre, j'ai bien autre chose à faire. Tiens, à propos, j'ai oublié de lui parler de Laurent, je lui en parlerai plus tard ; il ne perdra rien pour attendre. (*On entend madame Bidard appeler Henriette.*) La voilà qui m'appelle et son déjeuner qui m'est sorti de la tête ? Ah ! bah ! tant pis, pourquoi aussi qu'elle ne me donne seulement pas le temps de me retourner. Je vas faire celle qui arrange les rideaux.

(Elle monte sur une chaise et défait la tringle d'un rideau.)

SCÈNE V.

HENRIETTE *sur une chaise*, MADAME BIDARD *toujours en peignoir.*

MADAME BIDARD.

Eh bien ! et ce déjeuner ? sera-ce pour aujourd'hui ? Qu'est-ce que vous faites-là, perchée sur votre chaise ?

HENRIETTE.

Je suis déjà descendue deux fois à la cuisine, madame, Élisabeth était sortie.

MADAME BIDARD.

C'est charmant, je déjeunerai demain de cette affaire-là. Je vous ai déjà demandé ce que vous faisiez sur votre chaise.

HENRIETTE.

Je change les rideaux ; madame m'a dit qu'ils étaient tout noirs. (*Elle descend de sa chaise.*)

MADAME BIDARD.

Ce n'est peut-être pas vrai? ces rideaux ne sont peut-être pas tout noirs? Ils sont affreux; mais ils pourront encore bien rester pour aujourd'hui sans inconvénient; nous n'attendons personne. Redescendez à la cuisine pour voir à mon déjeuner, je tombe d'inanition.

HENRIETTE.

J'y vas, madame.

MADAME BIDARD, *la rappelant.*

Henriette!

HENRIETTE.

Madame?

MADAME BIDARD.

Vous m'apporterez un mouchoir de batiste.

HENRIETTE.

Oui, madame.

MADAME BIDARD, *la rappelant.*

Écoutez-moi, vous partez comme une écervelée... Vous m'apporterez un mouchoir de batiste de la grande pile.

HENRIETTE.

Oui, madame.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

MADAME BIDARD.

Où donc ai-je pu m'enrhumer comme ça? je suis tout enchiffrenée. Où diable M. Bidard sera-t-il

allé ce matin ? Pourvu qu'il n'ait pas été dire aux enfants que je faisais faire mon portrait, moi qui veux les surprendre... Comme je suis enrhumée. Ce petit peintre ne vient pas vite... Arrivera-t-elle à présent avec mon mouchoir de poche et mon déjeuner ? que j'ai mon pauvre estomac sur les talons.

SCÈNE VII.

MADAME BIDARD, HENRIETTE.

HENRIETTE, *lui remettant un mouchoir.*

Élisabeth n'est pas à la cuisine, madame, elle est allée au bain.

MADAME BIDARD.

Ah ! elle est allée au bain ? Je ne garderai certainement pas cette fille-là ; je ne souffrirai jamais chez moi une domestique qui passe sa vie dans l'eau.

HENRIETTE.

Elle dit comme ça qu'elle est malade.

MADAME BIDARD.

Elle est malade comme moi, ce sont des giries. Au reste, si elle est malade, qu'elle se fasse soigner où bon lui semble ; ma maison n'est pas non plus un hôpital, quand le diable y serait ! Voilà, par exemple, de ces choses qui me passent ; c'est que dans une maison comme celle-ci on soit si tellement occupé, qu'on ne puisse avoir une malheu-

reuse tasse de chocolat. Vous avez choisi le plus petit de mes mouchoirs.

HENRIETTE.

Si madame veut autre chose pour son déjeuner, je vais voir à l'office ?

MADAME BIDARD.

Oui, sans doute, je veux autre chose, il le faut bien, je ne peux non plus vivre de l'air du temps. Apportez-moi deux tranches de ce pâté de foies gras qui a été entamé hier au déjeuner.

HENRIETTE.

Le pâté de foies gras ?

MADAME BIDARD.

Certainement le pâté de foies gras ; est-ce que je ne parle pas ma langue? vous me regardez là comme une hébêtée.

HENRIETTE.

Mais madame sait bien que M. Ernest et M. Edmond sont partis hier au soir pour aller chez leur oncle, M. Pichot, à la campagne.

MADAME BIDARD.

En voilà d'une autre à présent, moi, mère, je ne le saurais pas. Eh bien ! après?

HENRIETTE.

Eh bien ! madame, monsieur a fait mettre le restant du pâté de foies gras dans le cabriolet.

MADAME BIDARD.

Pour leur donner une indigestion. M. Bidard n'en fait jamais d'autres. (*Elle s'assied, croise ses*

jambes en agitant convulsivement le pied qu'elle tient en l'air.) Il me faut actuellement attendre le retour de mademoiselle Élisabeth, et je passe ainsi ma vie, dans des tourments perpétuels.

(Elle se lève dans la plus grande agitation, parcourant la salle à grands pas.)

HENRIETTE, *la suivant.*

Madame veut-elle que j'aille à l'office.

MADAME BIDARD, *arpentant le terrain.*

Laissez-moi, j'ai déjà bien assez de mon rhume. Bien ! voici une grande rayure sur le marbre de mon buffet : on ne viendra pas me dire que c'est fait depuis longtemps. C'est en frottant quelque chose dessus que mon marbre aura été rayé. Il faudrait avoir des meubles en fer ici, et encore on en verrait bientôt la fin... Suivez-moi dans ma chambre, mademoiselle, j'ai besoin de vous.

(Elles sortent toutes deux.)

SCÈNE VIII.

LAURENT, *puis* CHARLES, *suivi d'un commissionnaire portant un chevalet, une toile et une boite à couleurs.*

CHARLES, *au commissionnaire.*

Vous reviendrez prendre tout cela tantôt. (*Le commissionnaire sort.*) Vous direz à madame que je suis à ses ordres.

LAURENT.

Oui, monsieur.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

CHARLES.

Il y a ici beaucoup trop de lumière; s'il était possible de fermer la persienne de ce côté? Je serai bien mal. (*Il pose sa toile sur le chevalet.*) Il y a des reflets partout. Je vais toujours tâcher d'ébaucher ma tête aujourd'hui. (*Il tire sa montre.*) Midi moins le quart. Mon Dieu! que ce grand jour est incommode!

SCÈNE X.

CHARLES, LAURENT.

LAURENT.

Madame va venir, monsieur.

CHARLES.

Voulez-vous fermer la persienne de ce côté?

LAURENT.

Fermer la persienne?

CHARLES.

Oui, de ce côté.

LAURENT.

Mais monsieur n'y verra pas clair si je ferme la persienne.

CHARLES.

Fermez-là de ce côté seulement.

LAURENT.

Je veux bien la fermer ; mais vous n'y verrez pas assez si je la ferme.

(LAURENT ouvre la fenêtre et ferme la persienne, puis il vient se poser devant CHARLES, dont il suit tous les mouvements.)

LAURENT.

Est-ce que monsieur va faire le portrait de madame? (*Charles ne répond pas, il met un morceau de blanc dans son porte-crayon, et commence à le tailler.*) Mais, monsieur, vous allez tout salir avec votre blanc d'Espagne.

CHARLES.

Mettez-moi quelque chose sous les pieds.

LAURENT.

Qu'est-ce que monsieur veut sous ses pieds ?

CHARLES.

La première chose venue.

(Laurent sort.)

SCÈNE XI.

CHARLES.

Il est charmant ce domestique, il vous mange dans la main avec une facilité extraordinaire. Il paraît que je suis ici de faction pendant quelque temps?

SCÈNE XII.

CHARLES, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Monsieur a demandé un tapis ?

CHARLES.

Oui, j'ai demandé quelque chose pour mettre sous mes pieds.

HENRIETTE.

Quel tapis faut-il à monsieur ?

CHARLES.

Ce que vous aurez sous la main.

HENRIETTE.

Je vais voir, monsieur.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

CHARLES.

Elle est gentille cette petite bonne ; elle a une jolie tête. Et cette dame qui ne vient pas ? Si je ne craignais de désobliger ce pauvre Nicolet qui m'a procuré ce portrait, comme j'aurais bientôt plié bagage.

SCÈNE XIV.

CHARLES, HENRIETTE.

HENRIETTE, *apportant un tapis.*

Monsieur, sera-t-il bon ce tapis-là ?

CHARLES.

Non, certainement ; donnez-m'en un moins beau que celui-ci, je crains de le gâter.

HENRIETTE.

Mais qu'est-ce que monsieur veut donc faire sur un tapis ?

CHARLES.

C'est pour ne pas salir le parquet en taillant mon crayon.

HENRIETTE.

Est-ce qu'un torchon ne ferait pas la même chose ?

CHARLES.

Si fait.

HENRIETTE.

Je vais en demander un à la cuisine.

(Elle sort par la porte latérale.)

CHARLES.

Elle est vraiment charmante cette petite, d'une jolie couleur.

SCÈNE XV.

CHARLES, *puis* MADAME BIDARD.

(Madame Bidard entre par la porte du fond, elle est coiffée en bandeau, un bouquet de coquelicots sur la tête, parure en corail; vêtue d'une robe Haïti, en gros d'été, très-décolletée, très-ample, se tenant raide et figurant une sonnette de table. Quatre broches en pierres le long du corsage; bottines puces, bagues de prix à tous les doigts.)

MADAME BIDARD.

Ah ! mon Dieu ! comme il fait noir ici ; on n'aura pas assujetti les persiennes, le vent les aura poussées. Bonjour, monsieur.

CHARLES, *faisant une inclination.*

Madame...

MADAME BIDARD.

Je m'étais figuré que vous étiez plus âgé. Vous n'y verrez pas.

CHARLES.

Pardonnez-moi, madame.

MADAME BIDARD.

C'est comme vous voudrez, au surplus. Vous a-t-on apporté ce que vous avez demandé, au moins ?

CHARLES.

On va me l'apporter, madame.

MADAME BIDARD, *s'asseyant le dos tourné à la porte du fond.*

Je ne sais pas, monsieur, si vous me trouverez

à votre goût ; je me suis si tellement pressée, j'avais si tellement peur de me faire attendre, que je suis venue comme me voilà ; c'est la première fois que je mets cette robe-là : en aimez-vous la couleur ?

CHARLES.

Elle est très-harmonieuse. (*à part*) C'est ignoble.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, ÉLISABETH, *entrant par la porte du fond, un torchon à la main.*

MADAME BIDARD.

Qui est-ce qui se permet d'entrer ici sans frapper ?

ÉLISABETH.

C'est moi, madame.

MADAME BIDARD.

Ah ! c'est vous, mademoiselle ; depuis quand entre-t-on dans un endroit sans frapper ? Je pouvais être occupée avec monsieur. Qu'est-ce que vous voulez ?

ÉLISABETH.

Je ne veux rien, madame, j'apporte seulement un torchon qu'Henriette m'a dit d'apporter.

MADAME BIDARD.

J'avais dit, moi, à mademoiselle Henriette d'apporter un tapis à monsieur pour mettre sous ses

pieds, pourquoi ne fait-on jamais ce que je dis? Je n'entends pas qu'il entre jamais de torchon dans ma salle à manger, et cela sous aucun prétexte. C'est encore M. Laurent qui aura demandé cela pour s'éviter la peine de nettoyer. Si j'ai fait mettre monsieur ici, c'est qu'apparemment j'avais mes raisons. Je sais ce que c'est que les peintres, ce n'est pas la première fois que j'en vois; je sais très-bien que c'est un état qui salit beaucoup, mais n'importe. Emportez votre torchon, mademoiselle; m'avez-vous entendue?

ÉLISABETH.

Oui, madame.

(Elle se dirige vers la porte du fond.)

MADAME BIDARD, *la rappelant.*

Dites donc, dites donc, qu'est-ce que c'est donc, mademoiselle, que ce nouveau genre que vous adoptez à présent, d'aller au bain tous les matins?

ÉLISABETH.

Moi, madame.

MADAME BIDARD.

Ne me répondez pas; oui, vous, mademoiselle : qu'il m'a fallu envoyer cent fois en bas pour une malheureuse tasse de chocolat.

ÉLISABETH.

Si on peut dire une chose pareille.

MADAME BIDARD.

Ce n'est peut-être pas vrai ce que je dis? Vous n'êtes pas allée prendre un bain ce matin?

ÉLISABETH.

Si, madame.

MADAME BIDARD.

Quelle est la maison dans Paris où il sera permis à une domestique de prendre des bains tous les matins ?

ÉLISABETH.

Les domestiques ne peuvent donc plus prendre de bains, à présent ?

MADAME BIDARD.

Ils ne doivent en prendre que lorsque cela leur est indispensablement nécessaire.

ÉLISABETH.

Puisque le médecin me les a ordonnés.

MADAME BIDARD.

Pourquoi lui avez-vous parlé, au médecin, sans ma participation?

ÉLISABETH.

Pourquoi que le sang me tourmentait ?

MADAME BIDARD.

Ah ! le sang vous tourmente aussi, vous.

ÉLISABETH.

Oui, madame.

MADAME BIDARD.

Tout çà ne peut pas durer ! tout le monde est maître dans la maison : ça ne me convient pas du tout.

ÉLISABETH.

Il n'y a pas de maître là-dedans.

MADAME BIDARD.

Descendez dans votre cuisine voir si j'y suis. Si la maison ne vous convient pas, vous n'avez qu'à le dire, entendez-vous? répondeuse!

ÉLISABETH.

Avec ça qu'on s'y plaît beaucoup.

(Élisabeth reste un moment en place, puis elle sort, fermant la porte avec violence, en articulant le mot BARAQUE. Madame Bidard se lève et se précipite sur sa porte, qu'elle ouvre toute grande.)

MADAME BIDARD.

Insolente! vous me monterez votre compte, grossière que vous êtes.

SCÈNE XVII.

CHARLES, MADAME BIDARD.

MADAME BIDARD, *toute rouge d'indignation.*

Vous voyez, monsieur, si j'ai de la patience; je suis tous les jours à envier le sort de ceux qui n'ont pas de domestiques. Heureusement que dans votre partie vous ne savez pas ce que c'est; et dire qu'il n'y a pas de maison dans Paris où ils soient mieux qu'ici, tous ces gens-là.

CHARLES.

Voulez-vous prendre la peine de vous asseoir, madame, je vais commencer.

MADAME BIDARD.

On n'a de la vie été enrhumée comme je le suis; comment faut-il me mettre?

CHARLES.

Il faudrait prendre une pose qui vous fût habituelle.

MADAME BIDARD.

Je vais me mettre comme quand je parle à quelqu'un.

(Madame Bidard lève le bras en l'air, dans l'attitude d'une personne suppliante.)

CHARLES.

Ne craignez-vous pas, madame, que cette attitude ne devienne bien fatigante ?

MADAME BIDARD.

Oh ! non, monsieur, j'ai l'air un peu délicate, je ne la suis pas. J'ai nourri tous mes enfants, trois garçons et trois demoiselles ; j'ai perdu mes filles de la petite vérole, ce qui n'a pu cependant me déterminer à faire vacciner les garçons, ça les rend bossus ; ce qui ne m'empêche pas de les pleurer tous les jours, mes pauvres enfants. (*Elle verse d'abondantes larmes.*) Ma fille aînée aurait à présent dix-sept ans, la seconde en aurait treize et demi et la troisième neuf : les hommes ne sauront jamais ce que c'est que d'être mère. J'ai avec cela un mari si original ; sortez-le de son cabinet, il n'y est plus.

CHARLES.

Je crois avoir eu l'honneur de le rencontrer souvent chez M. Véron.

MADAME BIDARD.

Ce sont ses galeries ; c'est très-possible. M. Bi

dard est un petit homme trapu, noir comme une taupe, très-agissant; il a toujours, M. Bidard, un habit bleu ou bien une redingote; il porte des lunettes vertes pour ses yeux. Ce n'est pas qu'il soit méchant; non, monsieur Bidard n'est pas méchant, mais c'est un homme, voyez-vous, un homme tout à ses affaires, un homme, comment vous dirai-je? un homme...

CHARLES.

Positif.

MADAME BIDARD.

Peut-être bien... Je crois que vous avez raison; je ne pourrai pas rester longtemps dans cette position-là, j'ai les bras que je ne les sens plus. (*Elle abandonne l'attitude d'une personne suppliante.*) Là surtout, à la saignée; un enfant en pleurerait.

CHARLES.

Voulez-vous vous reposer, madame?

MADAME BIDARD.

Ce n'est pas de refus. (*Elle se lève et va voir sur la toile.*) Tiens! comme vous m'avez fait la tête forte! Est-ce que j'ai la tête aussi forte que çà?

CHARLES.

Non, madame, ce n'est qu'une préparation.

MADAME BIDARD.

A la bonne heure, je me disais bien aussi que je n'avais pas la tête aussi forte. Voulez-vous prendre quelque chose?

CHARLES.

Je vous remercie, madame.

MADAME BIDARD.

Est-ce merci oui, ou merci non? car à votre âge, on a toujours faim; je connais cela, moi, une mère de famille. Allons, puisque c'est comme ça, je vais me remettre. (*Elle s'assied.*) M'avez-vous bien mise dans le milieu de votre feuille?

CHARLES.

Pas tout à fait, madame.

MADAME BIDARD.

Ah! mais c'est qu'il faudra tout recommencer d'abord, si je ne suis pas bien dans le beau milieu; il est bon que vous sachiez que c'est une surprise que je ménage à mes enfants pour ma fête; je veux placer mon portrait, s'il est ressemblant bien entendu, dans leur chambre; et comme, Dieu merci! je n'ai jamais établi de différence entre eux, je ne veux pas être tournée plutôt d'un côté que d'un autre. Vous comprenez?

CHARLES.

Parfaitement, madame.

MADAME BIDARD.

Tenez, il y a à Versailles un tableau sur un plafond; c'est, je crois, une tête de déesse, ce n'est pas bien peint, mais c'est très-vieux. Eh bien! de quel côté que vous vous tourniez, cette diable de tête vous suit toujours; c'est précisément comme ça que je voudrais être faite.

CHARLES.

Oui, madame.

MADAME BIDARD.

J'aime bien Versailles; mais pour y aller une fois par an : je n'aimerais pas l'habiter; c'est une ville si tellement triste, que l'herbe vous y pousse dans les rues. Vous n'êtes pas sans y avoir été?

CHARLES.

Oui, madame.

MADAME BIDARD.

Vous avez pris, pour aller là, les petites voitures qui sont sur la place de la Révolution?

CHARLES.

Oui, madame.

MADAME BIDARD.

C'est très-bon marché; je n'y suis jamais allée, mais je sais que c'est très-bon marché. Nous avions une domestique qui était de Versailles; elle prenait toujours ces petites voitures-là; on les appelle des *coucous*. Je vous préviens que je suis très-difficile à peindre.

CHARLES.

Vous vous êtes fait peindre plusieurs fois, madame?

MADAME BIDARD.

Oh! bien des fois. J'ai un portrait de moi dans la chambre de M. Bidard; c'est assez bien peint, mais pas ressemblant du tout. C'était un pauvre jeune homme qui m'a fait ce portrait-là il y a bien

longtemps, je n'avais pas encore épousé M. Bidard, j'étais demoiselle. Il s'appelait, ce peintre-là... comment diable s'appelait-il donc? J'ai son nom sur le bout de la langue, un singulier nom, un nom en *er*; il demeurait à la Croix-Rouge, de ces côtés-là... Un élève de David... très-laid de figure... Si M. Bidard était là! Un nom bien connu, aidez-moi donc; un nom en *er*.

CHARLES.

Je ne sais, madame.

MADAME BIDARD.

J'y suis, Genovéfin. C'était M. Genovéfin. Avez-vous entendu parler de ce peintre-là?

CHARLES.

Jamais, madame.

MADAME BIDARD.

Genovéfin? Il a pourtant exposé; il était à peu près de votre âge; il est mort de la poitrine. Il peut toujours se vanter d'avoir fait beaucoup de chagrin à sa famille qui ne voulait pas qu'il entreprenne cet état-là, et qui, au fond, avait bien raison, convenez-en.

CHARLES.

Non, madame, vous me permettrez de ne pas être de votre avis.

MADAME BIDARD.

Allons, je vois que vous ne valez pas mieux que les autres; vous avez aussi votre petite tête. Cependant j'ai toujours ouï dire que dans votre par-

tie, si on n'avait pas le premier talent, on mourait de faim; et puis vos couleurs, c'est très-mauvais pour la santé : voyez ce pauvre Genovéfin. J'ai trois enfants, mais j'aimerais mieux les savoir tous les trois prêtres, que de les voir prendre cet état-là. Plus je vais, et plus je m'enrhume. Je ne saurais rester si longtemps en place. (*Elle se lève.*) N'ayez pas peur, je ne regarderai que quand ça sera fini. J'ai des crampes plein les jambes, je ne reste jamais si longtemps en place; quand il fait beau, je suis toujours dehors, j'aime à trotter. Nous avons une voiture, M. Bidard a son cabriolet, je ne m'en sers jamais; quelquefois le soir, et encore; c'est quand je ne puis pas faire autrement. Je suis la femme la plus malheureuse, aucune des sonnettes de la maison ne va; je suis obligée d'appeler tous mes domestiques : comme c'est agréable.

(Elle appelle Henriette.)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Madame?

MADAME BIDARD.

Vous étiez donc à la porte, mademoiselle, pour être arrivée aussitôt que la parole?

HENRIETTE.

Non, madame.

MADAME BIDARD.

Si fait, mademoiselle; vous étiez aux abois, sans doute de ce que je fisse faire quelque chose sans votre permission, n'est-ce pas? Je fais faire mon portrait, puisque cela vous tourmentait tant de savoir ce que je faisais avec monsieur; je fais faire mon portrait, vous voilà au courant; êtes-vous contente, à présent?

HENRIETTE.

Oui, madame.

MADAME BIDARD.

C'est fort heureux. Je veux savoir, mademoiselle, si c'est que l'on a monté du vin de la cave pour le déjeuner de monsieur?

HENRIETTE.

Je n'en sais rien, madame.

MADAME BIDARD.

Vous n'en savez rien? Je n'en sais rien non plus. Vous y descendrez à la cave, ou plutôt vous direz à Laurent, s'il n'est pas en course, vous lui direz qu'il y descende avec un commis, et qu'il monte du vin pour le déjeuner de monsieur.

HENRIETTE.

Moi, madame?

MADAME BIDARD.

Sans doute vous; voulez-vous que ce soit moi?

HENRIETTE.

Non, madame.

MADAME BIDARD.

Vous tenez peut-être à ce que ce soit monsieur?

HENRIETTE.

Monsieur, non plus.

MADAME BIDARD.

Eh bien! qui donc, alors?

HENRIETTE.

Je ne sais pas, madame... mais...

MADAME BIDARD.

Mais quoi?

HENRIETTE, *dans ses dents, le dos tourné à sa maîtresse.*

Pour casser les bouteilles je les casserai aussi bien comme *monsieur* Laurent.

MADAME BIDARD.

Qu'est-ce que c'est encore que votre *monsieur* Laurent. Vous voilà encore une fois en querelle avec celui-là?

HENRIETTE.

Non, madame.

MADAME BIDARD.

Ce ne serait pas la première fois. Non, mais ce n'est pas assez d'être tourmentée comme je la suis depuis quelques jours par mon rhume de cerveau, il faut encore que vous vous en mêliez.

HENRIETTE, *toujours entre ses dents.*

Faut pas tant de malice pour casser des bouteilles.

MADAME BIDARD.

Mais qu'avez-vous donc à rabâcher comme ça dans vos dents, qu'est-ce que vous dites?

HENRIETTE.

Je dis que pour casser des bouteilles, je les casserai aussi bien comme monsieur Laurent.

MADAME BIDARD.

Ce n'est pas cela que vous avez dit d'abord.

HENRIETTE.

Pardonnez-moi, madame.

MADAME BIDARD.

Qu'avez-vous dit avant ?

HENRIETTE.

Avant? Je n'ai rien dit, avant.

MADAME BIDARD.

Tant mieux pour vous si vous dites la vérité. Au reste, il me convient que mes bouteilles soient cassées ou fussent cassées pour parler français. Je veux un jour dans l'année être maîtresse chez moi, et ce n'est pas, je crois, par trop exiger.

HENRIETTE.

Madame est bien la maîtresse de faire ce qu'elle veut.

MADAME BIDARD.

Je l'espère bien aussi, et de plus, je n'entends pas, mademoiselle, que l'on piétine chez moi comme vous piétinez.

HENRIETTE.

Je ne piétine pas.

MADAME BIDARD.

Vous piétinez. Tenez, j'entends quelqu'un qui monte dans l'escalier, on va me tomber sur les épaules, et ça encore grâce à vous. Allez voir qui c'est.

HENRIETTE, *allant à la porte du fond.*

C'est madame Legros.

MADAME BIDARD.

Que le ciel la bénisse, celle-là, nous allons en avoir pour une éternité ; moi qui ne voulais recevoir personne aujourd'hui !... Faites entrer.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, MADAME LEGROS.

MADAME LEGROS.

Bonjour madame.

MADAME BIDARD.

Comment, madame Legros, c'est vous, par quel hasard? Permettez donc... (*Elle l'embrasse.*) Comment vous portez-vous, madame Legros, et M. Legros ne vous a pas accompagnée? Henriette, débarrassez madame Legros de son manteau. Vous dînez avec nous?

MADAME LEGROS.

Je ne puis avoir ce plaisir aujourd'hui.

MADAME BIDARD.

Et pourquoi ça?

MADAME LEGROS.

Parce que je n'ai pas prévenu à la maison ; on serait inquiet. J'étais sortie ce matin pour faire quelques emplettes, et quand j'ai vu le beau temps, je me suis dit : je vais en profiter pour aller rendre une petite visite à madame Bidard.

MADAME BIDARD.

Et vous voilà. Il faut avoir souvent des idées pareilles, madame Legros.

MADAME LEGROS.

Mais vous étiez occupée, madame, je vous demande pardon d'être aussi indiscrète.

MADAME BIDARD.

Pas du tout, madame Legros, c'est moi, au contraire, qui vous demande bien pardon de vous recevoir dans la salle à manger ; nous allons passer dans le salon, si vous permettez...

MADAME LEGROS, *retenant madame Bidard.*

Non pas, madame nous sommes ici au parfait ; je me retire si vous faites la moindre cérémonie, je vous en préviens.

MADAME BIDARD.

Donnez-vous au moins la peine de vous asseoir.

MADAME LEGROS.

Je suis persuadée que je vous dérange.

MADAME BIDARD.

Vous plaisantez, madame Legros. Henriette !

HENRIETTE.

Madame ?

MADAME BIDARD.

Descendez en bas dire que je n'y suis pour personne.

HENRIETTE.

Oui, madame.

(Elle sort.)

SCÈNE XX.

MADAME BIDARD, MADAME LEGROS, CHARLES.

MADAME BIDARD.

Il ne faut pas vous demander de vos nouvelles, madame Legros, vous avez des couleurs superbes.

MADAME LEGROS.

Je me porte assez bien.

MADAME BIDARD.

Et M. Legros? lui non plus, il a une santé de fer ?

MADAME LEGROS.

Mais je vous remercie.

MADAME BIDARD.

Et la maman ?

MADAME LEGROS.

Vous êtes trop bonne, maman n'est pas très-

satisfaite de sa santé; elle a eu tout l'hiver un rhume qui l'a beaucoup fatiguée.

MADAME BIDARD.

Il ne l'a pas plus fatiguée que celui que j'ai depuis deux jours, que j'en pleure comme une Madeleine : il a fait si tellement humide depuis six mois.

MADAME LEGROS.

Le temps est assez beau depuis quelques jours.

MADAME BIDARD.

Il ne faut pas encore chanter victoire, je ne crois pas le mauvais temps parti.

MADAME LEGROS.

M. Bidard se porte bien; messieurs vos fils aussi?

MADAME BIDARD.

Tout mon monde va bien, Dieu merci! c'est moi qui suis la plus patraque. Ernest et Edmond sont à la campagne, chez leur oncle. J'attends Arthur d'un moment à l'autre, je ne l'ai pas vu aujourd'hui, il est sorti de bonne heure. Mais c'est votre petite demoiselle qui doit être une petite femme à présent?

MADAME LEGROS.

Elle grandit beaucoup; on est très-content à sa pension.

MADAME BIDARD.

Comment, elle est donc en pension?

MADAME LEGROS.

Depuis le commencement de l'hiver.

MADAME BIDARD.

Depuis le commencement de l'hiver? Vous l'y avez mise de bien bonne heure.

MADAME LEGROS.

Mais Zoé a six ans ; et quand je l'avais à la maison, je ne me souciais pas de la laisser seule, je l'emmenais toujours avec moi quand nous dînions en ville, au spectacle, partout, ma fille ne me quittait jamais, elle se couchait fort tard, cela me fatiguait horriblement.

MADAME BIDARD.

Alors, je conçois que c'est bien plus commode, pour vous, de l'avoir en pension. Elle a toujours ses beaux yeux?

MADAME LEGROS.

Toujours.

MADAME BIDARD.

Combien de fois, madame Legros, n'avons-nous pas fait la partie de vous aller voir? mais toujours au moment de sortir, crac, quelqu'un nous tombait sur le dos; c'était vraiment comme un fait exprès. D'un autre côté, je ne sors pas beaucoup, je ne sors même pas assez; aussi quand je marche je suis tout de suite en dehors de mon haleine : et puis dans une maison aussi conséquente comme l'est la nôtre, c'est une chose, c'est une autre, ce qui fait que l'on est des siècles sans se voir : avec çà que vous demeurez si tellement loin, madame Legros, au bout du monde.

MADAME LEGROS.

Nous avons l'espoir de nous rapprocher cet hiver.

MADAME BIDARD.

Voilà qui serait bien aimable. Toutes les fois que nous venons à parler de vous avec M. Bidard, nous nous disons toujours où diable les Legros ont-ils été se nicher?

MADAME LEGROS.

Vous savez, madame, qu'à Paris on ne se loge pas toujours comme l'on veut.

MADAME BIDARD.

On se loge comme on peut, madame Legros, c'est une vérité. A propos, nous avons eu hier à dîner quelqu'un de vos connaissances. M. et madame Bruandet.

MADAME LEGROS.

Madame Bruandet! comment se porte-t-elle?

MADAME BIDARD.

Mais assez bien pour son état. Quant à lui, M. Bruandet, il toussotte toujours, ce n'est pas l'embarras, je l'ai toujours connu toussottant.

MADAME LEGROS.

Nous ne les voyons plus, je ne sais pas pourquoi.

MADAME BIDARD.

A propos, que faites-vous donc de madame Dufey? donnez-m'en donc des nouvelles, on la dit bien engraissée?

MADAME LEGROS.

Nous l'avons vue tout l'hiver chez sa cousine, madame Rochon.

MADAME BIDARD.

J'ai été indigne avec madame Rochon. Elle est venue me voir à son retour des eaux, je n'ai pas encore pu trouver un moment pour aller lui rendre sa visite. Je la trouve bien aimable, madame Rochon, je ne sais pas si vous êtes comme moi.

MADAME LEGROS.

Elle est fort bien, elle reçoit à merveille, c'est une charmante maison que la leur. Elle est surtout excellente musicienne.

MADAME BIDARD.

Quel est son instrument?

MADAME LEGROS.

Elle touche du piano.

MADAME BIDARD.

Ah! oui-dà, je ne lui connaissais pas ce talent-là; je savais qu'elle dessinait très-bien, mais aujourd'hui ce n'est plus un mérite, tout le monde dessine.

(Charles témoigne par la contraction de ses lèvres, du plaisir que produit sur lui cette observation de madame Bidard.)

MADAME LEGROS.

Je suis bien étonnée, madame, que vous n'ayez jamais entendu madame Rochon; elle a peu de voix, mais elle chante avec beaucoup de goût, elle est surtout parfaitement organisée.

MADAME BIDARD.

Au surplus, vous devez en parler savamment, vous, madame Legros, car je me suis laissé dire que vous étiez une bien bonne musicienne aussi.

MADAME LEGROS.

J'aime beaucoup la musique, mais j'ai si peu de temps à lui donner.

MADAME BIDARD.

Le fait est que tous ces talents d'agrément-là ne servent pas à grand'chose, c'est bien du temps perdu *. Je l'attends, madame Rochon, quand elle aura trois ou quatre enfants ; et ça ne tardera pas ; car il va bien, M. Rochon ; nous verrons bien alors si c'est qu'elle ne plantera pas bientôt là toutes ses musiques.

MADAME LEGROS.

Madame Milleret vous a-t-elle donné de ses nouvelles depuis longtemps ?

MADAME BIDARD.

Madame Milleret est venue passer six semaines avec nous à la mort de sa belle-sœur, madame Pardessus, je crois qu'elle ne serait pas très-éloignée de nous revenir l'année prochaine ; et, bien que madame Milleret ne soit plus la fleur des pois, elle n'est pas encore si tellement vieille qu'elle aille comme çà s'enterrer toute vive au fond d'une campagne.

---

* Madame Bidard n'est pas musicienne.

MADAME LEGROS.

Quel âge peut bien avoir madame Milleret?

MADAME BIDARD.

Madame Milleret? Je vais vous dire ça. Madame Milleret a pris notre logement, rue de Provence : nous sommes restés neuf ans, rue Croix des Petits-Champs. Voyons, neuf et dix font dix-neuf, dix-neuf et six font vingt-cinq... Madame Milleret est de nos âges, c'est une femme de quarante-cinq à quarante-six ans, tout au plus.

MADAME LEGROS.

J'ai, madame, la prétention de croire madame Milleret mon aînée de beaucoup.

MADAME BIDARD.

Mon Dieu! pour cinq ou six ans de plus ou de moins, ce n'est guère la peine d'en parler.

MADAME LEGROS.

J'étais cependant encore en pension, lorsque madame Milleret épousa M. Joubert, son premier mari.

MADAME BIDARD.

C'est bien possible, mais comme je vous disais, je crois bien qu'elle nous reviendra cet hiver.

MADAME LEGROS.

Cela ne m'étonnerait pas. Je ne suis jamais allée chez madame Milleret, à la campagne, nous ne nous voyons plus, et cela sans avoir jamais su pourquoi; mais je connais sa propriété.

MADAME BIDARD.

On dit qu'il n'y a rien de joli comme ça. Nous

avons toujours projeté avec M. Bidard d'aller la voir, nous n'y avons jamais été.

MADAME LEGROS.

La personne qui habitait cette propriété, et à laquelle a succédé madame Milleret, était une ancienne amie de ma mère, nous y allâmes souvent, j'étais fort jeune alors, et autant que je puis me le rappeler, rien au monde n'était plus triste, plus maussade que cette habitation. Figurez-vous, madame, une grande maison, toute seule, au milieu des bois, c'est atroce.

MADAME BIDARD.

Elle n'en veut pas convenir encore, mais sa cousine, mademoiselle Jolivard, qui est plus franche qu'elle, m'a avoué qu'elle commençait déjà à s'en mordre les doigts.

MADAME LEGROS.

Elle ne se marie donc pas, mademoiselle Jolivard?

MADAME BIDARD.

Il n'en est pas question, mais je m'en vas vous dire, mademoiselle Jolivard a été élevée dans les grandes manières, elle a vu le monde de bonne heure : chez sa cousine on recevait beaucoup ; elle n'a pas de fortune, mademoiselle Jolivard : sa mère, qu'elle a perdue fort jeune, avait bien apporté une assez belle dot ; mais M. Jolivard était un gaillard, il aimait la bonne chère, il allait grand train. Ce qui lui restait, il l'a perdu à la dernière révolution, c'est même ce qui l'a fait mourir ; et

sans sa cousine, la jeune personne aurait été fort embarrassée ; vous m'avouerez qu'avec tout ça elle n'épouserait pas le premier venu, vous voyez qu'elle ne se mariera pas encore si facilement ; on a bien parlé dans le temps d'un mariage avec M. Nicolet, mais...

MADAME LEGROS, *l'interrompant.*

Est-ce qu'il n'a pas lieu ?

(Dès que le nom de Nicolet a été prononcé, madame Legros piétine, s'agite sur sa chaise et ne tient plus en place.)

MADAME BIDARD.

C'est tombé dans l'eau. Il est bon de vous dire, madame Legros, que je n'ai jamais ajouté foi à ce mariage-là. Mademoiselle Jolivard est trop jeune pour Nicolet ; et puis tous ces vieux garçons-là, voyez-vous, ça aime bien trop sa liberté pour se confiner dons un ménage ; ils préfèrent courailler jusqu'à ce qu'ils soient retenus chez eux une bonne fois pour n'en plus sortir.

MADAME LEGROS.

M. Nicolet a de la fortune.

MADAME BIDARD.

Je ne sais pas ce qu'a Nicolet, je n'ai jamais compté avec lui, mais on le croit plus riche qu'il ne l'est réellement. Nicolet est à son aise, il n'y a pas de doute, mais Nicolet est très-généreux. Du reste, il est toujours le même. C'est bien le plus drôle de corps qui ait jamais existé. L'été dernier, à la campagne, chez sa nièce, madame Paré, il nous a fait mourir de rire.

MADAME LEGROS.

Ses plaisanteries ne sont pas toujours de fort bon goût.

MADAME BIDARD.

Ah! bah! à la campagne faut pas être bégueule.

MADAME LEGROS.

Sa nièce a fait, dit-on, un mauvais mariage; M. Paré passe, généralement, pour un homme assez commun, assez épais, assez laid.

MADAME BIDARD.

Mais non, Paré n'est pas laid, c'est de ces bonnes figures qui ne disent rien. Comment vous dirai-je? vous ne l'avez jamais vu?

MADAME LEGROS.

Je n'ai jamais eu ce bonheur.

MADAME BIDARD.

Je vais vous trouver sa ressemblance, attendez un peu.

MADAME LEGROS.

Je n'y tiens pas le moins du monde, je vous jure, madame.

MADAME BIDARD.

A qui donc ressemble-t-il ce diable de Paré? Ah! j'y suis. Je vais là chercher midi à quatorze heures; tenez, il a un faux air de votre beau-frère, madame Legros, c'est un gros papa comme lui.

MADAME LEGROS, *souriant*, *les lèvres très-pincées*.

Je vous remercie, madame, pour mon beau-frère.

MADAME BIDARD.

Je suis franche, moi, madame Legros; votre beau-frère serait là que je lui dirais la même chose.

MADAME LEGROS.

Oui, madame, je vous crois beaucoup de franchise.

MADAME BIDARD.

Après cela, Paré n'est pas un aigle, mais c'est bien le meilleur enfant de la terre; ils ont donné tout l'hiver des soirées jolies, jolies, jolies; tout Paris y était. Ils sont très à leur aise, les Paré; leur maison a fait beaucoup d'affaires depuis la révolution.

MADAME LEGROS, *d'un ton très-sec.*

J'en suis enchantée pour sa petite femme, à laquelle je ne suppose pas la moindre méchanceté.

MADAME BIDARD.

Est-ce que vous ne vous voyez pas?

MADAME LEGROS.

Non, madame. Quand M. Nicolet maria sa nièce, il envoya des billets de faire part à tout le monde; il en inonda Paris; nous fûmes peut-être les seules personnes auxquelles il crut pouvoir se dispenser d'en adresser.

MADAME BIDARD.

Vous savez, aussi bien que moi, comme il est; il n'y aura plus pensé.

MADAME LEGROS.

Aussi, madame, ne lui en ai-je pas voulu un in-

stant, je vous prie de le croire ; depuis il a souvent rencontré mon mari, jamais il ne lui demanda une seule fois de mes nouvelles ; je dois avouer cependant que de la part de M. Nicolet, plus encore que de celle de tout autre, j'eus lieu d'en être étonnée, et d'autant plus, que d'après tout ce que nous avions fait pour lui, il aurait pu agir tout différemment.

MADAME BIDARD.

Que voulez-vous? un urluberlu !

MADAME LEGROS.

(Pendant toute sa période, madame Legros retire sa respiration à chaque mot pour lui donner plus de valeur.)

Oui, certes, il aurait pu agir tout différemment. Nous sommes bien éloignés, M. Legros et moi, de nous reprocher ce que nous avons fait ; mais toujours est-il vrai qu'il eut constamment, et cela pendant des années, son couvert à la maison, qu'il était comme chez lui, qu'aussi longtemps que dura notre liaison, nous nous fussions fait un crime de ne pas l'inviter toujours, le premier, à toutes nos fêtes, à toutes nos parties, à toutes nos réunions ; et comment a-t-il reconnu toutes ces marques d'affection ? C'est en rompant avec nous sans qu'il lui fût possible d'articuler un seul reproche ; c'est en évitant toute espèce d'explication ; c'est en oubliant à la fois les soins et les attentions délicates dont mon mari l'avait entouré, et cela sans égard pour ma mère, pour moi, pour ma position, j'étais enceinte

de Zoé ; aussi ai-je bien juré de ne plus professer désormais pour cet homme que le plus souverain mépris. Mais je me trompe, je lui fais trop d'honneur encore, je voulais dire que la plus parfaite indifférence.

(Charles, les bras croisés, les yeux fixés au plafond, assis devant son chevalet, attend l'issue de la conversation ; madame Bidard est devenue rêveuse, toujours sous la dépendance de son rhume de cerveau. Madame Legros est dans une grande agitation.)

MADAME BIDARD, *sortant de sa rêverie.*

Écoutez une chose, madame Legros, bien souvent dans la société on se fâche faute de s'entendre : je vous promets, moi, que Nicolet vous rencontrerait, qu'il ne vous en voudrait pas du tout.

MADAME LEGROS, *avec un sourire ironique.*

Vous croyez, madame.

MADAME BIDARD.

Il n'y a pas de doute, il vous lâcherait une calembredaine et tout serait fini par là.

MADAME LEGROS.

Je ne le crois pas, madame, qu'une calembredaine pût me faire revenir sur son compte.

MADAME BIDARD.

Ah ! bah, laissez-moi donc tranquille, vous n'êtes pas si méchante que vous en avez l'air.

MADAME LEGROS.

Vous ne me connaissez pas encore, madame.

(Charles tousse de temps en temps, pour donner signe d'existence.)

MADAME BIDARD.

Madame Legros, soyons justes et de bon compte ; vous jetez feu et flamme contre ce pauvre Nicolet, vous prétendez avoir à vous plaindre de lui ; qui n'entend qu'une cloche, n'entend qu'un son...

MADAME LEGROS, *l'interrompant.*

Ne viens-je pas, madame, de vous dire...

MADAME BIDARD, *l'interrompant à son tour.*

Mon Dieu ! qui sait, madame Legros, si Nicolet n'a pas aussi une dent contre vous ? Dans les derniers temps qu'il allait chez vous, vous ne le ménagiez guère, je me rappelle bien cette époque-là, c'était quand M. Molard arriva de la Flèche ; eh bien ! c'est à partir de ce moment-là que ce pauvre Nicolet ne fut plus bon à jeter aux chiens.

MADAME LEGROS.

Je vois avec peine, madame, que l'on est parvenu à surprendre votre bonne foi ; M. Molard n'a jamais pu porter ombrage à personne, chez moi ; ce monsieur était très-aimable, je dois en convenir, il avait d'excellentes manières, il m'avait, d'ailleurs, été recommandé par une sœur de M. Legros, qui habite la Flèche ; un de ses oncles était en relation d'affaires avec mon mari, je n'avais donc, ce me semble, aucun motif pour ne pas bien le recevoir.

MADAME BIDARD.

Après ça, ce que je vous en dis, madame Legros, ce n'est pas que j'en pense.

MADAME LEGROS.

Non, madame ; mais il est si facile, quand on adore les gens, d'ajouter foi à toutes leurs paroles, et je commence à croire que l'on ne m'avait pas trompée, en m'assurant que M. Nicolet était au mieux avec vous, madame, qu'il avait toute votre confiance.

(La physionomie de madame Bidard, naturellement colorée, est devenue pourpre depuis la dernière sortie de madame Legros.)

MADAME BIDARD.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire, madame. Au reste, si M. Nicolet est au mieux avec moi, c'est qu'il me convient qu'il y soit, au mieux avec moi.

MADAME LEGROS, *affectant un grand calme.*

Mais, je trouve cela tout simple, madame.

MADAME BIDARD.

On a pu dire dans les temps tout ce qu'on a voulu dire, je me moque des propos, je suis au-dessus des propos, et si j'ai eu des bontés pour M. Nicolet, ça n'a jamais été jusqu'au point de lui faire passer avec moi des six semaines à la campagne, quand M. Bidard était bien tranquille à Paris.

(La physionomie de madame Legros, naturellement pâle, prend une teinte verdâtre.)

MADAME LEGROS.

Vous avez pu vous tromper, madame, sur le sens de mes paroles, je ne suis pas dans l'usage de dire des impertinences.

MADAME BIDARD.

Ni moi non plus, madame, comme vous dites ; au surplus, on peut se tromper, personne n'est infaillible, il n'y a que le pape. . . . .
. . . .
. . . .

(Grand silence après la réplique de madame Bidard. Madame Legros voudrait être à cent lieues de son amie ; Charles ricane dans sa moustache, la maîtresse de la maison fait un usage très-fréquent de son mouchoir.)

MADAME BIDARD, *rompant le silence.*

Si vous voulez, monsieur, je vais reprendre ma position *(se tournant du côté de madame Legros)* ; vous permettez, madame ?

MADAME LEGROS.

Comment donc, madame... vous faites fair votre portrait ?

(Elle se lève et gagne tout doucement la porte de la salle à manger en prenant le chemin le plus long.)

MADAME BIDARD.

Je fais faire mon portrait, oui, madame ; je fais faire mon portrait, c'est pour mettre dans la chambre de mes enfants (*avec intention marquée*), car j'ai le défaut d'être bonne mère. (*Après avoir cherché quelque temps.*) Jusqu'à présent on n'a jamais pu bien m'attraper, madame.

MADAME LEGROS, *lui renvoyant la balle.*

Cela doit être très-difficile, madame.

MADAME BIDARD.

Il faut croire que oui, madame.

MADAME LEGROS, *d'un ton léger, s'acheminant toujours du côté de la porte.*

Mais on ne s'aperçoit pas de l'heure, chez vous, madame ; il doit commencer à se faire tard : je vais vous faire mes adieux.

MADAME BIDARD, *sans pour cela détourner la tête.*

Comment ! sitôt, madame ?

MADAME LEGROS.

Oh ! oui, madame, je crains que l'on ne soit inquiet à la maison.

MADAME BIDARD.

Comment ; vraiment, madame, vous ne voulez pas nous rester à dîner ?

MADAME LEGROS, *tenant enfin le bouton de la serrure.*

Impossible aujourd'hui, madame, d'avoir ce plaisir.

MADAME BIDARD, *se levant.*

C'est en vérité rester trop peu de temps, madame, pour venir si rarement ; M. Bidard sera désespéré de ne pas s'être trouvé à la maison.

MADAME LEGROS.

Je vous en conjure, madame, ne vous dérangez pas, je vous prie en grâce. (*Elles se disputent toutes deux le bouton de la porte.*) Vous êtes très-enrhumée, je craindrais que vous ne vous refroidissiez.

MADAME BIDARD.

Je ne veux pas vous laisser aller seule.

MADAME LEGROS.

Vous faites des cérémonies.

MADAME BIDARD, *la reconduisant.*

Ne m'oubliez pas auprès de madame votre mère, je vous en prie. Vous avez toujours des chapeaux divins.

MADAME LEGROS.

J'ai porté celui-ci tout l'hiver.

(Les deux dames sortent en se faisant mille politesses.)

SCÈNE XXI.

CHARLES, *seul.*

Quel malheur d'être seul spectateur d'une scène pareille, j'ai vu le moment où la discussion allait devenir plus orageuse encore ; ces dames m'avaient totalement oublié. J'entends madame Bidard, elle va me mettre au courant de l'histoire de madame Legros.

MADAME BIDARD, *en dehors.*

Oui, tout ça c'est de votre faute, si vous ne l'aviez pas laissé monter, ça ne serait pas arrivé.

CHARLES.

Continuation des discussions avec la femme de chambre.

SCÈNE XXII.

CHARLES, MADAME BIDARD.

MADAME BIDARD.

Monsieur, me voici entièrement à vous.

(Elle s'étend sur une chaise, elle est très-oppressée.)

CHARLES.

J'aurai l'honneur de vous faire observer, madame, que dans le principe, vous étiez placée à gauche.

MADAME BIDARD.

Je n'en sais rien, c'est bien possible, cette visite m'a toute bouleversée.

CHARLES.

Le corps un peu plus tourné de mon côté..., bien... c'est cela...

MADAME BIDARD.

Je vais me lever un peu. (*Elle se lève.*) Non, je crois que je serai mieux assise. (*Elle s'assied.*) Je ne conçois pas qu'il y ait des gens assez indiscrets pour voir que l'on est occupé; elle a bien dû voir en entrant que je faisais faire mon portrait.

CHARLES.

Elle n'a pas eu l'air de s'en apercevoir.

MADAME BIDARD.

C'est qu'imaginez-vous bien qu'elle attaque un homme qui est la délicatesse même. Il a cessé d'aller chez eux; je le crois bien, il n'est sorte d'avanies qu'ils ne lui aient faites; aussi, quand il a vu ça, il vous les a bientôt plantés là, et il a bien fait : il n'a pas besoin d'eux. Dieu merci, il n'a besoin de personne; et si pendant un temps, il y a mangé, je puis vous assurer que Nicolet n'est pas de retour avec eux. C'était tous les jours des ca-

deaux ; aujourd'hui c'était une chose, demain c'était une autre ; enfin, je vous dis, il leur fourrait de tous les côtés. C'est bien ce qui fait qu'on lui en veut tant. D'abord, je ne connais rien de plus égoïste qu'elle et dissimulée ! Je lui conseille, à madame Legros, de venir faire la bonne avec moi ; ça lui va bien, elle qui met sa fille en pension au commencement de l'hiver, pauvre enfant ! à cinq ans et demi ! je suis sûre qu'elle est déjà jalouse de sa petite. Elle est si coquette ! oui, monsieur, elle en est jalouse. Il est vrai qu'elle est belle comme les amours. Il y avait un temps infini qu'elle n'était venue, je me serais bien passée de sa visite... Vous m'avertirez quand vous en serez à ma bouche, n'est-ce pas?... Vous ne m'avez pas entendue?

CHARLES.

Pardon, madame, vous me demandiez, je crois, si cette dame...

MADAME BIDARD.

Vous n'êtes pas du tout à ce que je vous dis...; je ne parle plus de cette dame, il y a longtemps, il paraît que vous la trouvez à votre goût.

CHARLES.

Mais, je lui trouve l'air très-distingué.

MADAME BIDARD.

Ne venez donc pas me dire çà ; elle a l'air d'une folle, je n'oserais pas sortir avec elle ; au surplus, si vous tenez à faire sa connaissance, vous lui ferez

grand plaisir : c'est une maison dans laquelle on reçoit tout le monde. J'ai toujours défendu à mon fils aîné d'y mettre les pieds en attendant. Je vous disais donc, monsieur, pour en revenir à ce que je disais, que je vous serais obligée de m'avertir quand vous en serez à ma bouche, parce que j'ai une manière de la tenir, qui n'est pas celle de tout le monde... Vous m'avez entendue, cette fois ?

CHARLES.

Oui, madame.

MADAME BIDARD.

Où en étais-je restée ?... Ah ! oui, j'y suis, il y avait donc un temps infini qu'elle n'était venue, m'y voilà. Elle prit un logement que nous avions rue de Provence et qui nous devint trop petit quand je fus enceinte de mon premier enfant : elle me rendit une visite, je fus la voir, bref, de fil en aiguille, nous nous sommes vues ; son mari était avocat comme il l'est encore, M. Bidard eut à le consulter, ce qui fit que nous nous vîmes plus souvent. Ces relations-là ne durèrent pas longtemps, grâce à moi, non pas que M. Legros ne fût un parfait honnête homme, mais il était fort adroit, bien plus adroit que M. Bidard, et ça ne me convenait pas ; ça jeta bien, si vous voulez, un peu de froid pendant quelque temps entre nos deux maisons, cependant nous ne fûmes pas brouillées pour ça (*On frappe*). Qui est-ce qui frappe ?

SCÈNE XXIII.

CHARLES, MADAME BIDARD, HENRIETTE.

HENRIETTE, *entr'ouvrant la porte.*

C'est moi, madame.

MADAME BIDARD.

Entrez, qu'est-ce que c'est encore ?

HENRIETTE.

Ce n'est rien, madame, c'est seulement que j'avais oublié de dire à madame que M. Nicolet était venu pendant que madame Legros était ici.

MADAME BIDARD.

Que lui avez-vous dit ?

HENRIETTE.

Je lui ai dit que madame n'était pas habillée.

MADAME BIDARD.

Vous avez bien fait. Il n'a pas insisté ?

HENRIETTE.

Non, madame.

MADAME BIDARD.

Qu'est-ce qu'il vous a dit.

HENRIETTE.

Il ne m'a rien dit.

MADAME BIDARD.

Il ne vous a pas dit si c'est qu'il dînait aujourd'hui à la maison ?

HENRIETTE.

Non, madame, mais je pense bien que oui puisqu'il ne m'a rien dit.

MADAME BIDARD.

Est-il parti de suite après vous avoir parlé ?

HENRIETTE.

Non, madame, il est allé écrire une lettre dans le cabinet de monsieur, et puis il est parti quand il l'a eue finie.

MADAME BIDARD.

Plus j'y pense, plus je trouve cette madame Legros méchante.

HENRIETTE.

Je l'ai trouvée bien changée, je ne la reconnaissai splus.

MADAME BIDARD.

C'est-à-dire qu'aujourd'hui elle était hideuse. Si cette femme-là n'avait pas toujours beaucoup de toilette...

HENRIETTE.

Elle a toujours de bien drôles de mises en attendant.

MADAME BIDARD.

Je suis bien aise qu'ils ne se soient pas rencontrés avec Nicolet; car ils ne se voient plus avec lui! Je crois bien, comme je disais encore tout à l'heure, ils lui ont fait mille et une avanies.

HENRIETTE.

C'est cependant un bien bon enfant que M. Nicolet.

MADAME BIDARD.

Qui n'a que le défaut d'être trop bon : il vaut mieux, Nicolet, dans son petit doigt, que tous les Legros ensemble.

HENRIETTE.

C'est offenser le bon Dieu que de lui faire de la peine à M. Nicolet. Comme je trouve que la robe de madame est jolie.

MADAME BIDARD.

Je crois bien qu'elle est jolie, ce n'était pas là l'avis de madame Milleret, nous étions ensemble quand je l'ai achetée, elle n'aimait pas du tout cette nuance-là.

HENRIETTE.

Elle est cependant bien distinguée, bien comme il faut.

MADAME BIDARD, *se regardant avec complaisance.*

Oui, ce n'est pas la robe de tout le monde. Madame Legros s'est bien gardée de m'en ouvrir la bouche, c'est ce qui me confirme dans mon opinion.

HENRIETTE.

M. Arthur ne revient pas pour déjeuner.

MADAME BIDARD.

Il sera allé au bois de Boulogne avec son manége. Vous me préviendrez, Henriette, quand il rentrera, parce que je ne veux pas lui faire savoir que je me fais peindre.

HENRIETTE.

Oui, madame, puisque c'est une surprise.

MADAME BIDARD.

Laurent est-il en bas ?

HENRIETTE.

Non, madame, il est sorti avec un militaire qui est venu le voir.

MADAME BIDARD.

M. Laurent reçoit donc beaucoup de visites ?

HENRIETTE.

Non, madame, c'est un de ses pays à ce qu'il dit.

MADAME BIDARD.

Ça ne peut pas durer longtemps comme ça, c'est aussi par trop fort de café; tantôt encore mademoiselle Élisabeth qui s'est avisée d'avoir des tons avec moi : j'espère bien qu'elle me montera son compte ce soir ; c'est une grossière et une impertinente, et quant à M. Laurent, qu'il se tienne bien, je ne l'ai jamais beaucoup aimé ce vilain Picard-là.

HENRIETTE.

Il dit comme ça qu'il a toujours été dans des services qu'il y avait quinze à vingt domestiques.

MADAME BIDARD.

Ah ! il a dit cela. Eh bien! qu'il y retourne, il me fera plaisir.

HENRIETTE.

Madame, voilà M. Arthur qui rentre avec un de ses amis, il monte à sa chambre.

MADAME BIDARD.

Que me dites-vous là? Arthur est rentré? Je ne veux pas qu'il vienne à savoir que je me suis fait peindre, non certainement je ne le veux pas. (*Elle rôde dans la salle.*) Où me mettre à présent? Monsieur, je vous reverrai, n'est-ce pas?

CHARLES.

Oui, madame.

MADAME BIDARD.

Henriette, vous cacherez toutes les bucoliques de monsieur, je ne sais où; n'importe! où vous voudrez. Vous viendrez dîner un jour avec nous, n'est-ce pas?

CHARLES.

Madame, vous êtes trop bonne.

MADAME BIDARD.

Oui, oui, il faudra venir, nous ne serons qu'entre nous; j'enverrai chez vous; adieu, au plaisir.

(Elle se sauve à toutes jambes suivie d'Henriette.)

SCÈNE XXIV.

CHARLES.

Voilà une journée bien employée, il ne me reste plus qu'à prendre ma canne et mon chapeau. Peignez donc le portrait!!!

(Il sort.)

LE PEINTRE

ET LES BOURGEOIS.

Deuxième partie.

Personnages.

M. BIDARD.
Mme BIDARD.
ARTHUR BIDARD.
EDMOND BIDARD.
ERNEST BIDARD.
M. VASSAL.
Mme VASSAL.
MÉLANIE VASSAL.
M. BRULÉ.
Mme BRULÉ.
Mme MILLERET.
Mlle JOLIVARD.
Mme CHAROL.
CHARLES.
NICOLET.
M. TURAIN.
M. PERET.
HENRIETTE.

LE PEINTRE ET LES BOURGEOIS.

Deuxième partie.

DEUX MOIS D'INTERVALLE ENTRE LA 1re ET LA 2e PARTIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. BRULÉ, MADAME BRULÉ, *suivis d'*HENRIETTE.

MADAME BRULÉ.

C'était bien la peine, M. Brulé, de nous faire dîner en poste! Et pourquoi, je vous le demande, pour trouver les gens à table. (*à Henriette.*) Y a-t-il encore beaucoup de monde à dîner?

HENRIETTE.

Non, madame, c'est tout des personnes d'habitude.

MADAME BRULÉ.

M. Brulé, si tu veux, nous allons faire un petit tour dans le jardin.

M. BRULÉ.

Volontiers. Dites-moi, mademoiselle, est-on bien avancé?

HENRIETTE.

Oui, monsieur, on est bientôt au dessert.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

M. BRULÉ, MADAME BRULÉ.

MADAME BRULÉ.

Je ne sais ce que je donnerais pour ne pas avoir fait cette visite ; pour un rien je m'en irais.

M. BRULÉ.

Que veux-tu, chère amie, ce qui est fait est fait, et puisque nous sommes venus, autant vaut...

MADAME BRULÉ.

Vous direz tout ce que vous voudrez, mais c'est toujours bien désagréable d'arriver dans une maison quand les gens sont à table.

M. BRULÉ.

C'est aussi toi, madame Brulé, qui m'a exprimé le désir de venir.

MADAME BRULÉ.

N'en parlons plus, mais regarde donc, M. Brulé.

M. BRULÉ.

Où veux-tu que je regarde?

MADAME BRULÉ.

De mon côté, c'est frappant !

M. BRULÉ.

Quoi donc, de ton côté?

MADAME BRULÉ.

Là, sur le canapé, mais je ne me trompe pas, c'est madame Bidard.

M. BRULÉ.

Tu crois ?

MADAME BRULÉ.

Il n'y a pas à s'y tromper, c'est hideux de ressemblance. Je n'ai de ma vie rien vu de si grotesque.

M. BRULÉ.

Ça me paraît bien chargé en couleur.

MADAME BRULÉ.

Ne dites donc pas cela, je vous dis que c'est frappant. N'est-elle pas toujours d'un rouge à faire peur?

M. BRULÉ.

Tu as raison, c'est quand le sang la tourmente. (*Il lit l'inscription placée au bas du portrait.*) A MES ENFANTS, LEUR BONNE MÈRE, LE JOUR DE MA FÊTE. — C'est donc aujourd'hui sa fête ?

MADAME BRULÉ.

Apparemment. Je ne suis plus étonnée alors de ce luxe inusité de fleurs et de bouquets.

M. BRULÉ.

Je n'en savais rien.

MADAME BRULÉ.

Je l'ignorais aussi.

M. BRULÉ.

Notre visite aura le mérite de l'à-propos.

MADAME BRULÉ.

Je ne connais pas de maison où il y ait plus de réunions de famille ; voilà la dixième fois au moins que nous tombons ici un jour de fête.

M. BRULÉ.

Les Bidard sont très-unis.

MADAME BRULÉ.

Je ne dis pas le contraire, mais ce genre de réunion n'en est pas moins fort ennuyeux pour les étrangers.

M. BRULÉ.

Pourquoi ?

MADAME BRULÉ.

Pourquoi, pourquoi ; parce que nous ne pouvons pas prendre part à des sentiments que nous ne partageons pas.

M. BRULÉ.

Et pourquoi ne les partagerions-nous pas ?

MADAME BRULÉ.

Tu m'ennuies ; au surplus, libre à toi de le faire ; mais puisque tu leur es si fort attaché, que ne vas-tu bien vite au Palais-Royal, faire emplette d'un énorme bouquet, et que n'improvises-tu aussi, chemin faisant, une demi-douzaine de couplets, voilà ce que je ferais à ta place.

M. BRULÉ.

Tu vas toujours d'une extrémité à l'autre.

MADAME BRULÉ.

Non, mais c'est que vraiment, mon pauvre homme, tu es unique, parce que tu fais des affaires

depuis quelques années avec cette maison, te voilà de la famille ; il te prend comme ça, pour certaines gens, des passions qui font mourir de rire.

M. BRULÉ.

Ce sera comme tu voudras, mais avec ton système on ne verrait personne. Je t'assure que je ne trouve pas ce portrait ressemblant ; je crois bien que c'est madame Bidard que l'on a voulu faire, mais ce n'est pas cela.

MADAME BRULÉ.

Quel costume aussi que celui qu'elle a endossé là Je ne connais rien au monde de plus ridicule que ces gens-là, qui, par la seule raison qu'ils se font peindre, se croient obligés d'avoir une mise extraordinaire : et l'on est tout étonné après cela qu'un portrait ne ressemble pas. Il ne ressemble pas, je le crois bien, c'est tout simple ; c'est comme toi, monsieur Brulé, si tu te faisais faire un habit à la française, l'épée au côté, parce qu'une fois nous sommes allés au bal de la cour.

M. BRULÉ.

Tu me prêtes là une idée que je n'ai jamais eue.

MADAME BRULÉ.

Et ce bouquet de coquelicots sur sa tête, quel joli effet ! Une coiffure semblable serait tout au plus bonne dans le comptoir d'un café.

M. BRULÉ.

Je n'aime pas beaucoup non plus les coquelicots dans les cheveux.

MADAME BRULÉ.

Rien n'y manque, tout, jusqu'à sa couronne d'immortelles ! des immortelles ! à madame Bidard ! Pauvre femme ! pourquoi ne pas s'être fait faire, tout bonnement, dans son costume de tous les jours.

M. BRULÉ.

Je suis assez de ton avis.

MADAME BRULÉ.

Je crois, au reste, avoir deviné son intention, je suis persuadée qu'elle destine son portrait à l'exposition, pour se faire rire au nez, comme déjà l'ont fait vingt femmes de ma connaissance.

M. BRULÉ.

Quand bien même elle le ferait, que t'importe? Tu te montes toujours comme ça, pour des choses qui ne te regardent pas.

MADAME BRULÉ.

C'est plus fort que moi, qu'est-ce que tu veux, je ne peux voir de sang-froid des gens qui, de gaieté de cœur, courent ainsi au-devant du ridicule, c'est plus fort que moi.

M. BRULÉ.

Je ne t'en fais pas un crime, chère amie, je suis bien loin de t'en faire un crime, cela prouve en ta faveur. Mais on vient, je crois que l'on sort de table.

SCÈNE III.

M. BRULÉ, *madame* BRULÉ, *madame* BIDARD *dans le costume du portrait.*

MADAME BIDARD, *embrassant madame Brulé.*

Vous étiez ici, madame Brulé, et je n'en savais rien, ce sont les enfants qui viennent de le dire, combien je vous sais gré d'être venue aujourd'hui, et M. Brulé que je ne voyais pas. (*Elle lui tend la joue, M. Brulé se rend à cet appel.*) Madame Brulé, vous allez venir de l'autre côté avec nous.

MADAME BRULÉ.

Non, du tout, vous êtes à table, nous ne voulons pas vous déranger.

MADAME BIDARD.

Vous ne nous dérangez pas, au contraire, figurez-vous, madame Brulé, que nous ne sommes qu'entre nous, venez donc ?

MADAME BRULÉ.

Non, madame, je vous prie en grâce, dispensez m'en.

MADAME BIDARD.

Je vous en voudrai toute ma vie ! Monsieur Brulé, engagez-la donc à venir.

MADAME BRULÉ.

M. Brulé sait bien que j'ai besoin de prendre un peu l'air, nous sortons de table ; nous n'avons pas trouvé de voiture, nous sommes venus très-vite et

un petit tour de jardin me fera du bien, j'en suis sûre.

MADAME BIDARD.

Vous ferez ce que vous voudrez ; mais vraiment, ça me fait de la peine que vous ne veniez pas un moment avec nous... Eh bien ! et mon portrait qui est encore sur ce canapé. J'avais cependant bien recommandé qu'on me l'accrochât. Comment me trouvez-vous, madame Brulé ?

(Au moment où elle demande à madame Brulé son avis, madame Bidard jette deux ou trois coussins du canapé sur son portrait.)

MADAME BRULÉ.

Je vous trouve très-ressemblante, madame ; je vous ai reconnue en entrant.

M. BRULÉ.

Je vous trouve trop montée en couleurs.

MADAME BIDARD.

Je crains que mes enfants ne le voient avant que nous ne sortions de table, c'est une surprise que je leur fais.

MADAME BRULÉ.

Dont ils seront très-reconnaissants, je n'en doute pas.

M. BRULÉ.

Certainement.

MADAME BIDARD.

Oui, je crois que ça leur fera plaisir, c'est Nicolet qui m'a donné cette idée-là. Décidément vous ne voulez pas venir avec moi ?

MADAME BRULÉ.

Sans cérémonie, non, vraiment.

MADAME BIDARD.

Eh bien! je vous laisse, car je suis sur le qui-vive, je crains qu'on ne vienne me chercher. je ne vous dis pas adieu; au revoir, madame Brulé, nous allons venir prendre le café ici, dans un moment; sans adieu.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

M. BRULÉ, *madame* BRULÉ.

MADAME BRULÉ.

Tu l'as vue, elle a tenu à mettre le costume au portrait, quand je te le disais.

M. BRULÉ.

Oui, oui, c'est vrai.

MADAME BRULÉ.

Elle a beau dire, madame Bidard, qu'ils ne sont qu'entre eux, je ne donne pas là-dedans, moi, toutes les fois que nous avons été invités, nous devions nous trouver avec des personnes de connaissance. toujours c'étaient des figures nouvelles, et si tu m'en crois, nous irons au jardin de peur d'être encore relancés.

M. BRULÉ.

Tu as raison; allons!

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

NICOLET, HENRIETTE *entrant du côté opposé.*

NICOLET, *un marteau à la main, poursuivant Henriette.*

Tiens, j'y renonce et ne t'embrasserai pas. (*Il se jette dans un fauteuil.*) Je suis tout hors de moi, c'est dans le cas de me faire tomber à tes pieds d'apoplexie foudroyante. Ça ne vaut rien de courir après dîner.

HENRIETTE.

N'êtes-vous pas honteux, à votre âge, de faire comme ça le jeune homme ?

NICOLET.

Ah bah ! est-ce qu'on ne fait pas des folies à tout âge ? ah çà, voyons, ta maîtresse veut absolument que je l'accroche ; où l'as-tu mise ?

HENRIETTE.

Là, sur le canapé.

NICOLET.

Je ne l'aurais jamais devinée là, elle est enterrée sous un tas de coussins. (*Il monte sur un fauteuil.*) Il s'agit maintenant de trouver le milieu de mon papier... J'ai une chaleur atroce ; tiens mon habit un instant. (*Il retire son habit.*) Dépêchons-nous, le temps presse.

(Il fredonne en enfonçant un clou dans la muraille.)

Pour le mirliton,
Mirliton, mirlitaine.
Pour le mirliton, don, don.

HENRIETTE.

Dites-la-moi donc cette chanson qui les a tant fait rire à dîner?

NICOLET.

Ça ne se chante pas devant des demoiselles.

HENRIETTE.

Qu'est-ce que ça fait, je vous en prie.

NICOLET.

Plus tard, nous verrons ça.

HENRIETTE.

Vous seriez si gentil!

NICOLET.

Le berger aux trois déesses,
Mirliton, mirlitaine,
Fit ôter trois cotillons,
Mirliton, don, don.

Mon clou est-il droit comme ça?

HENRIETTE.

Oui, il est bien droit.

NICOLET.

Passe-moi madame Bidard à présent?

HENRIETTE, *prenant le portrait.*

C'est plus lourd que moi, je n'atteindrai jamais là.

NICOLET.

Attends, attends, je vole à ton secours. (*Il descend de son fauteuil et profite du moment où Hen-*

riette a le bras en l'air pour lui prendre la taille.) Vous voilà, ma chère amie, entièrement à ma disposition.

(Il l'embrasse.)

HENRIETTE.

Voulez-vous me laisser tranquille, voulez-vous me laisser tranquille, ou je laisse tout tomber. Finissez avec vos bêtises.

NICOLET.

Tu appelles ça des bêtises, toi.

(Il l'embrasse derechef.)

HENRIETTE.

Approchez encore et je lâche madame Bidard, gros vilain polisson! voilà qu'on monte.

NICOLET.

Donne-moi ta maîtresse.

(Il monte sur son fauteuil et pend le tableau.)

Mirliton, don, don.

Tu avais raison, la copie pèse autant que l'original.

HENRIETTE.

Vous en savez quelque chose.

NICOLET.

Qu'est-ce que c'est, mademoiselle? Ah! vous aussi? Eh bien! c'est joli! ne vous gênez pas.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *madame* BIDARD, *très-agitée.*

MADAME BIDARD.

Enfin me voilà! Et les Brulé? Ils seront au jardin. Si je n'avais prétexté une petite indisposition, je n'aurais jamais pu sortir de table. M'avez-vous bien accrochée, Nicolet?

NICOLET.

Mais, oui, de mon mieux.

MADAME BIDARD.

Il fait une chaleur étouffante dans cette salle à manger; tenez, Henriette, vous savez si j'étais bien coiffée tantôt? Me voilà toute défrisée, j'ai l'air de sortir de l'eau; dépêchons-nous, qu'on ne s'aperçoive pas trop de mon absence. Où est la machine qui doit me couvrir?

HENRIETTE.

Quelle machine, madame, qui doit vous couvrir?

MADAME BIDARD.

Il faut toujours mettre les points sur les *i* avec vous, eh! pardié! la chose, la gaze que je vous ai donnée ce matin.

NICOLET.

J'attends le résultat des délibérations.

MADAME BIDARD.

Un instant. C'est cette petite; elle est là comme une grue.

HENRIETTE.

La voilà, madame, votre gaze.

MADAME BIDARD.

Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse? Donnez-la à monsieur qui attend après; puis-je m'en aller?

NICOLET.

Je n'y vois pas d'inconvénient.

MADAME BIDARD.

Je m'en vas. (*revenant.*) A propos, et ma couronne d'immortelles? je ne la vois pas, où l'avez-vous fourrée?

HENRIETTE.

Votre couronne d'immortelles? je n'y ai pas touché.

MADAME BIDARD.

Vous n'y avez pas touché, mais vous voulez donc me faire mourir, vous n'y avez pas touché, pouvez-vous me mentir aussi effrontément.

HENRIETTE.

Je ne l'ai pas vue, madame, je vous promets.

MADAME BIDARD.

Tenez, je la vois, ici, derrière le canapé, vite, vite, ramassez-la? vous savez bien que je ne peux jamais me baisser quand j'ai dîné.

HENRIETTE.

La voici, madame.

MADAME BIDARD.

Remettez-la à monsieur. Puis-je m'en aller?

NICOLET.

Très-bien.

MADAME BIDARD.

Alors je m'en vas, ne soyez pas trop longtemps à venir, Nicolet, nous ne pouvons pas nous passer de vous là-dedans.

NICOLET.

Je vous suis.

MADAME BIDARD.

Henriette, vous viendrez me prévenir quand tout sera disposé.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

HENRIETTE, NICOLET, *toujours monté sur son fauteuil*, *puis* CHARLES.

HENRIETTE.

Depuis ce matin madame n'a pas arrêté un moment, que je ne sais pas comment qu'elle peut encore se tenir sur ses jambes.

NICOLET.

Aussi sont-elles solides. Vois donc un peu ce qui nous vient là encore.

HENRIETTE.

C'est M. Charles.

NICOLET, *sans se déranger.*

Tiens! c'est vous? comment ça va-t-il?

CHARLES.

Bien, et vous ? Que faites-vous donc là ?

NICOLET.

Eh ! parbleu ! je vous accroche. Pourquoi n'êtes-vous pas venu dîner ?

CHARLES.

Je n'ai pas pu.

NICOLET.

C'est à dire que vous n'avez pas voulu, vous avez craint de vous ennuyer, vous avez eu tort, parole? Petite, donne-moi un peu mon habit. Le dîner a été très-gai.

HENRIETTE.

Tenez, le voilà votre habit, vieux monstre !

CHARLES.

Il paraît que vous êtes bien ensemble ?

NICOLET.

Oui, elle a pour moi un grand fonds de respect, mademoiselle Henriette.

HENRIETTE.

Je crois bien. Si vous saviez les chansons qu'il nous a chantées à table. Des horreurs.

CHARLES.

Vous avez chanté ?

NICOLET.

Est-ce que je ne chante pas toujours, j'ai exhibé une partie de mon répertoire, *le Voyage à Cythère*, *les Mirlitons*, etc.

CHARLES.

C'est très-gai tout cela. Vous étiez beaucoup de monde à table ?

NICOLET.

Une trentaine de personnes. (*Il prend le menton d'Henriette.*) Tenez, voilà un joli petit minois ?

HENRIETTE, *se débattant.*

Voulez-vous bien me laisser.

NICOLET.

Pourquoi ne pas l'avoir déjà croqué ?

CHARLES.

Je le lui ai proposé, elle ne le veut pas.

HENRIETTE.

Je crois bien, vous voulez que j'aille poser dans votre atelier.

NICOLET, *d'un ton solennel.*

N'y va jamais, malheureuse enfant ! chez un peintre ! ce serait courir à ta perte.

HENRIETTE.

Comme çà vous va à vous de faire le bon apôtre.

(Elle sort.)

NICOLET.

Eh bien ! mon cher, c'est donc ce soir que vous allez comparaître devant vos juges.

CHARLES.

J'en suis tout mal à mon aise.

NICOLET.

Que vous êtes enfant ! votre portrait est très-

ressemblant. Que vous importe, d'ailleurs, les jugements de gens qui n'y connaissent rien.

CHARLES.

Mais ce sont précisément les critiques de ceux-là que nous redoutons le plus.

NICOLET.

Tout cela se passera mieux que vous ne pensez. A revoir, je vous laisse, j'entends du monde qui nous arrive.

SCÈNE VIII.

CHARLES, M. VASSAL, *madame* VASSAL, AMÉLNIE *leur fille. Tous trois chargés d'énormes bouquets.*

MADAME VASSAL.

Il paraît que l'on est encore à table ; Mélanie, tiens-toi donc droite, on ne croirait jamais que tu apprends à danser depuis six mois.

M. VASSAL, *répondant à une salutation de Charles.*

Monsieur, je suis votre très-humble serviteur. (*Après l'avoir longtemps examiné.*) Dis donc, ma femme, ne trouves-tu pas que Monsieur a un faux air de M. Mairan, le cousin de madame Perdraux.

MADAME VASSAL.

Oui, monsieur a quelque chose de lui, tu as raison, cependant je trouve M. Mairan moins élancé que monsieur.

M. VASSAL.

Vous connaissez, sans doute, madame Perdraux, monsieur ?

CHARLES.

Non, monsieur.

M. VASSAL.

Madame Perdraux est la sœur de madame Bidard, sa propre sœur.

MADAME VASSAL.

Voilà encore, Mélanie, que tu te laisses aller : tiens-toi donc droite, que veux-tu que monsieur pense de toi. Vous ne croiriez pas, monsieur, que ma fille ne peut pas se tenir droite, c'est plus fort qu'elle.

M. VASSAL.

Elle est si jeune, plus tard, vas, sois tranquille, l'amour-propre la fera bien se tenir, je t'en réponds. Monsieur, cette dame Perdraux, dont je viens d'avoir l'honneur de vous entretenir, la sœur de madame Bidard, sa propre sœur, ne se trouve pas à Paris pour le moment; non, monsieur, elle n'est pas à Paris, elle est du côté de Nevers, dans le Nivernais ; où donc déjà, ma femme, madame Perdraux a-t-elle sa propriété ?

MADAME VASSAL.

A la Charité.

M. VASSAL.

Ah ! oui, effectivement c'est à la Charité. Elle a, cette madame Perdraux, une demoiselle bien remarquable.

MADAME VASSAL.

C'est-à-dire, elle est remarquable parce que l'on veut absolument qu'elle soit remarquable, elle n'est pas plus remarquable qu'une autre.

M. VASSAL.

Elle est musicienne, excellente musicienne, tu ne peux pas lui refuser cela, chère amie.

MADAME VASSAL.

Si Mélanie, depuis deux ans, n'avait pas toujours été malade, elle serait tout aussi bonne musicienne qu'elle, je ne vois rien là-dedans de bien merveilleux.

M. VASSAL.

Cette jeune personne a surtout des dispositions extraordinaires pour la peinture, elle n'a jamais eu de maîtres, jamais de la vie, elle fait des choses vraiment miraculeuses.

CHARLES.

Quel âge a cette demoiselle?

M. VASSAL.

Elle est de l'âge de Mélanie, elle peut être dans sa onzième année.

MADAME VASSAL.

C'est-à-dire qu'elle a un an de plus que Mélanie, je n'étais pas enceinte quand elle, madame Perdraux, est accouchée de sa fille, j'en sais quelque chose, je me le rappelle comme si c'était d'hier. Madame Perdraux eut une couche très-laborieuse, elle accoucha avec les ferrements ; j'en eus une telle frayeur quand je devins grosse, que jamais je

ne voulus avoir affaire à un accoucheur, ce fut une sage-femme qui m'accoucha.

M. VASSAL.

C'est donc, comme je vous le disais, monsieur, mademoiselle Perdraux est à peu près de l'âge de Mélanie; cette jeune personne fait exactement tout ce qui lui passe par la tête; dernièrement encore, elle fit le portrait de sa grand'maman, en couleur, il n'y avait rien de joli comme ce portrait.

MÉLANIE.

Bon père, je préfère celui du jardinier qu'elle a fait depuis.

MADAME VASSAL.

Je ne sais même pas comment ton papa a trouvé ce portrait ressemblant, c'était une horreur.

M. VASSAL.

Il faut aussi se reporter à son âge; il y avait des lunettes, elle porte des lunettes, sa bonne maman, c'était à les prendre, tant elles étaient en relief.

MÉLANIE.

Je les ai admirées comme toi, bon père. Parle donc à monsieur, du petit pommier.

M. VASSAL.

Ah! oui, encore, tu me mets sur la voie; figurez-vous, monsieur, qu'elles nous firent, sa maman et elle, l'amitié de nous venir voir à la campagne.

MÉLANIE.

C'était l'année dernière.

M. VASSAL.

Était-ce l'année dernière ? oui, tu as raison, c'était l'année dernière, nous avions encore M. Dumont à la maison. Je lui manifestais le désir.....

MÉLANIE.

D'avoir le petit pommier.

M. VASSAL.

Oui, monsieur, un petit pommier nain, que j'ai greffé moi-même, et que nous avons en entrant à droite dans le potager; il forme un rond parfait; elle ouvrit son album, à peine avais-je le dos tourné, crac, en deux coups de crayon elle avait saisi mon pommier.

MÉLANIE.

Bon père, et ce joli paysage qu'elle a peint sur la boîte à ouvrage de sa marraine?

M. VASSAL.

Ah ! oui, encore...

MADAME VASSAL.

Vous ne voyez donc pas tous deux, que vous ennuyez monsieur, avec la série de toutes ses perfections ?

MELANIE.

Son mérite principal à Delphine...

M. VASSAL.

C'est le nom de baptême de la jeune personne.

MÉLANIE.

Son mérite principal, c'est le paysage; quand je me porterai bien et que j'aurai un maître de dessin, je ferai toujours des paysages, n'est-ce pas, bon père?

M. VASSAL.

Oui, petite chérie.

MADAME VASSAL.

Nous verrons cela. Tenez-vous droite.

CHARLES.

Vous aimez la peinture, mademoiselle ?

MÉLANIE.

Oh ! oui, monsieur, tous les arts en général, mais c'est surtout à la peinture que j'accorde la préférence.

MADAME VASSAL.

Parce que tu apprends la musique, tu veux apprendre le dessin ; aujourd'hui, pour demain, tu aurais un maître de dessin, que ce serait autre chose.

(Mélanie devient rouge de colère et lance sur sa mère des regards furieux.)

M. VASSAL.

Tu es singulière, chère amie, pour toujours vouloir la contrarier, tu es plus enfant qu'elle, viens m'embrasser, bonne chérie à son papa.

(L'enfant embrasse son bon père.)

MADAME VASSAL.

Tu la gâtes à la journée, il n'est pas étonnant qu'elle te donne la préférence.

MÉLANIE.

Bon père !

MADAME VASSAL.

Vous voyez, monsieur, c'est toujours comme ça à la maison.

SCÈNE IX.

M. VASSAL, MÉLANIE, *madame* VASSAL, CHARLES.

(Arrivée de la société, madame Bidard entourée de ses enfants, ferme la marche. Les dames viennent s'asseoir près de la cheminée; les hommes continuent dans les coins du salon les conversations commencées à table; d'autres personnes des deux sexes se répandent dans les pièces voisines. La famille Vassal présente ses bouquets.)

MADAME BIDARD.

Comment, madame Vassal, vous êtes ici, et je n'en savais rien? C'est bien aimable à vous. (*Elle embrasse madame Vassal.*) Et cette chère petite (*elle embrasse Mélanie et M. Vassal*), fallait venir dîner avec nous.

MADAME VASSAL.

Vous étiez déjà beaucoup de monde, ça vous aurait gêné.

MADAME BIDARD.

Comment donc, pas du tout. Ce n'est pas parce que je suis leur mère, mais vous m'avouerez, mesdames, que j'ai des enfants qui m'aiment bien.

MADAME MILLERET.

Vos enfants? vous parlez de vos enfants? Ce sont de vrais trésors, tous les trois.

MADAME BRULÉ.

Ils sont charmants.

MADAME BIDARD.

Je ne conçois pas comment, vous, madame Milleret, qui aimez si tellement les enfants, vous n'en ayez jamais eu.

MADAME MILLERET.

Ça n'a pas été faute d'envie d'en avoir, je vous jure bien. Vous vous portez toujours à merveille, à ce que je vois, madame Vassal.

MADAME VASSAL.

Mais, oui, assez bien, vous êtes trop bonne. madame, et vous?

MADAME MILLERET.

Si ce n'était toujours le sang, j'irais assez bien aussi, qu'est-ce que vous voulez? Il faut bien souffrir ce que l'on ne peut empêcher. Tu ne me dis rien, Mélanie?

MADAME VASSAL.

Comment, mademoiselle, vous ne dites rien à madame qui a toujours été si bonne pour vous?

MÉLANIE.

Pardonnez-moi, maman, j'ai salué madame en entrant.

MADAME MILLERET.

Je la trouve bien grandie.

MADAME VASSAL.

Oui, si elle se tenait droite.

(Madame Bidard va et vient, elle adresse un mot à chacun, et reçoit les hommages et les bouquets des personnes arrivées depuis le commencement de la scène.)

NICOLET, *à son voisin.*

Eh bien! M. Turpin, vous ne nous avez rien dit à table?

M. TURPIN.

C'est vrai, mais je suis arrivé ce matin de la campagne, je suis abîmé.

NICOLET.

C'est égal, il fallait toujours nous dire quelque chose, c'est comme M. Féret.

M. FÉRET.

Moi? je vous ai chanté deux chansons.

NICOLET.

Qu'est-ce que c'est que çà? deux chansons. Tiens, M. Lecouvreur! je ne le savais pas ici.

(Il s'éloigne.)

MADAME PARÉ.

Vous habitez toujours la campagne, mademoiselle?

MADEMOISELLE JOLIVARD.

Toujours, oui, madame.

MADAME MILLERET.

Il faut venir nous voir cet été à la campagne, madame Vassal.

MADAME VASSAL.

Je n'ose vous le promettre.

MÉLANIE.

Nous avons déjà accepté tant d'invitations...

MADAME VASSAL.

J'ai aussi promis à madame Legros.

MADAME BIDARD.

Nicolet ! vous aurez la complaisance, n'est-ce pas, de donner un petit coup d'œil.

NICOLET.

Reposez-vous sur moi.

(Il sort.)

MADAME BIDARD.

C'est toujours lui que je charge de tout quand nous avons du monde, M. Bidard est si tellement emprunté quand il s'agit de faire quelque chose...

MADAME MILLERET.

Il est toujours bien drôle, ce diable de Nicolet, avec toutes ses chansons, vraiment, madame Paré, votre oncle est bien original.

MADAME PARÉ.

Il est jeune de caractère, un rien l'amuse.

MADAME MILLERET.

C'est fort heureux ! Je ne sais en vérité pas où il va chercher tout ce qu'il débite.

MADAME CHEVROL.

Je vous assure que ça me fait mal de rire comme ça après avoir dîné.

SCÈNE X.

(Un orchestre placé dans une pièce voisine, exécute l'air de Ou PEUT-ON ÊTRE MIEUX QU'AU SEIN DE SA FAMILLE; Nicolet entre dans le salon à la tête de plusieurs jeunes gens chargés de bouquets, et les fait placer au-dessous du portrait de la maîtresse de la maison, qu'il découvre aux acclamations unanimes de l'assemblée.)

MADAME BIDARD, *d'une voix émue.*

Mes enfants ! C'est la surprise de votre mère.

LES ENFANTS.

Ah ! maman, comme c'est toi.

(Ils sautent au cou de leur mère qui les arrose de ses larmes; quelques dames mêlent les leurs aux siennes.)

MADAME BIDARD, *s'essuyant les yeux.*

Madame Milleret, dites-moi donc pourquoi je pleure toujours le jour de ma fête?

MADAME MILLERET.

C'est la nature qui le veut.

MADAME BIDARD.

Vous êtes donc contents du portrait de votre mère?

LES ENFANTS.

Ah! oui, maman.

MADAME BIDARD.

Embrassez-la encore cette pauvre mère! (*Elle est embrassée.*) Suis-je enfant de pleurer comme ça.

MADAME MILLERET.

Je me mets bien à votre place. (*Elle essuie ses yeux.*)

(Charles, placé près du tableau, écoute attentivement les éloges et les critiques de la société.)

MADAME BIDARD.

Nous allons prendre le café, mesdames. Madame Brulé vous prenez du café ?

MADAME BRULÉ.

Très-peu madame, je vous remercie. Je vous demanderai de la crème.

MADAME MILLERET.

Je n'ai de ma vie vu de ressemblance comme celle-là.

MADAME BIDARD.

Henriette! Donnez de la crème à madame Brulé. Vous trouvez de la ressemblance, madame Milleret ?

MADAME MILLERET.

Oh! certainement oui j'en trouve, c'est bien vous.

MADAME VASSAL.

C'est on ne peut plus ressemblant.

MÉLANIE.

Comment, maman, vous trouvez ce portrait ressemblant? J'en suis fâchée pour vous.

MADAME MILLERET.

Veux-tu bien te taire, morveuse. Est-ce que l'on a des opinions à ton âge?

MADAME VASSAL.

Pourquoi n'en aurait-elle pas, madame ; ma fille est pleine de dispositions pour le dessin.

MADAME MILLERET.

Je ne dis pas non, mais j'aurais une petite demoiselle comme elle qui parle à tort et à travers, que je l'enverrais coucher, et bien vite.

MADAME VASSAL.

Chacun fait comme il l'entend, madame.

MADAME MILLERET.

Puisque vous le prenez sur ce ton-là, madame, tant pis pour elle et pour vous.

MADAME BIDARD.

Du café, madame Milleret?

MADAME MILLERET.

Volontiers, on n'est pas plus ressemblante que vous l'êtes ; merci, bien obligée. Je ne devrais jamais prendre de café, j'en prends toujours, tenez, madame Bidard, c'est surtout en se mettant un peu de côté que vous êtes plus ressemblante encore ; avec un peu de sucre, bien, c'est çà.

MADAME BIDARD.

De la crême?

MADAME MILLERET.

Non, jamais.

MADAME BIDARD.

Madame Chevrol, du café?

MADAME CHEVROL.

Non, madame, je vous remercie.

MADAME BIDARD.

Une idée?

MADAME CHEVROL.

Je n'en prendrai pas, madame, je vous suis obligée.

MADAME BIDARD.

Vous ne me dites rien de mon portrait?

MADAME CHEVROL.

Je vois bien que c'est vous que l'on a voulu rendre.

M. FÉRET.

C'est une mystification.

M. TURPIN.

Une mauvaise plaisanterie, une charge.

MADAME BIDARD.

Mademoiselle Jolivard, un peu de café?

MADEMOISELLE JOLIVARD.

Je vous remercie, madame, je n'en prends jamais.

MADAME BIDARD.

Bien vrai? Sa cousine est-il vrai que mademoiselle Jolivard ne prend pas de café?

M. MILLERET.

Elle n'en prend jamais à sa maison.

MADAME BIDARD.

Henriette, offrez du café à ces messieurs, vous prendrez les tasses de ces dames.

M. FÉRET.

Je ne m'y connais pas, mais je n'ai jamais vu d'horreur comme ce portrait.

M. TURPIN.

C'est une gageure.

MADEMOISELLE JOLIVARD.

Ah ! messieurs, un peu d'indulgence.

MADAME CHEVROL.

Vous qui dessinez, mademoiselle, est-ce que vous ne trouvez pas ce portrait hideux ?

MADEMOISELLE JOLIVARD.

Non, madame ; je le trouve très-ressemblant, ce qui d'abord est, je crois, la première condition dans un portrait ; puis, il me semble bien dessiné, bien modelé, d'une belle couleur.

MADAME CHEVROL.

Comment, vous ne trouvez pas que madame Bidard est beaucoup trop forte sur son portrait ? c'est d'un commun atroce, un vrai paquet.

M. BRULÉ.

C'est ce que j'ai toujours dit, c'est trop monté en couleur.

MADAME BRULÉ.

Je trouve ce portrait frappant.

MADAME BIDARD.

Vous avez, après ça, des personnes plus faciles à attraper les unes que les autres. Madame Milleret, un peu de liqueur ?

MADAME MILLERET.

Qu'est-ce que c'est ?

MADAME BIDARD.

De l'anisette.

MADAME MILLERET.

Je veux bien, une larme. Je ne devrais pas en prendre. (*Elle hausse son verre plein.*) Merci, merci, vous m'en avez beaucoup trop donné. Elle est excellente !

MADAME BIDARD.

Elle nous vient directement.

MADAME CHEVROL.

J'ai vu des portraits si ressemblants, quand j'y pense.

M. TURPIN.

La ressemblance ? mais c'est l'A B C du métier.

M. FÉRET.

Tout le monde fait ressemblant.

MADEMOISELLE JOLIVARD.

Vous croyez, messieurs ?

M. TURPIN.

Il n'y a pas de doute.

MADAME CHEVROL.

A la place de madame Bidard, je ne prendrais jamais une horreur de portrait comme celui-là.

M. FERET.

Et vous auriez grandement raison. J'accepterai du curaçao.

M. TURPIN.

Je profiterai de la même occasion. Comment trouvez-vous madame, M. Bidard ?

M. BIDARD.

Je ne sais pas, je n'ai pas encore pu en approcher. Voyons donc un peu.

MADAME CHEVROL.

C'est une horreur, n'est-ce pas?

M. BIDARD.

C'est toi que l'on a voulu faire, madame Bidard?

MADAME BIDARD.

Certainement que c'est moi, qui donc veux-tu que ce soit? le roi de Prusse?

M. BIDARD.

Tu as des fleurs sur la tête?... c'est ta robe bleue?

ERNEST.

N'est-ce pas, papa, que maman est bien ressemblante?

M. BIDARD.

Oui, c'est bien elle, je reconnais bien là ta maman.

MADAME CHEVROL.

Vous ne trouvez pas deux placards de rouge sur les joues qui font le plus mauvais effet?

M. BIDARD.

Je ne les avais pas remarqués d'abord; oui, je les vois maintenant, je commence à les apercevoir.

MADAME CHEVROL.

Cela seul me ferait refuser le portrait.

MADAME VASSAL.

A la place de madame Bidard, je me serais fait faire en petit bonnet, tout bonnement.

M. BIDARD.

Comme elle est toujours. Oui, je penserais assez comme vous, madame.

M. BRULÉ.

C'eût été mon avis.

MADAME MILLERET.

Vous avez raison, madame ; cependant un bonnet ce n'est guère habillé, j'aimerais mieux un chapeau. Faites-vous mettre un chapeau, croyez-m'en, madame Bidard, cela ne vous coûtera pas grand chose de plus, et au moins vous aurez quelque chose de joli.

MADAME BIDARD.

Eh bien! je me ferai mettre un chapeau, madame Milleret, vous avez raison, j'aime mieux mettre quelque chose de plus et être bien, d'autant que c'est pour aller à l'exposition.

MADAME BRULÉ, *bas à son mari.*

Quand je te le disais, M. Brulé !

MADAME CHEVROL.

Si j'étais à votre place, moi, madame, je ferais aussi changer cette vilaine robe; c'est un bleu terne, un bleu passé, c'était si facile à faire, votre robe est d'un bleu magnifique.

MADAME BIDARD.

Je vais vous dire, madame Chevrol, j'étais si tellement enrhumée quand je me le suis fait faire.

MADAME CHEVROL.

Ce n'est pas une raison pour que votre robe soit d'un bleu passé, d'un horrible bleu.

M. TURPIN, *les deux mains dans les échancrures de son gilet.*

Je ne crois pas non plus qu'un rhume puisse exercer pareille influence.

(La plaisanterie de M. Turpin est accueillie par les ricanements de quelques dames.)

NICOLET.

Il paraîtrait, mesdames, que les opinions sont partagées sur le mérite du portrait ?

MADAME CHEVROL.

Fi donc ! c'est une infamie.

NICOLET.

Nous possédons ici, mesdames, un excellent juge en fait d'art, qui, j'en suis sûr, concilierait toutes les parties, je vais vous l'amener.

(Il s'éloigne.)

MADAME MILLERET.

Il va encore nous donner quelque plat de sa façon.

MADAME BIDARD.

Il y a cent à parier.

MADAME CHEVROL.

C'est un bien drôle de corps.

MADAME MILLERET.

J'en suis toujours pour ce que j'ai dit : en se mettant un peu de côté le portrait y gagne con-

sidérablement, mais pour cela il faut être dans la porte.

NICOLET, *amenant un gros monsieur qu'il tient sous le bras.*

Voici, mesdames, l'amateur émérite qui doit juger en dernier ressort.

MADAME BIDARD.

Nous allons savoir au moins à quoi nous en tenir.

M. PRUDHOMME, *s'arrachant du bras de Nicolet.*

Il fallait un motif comme celui-ci, belle dame, pour m'arracher à mon obscurité, et sans les instances réitérées de monsieur...

MADAME BIDARD, *l'interrompt, lui prend le bras et le campe devant son portrait.*

Que dites-vous de ça ?

M. PRUDHOMME.

Ceci, belle dame, m'a tout l'air d'une fort jolie chose.

MADAME BIDARD.

A qui cela ressemble-t-il ?

M. PRUDHOMME.

C'est donc un portrait ?

MADAME BIDARD.

Oui, sans doute, eh bien ?

M. PRUDHOMME.

Je vois, ce me semble, quelque chose de rouge.

MADAME MILLERET.

Ce sont des fleurs dans les cheveux.

M. PRUDHOMME.

Ah! oui-dà, il n'y a pas de mal à ça. J'ai de si mauvais yeux. — Ah! ce sont des fleurs..... des fleurs rouges..... C'est fort gracieux.... oui, ce sont effectivement des fleurs rouges : si je ne me trompe je crois que l'artiste, auteur de cet ouvrage, a eu l'intention de reproduire les traits d'une dame?

MADAME MILLERET.

C'est une dame que vous connaissez, monsieur Prudhomme.

M. PRUDHOMME.

Que je connais? Je suis très-honoré d'être connu d'une aussi charmante personne, cependant pour rendre à la vérité l'hommage qui lui est dû, j'ajouterai que je ne me la rappelle pas précisément, cette dame.

MADAME BIDARD.

Regardez-moi bien.

(Elle se pose dans l'attitude qu'elle avait prise en se faisant peindre.)

M. PRUDHOMME.

Ne serait-ce pas madame... Non, je me trompe. ou bien encore... Je n'en mettrais pas ma main au feu, mais ne serait-ce pas par hasard la mère de madame Legros?

MADAME BIDARD.

Qui ça, madame Canivet?

M. PRUDHOMME.

Oui, belle dame, Canivet.

MADAME BIDARD.

Pas du tout, car c'est moi que l'on a voulu faire.

M. PRUDHOMME.

Je n'osais le dire ; il est frappant !

NICOLET, *battant des mains.*

Bravo ! bravo ! c'est sans appel, il n'y a pas à revenir sur un pareil arrêt.

M. PRUDHOMME, *à Nicolet.*

J'étais loin de m'attendre, monsieur, à semblable ovation.

MADAME BIDARD.

Ah çà, nous avons un petit compte à régler ensemble, M. Prudhomme, j'ai une petite pique contre vous.

M. PRUDHOMME.

Contre moi, belle dame, le plus humble de vos valets ?

MADAME BIDARD.

Oui, contre vous. Depuis que vous venez à la maison, c'est la première fois, aujourd'hui, que vous laissez passer ma fête sans me faire quelque petite chose.

M. PRUDHOMME.

Au milieu de tant de personnes réunies pour chanter vos louanges, je n'osais, belle dame, mêler ma faible voix aux leurs.

MADAME BIDARD.

Osez, M. Prudhomme, osez, et moquez-vous du qu'en dira-t-on.

NICOLET.

Il n'y a plus à reculer, monsieur Prudhomme, l'instant, c'est le moment.

M. PRUDHOMME.

Je ne dois, monsieur, ce me semble, en cette occurrence, obéir qu'aux ordres émanés de madame ?

NICOLET.

Aussi, monsieur, ne suis-je que l'interprète du désir exprimé par elle de connaître un nouveau chef-d'œuvre.

M. PRUDHOMME.

J'ai cru, monsieur, répondre à madame comme je devais le faire, en motivant les causes de ma non-participation à cette solennité.

NICOLET.

Je parierai deux cents contre un avec qui voudra que vous avez en poche quelque bouquet à Chloris.

M. PRUDHOMME.

Vous pourriez bien ne pas gagner, monsieur, car *je ne fais point de bouquets à Chloris, je n'envoie point d'énigmes aux journaux, il ne court point, en un mot, de madrigaux de ma façon.*

NICOLET.

Pourquoi persévérer dans ce système de négation absolue, quand les échos de cette salle retentissent encore de vos chants de l'année précédente ?

M. PRUDHOMME.

Mais de par tous les saints, monsieur, laissez-moi respirer, brisons là, je vous en conjure.

MADAME BIDARD.

Vous nous direz quelque chose, M. Prudhomme, vous, d'ordinaire, si tellement aimable.

(M. Prudhomme exécute une pirouette sur lui-même, aussi lestement toutefois que lui permet son obésité, il cherche à fendre la foule qui l'environne, quand Nicolet volant sur ses traces, lui barre le passage en le retenant dans ses bras.)

NICOLET.

Vous ne nous échapperez pas, vous ne priverez pas ces dames d'un espoir dont vous les avez bercées.

M. PRUDHOMME, *exaspéré et rajustant de son mieux le désordre de sa toilette.*

Mais c'est me traquer comme une bête fauve, avec moins d'égards peut-être, c'est me molester indignement.

MADAME BIDARD.

Mais pas du tout, M. Prudhomme, on n'a pas eu du tout l'intention de vous molester, vous avez tort de vous emporter comme ça.

M. PRUDHOMME.

Pardonnez, belle dame, à ma juste indignation, daignez m'excuser si je donne ici l'exemple d'un scandale inouï dans les fastes de votre maison ; il faudrait être un dieu pour se pouvoir contenir dans certaines occasions, et je ne suis qu'un homme.

MADAME BIDARD.

Pourquoi ne rien vouloir nous dire?

NICOLET.

M. Prudhomme a fait quelque chose, je le sais de bonne part.

M. PRUDHOMME.

Et quel est le témoin que vous pourriez produire, monsieur, à l'appui d'une assertion aussi légèrement hasardée.

NICOLET.

Ce petit papier que pendant une grande partie du dîner je vous ai vu chiffonner dans les mains.

(La déposition de Nicolet produit une grande altération sur les traits du professeur d'écriture, l'élève de Brard et Saint-Omer, de l'expert assermenté près les Cours et Tribunaux.)

M. PRUDHOMME.

J'ai beau évoquer mes souvenirs, compulser les registres de ma mémoire, je n'ai de ma vie vu d'exemple d'une persécution semblable, elle est inouïe, intolérable, c'est me traîner, en quelque sorte, pieds et poings liés comme un infâme criminel, c'est m'attacher au pilori.

NICOLET.

Mesdames, je renonce à de nouvelles tentatives. Monsieur est sourd à mes instances, sollicitez-vous-mêmes la communication du petit papier.

TOUTES LES DAMES.

Le petit papier! le petit papier! le petit papier!

M. PRUDHOMME, *les yeux fixés sur Nicolet, rassemblant toutes les forces de ses poumons.*

Eh bien! oui, monsieur, je la ferai cette communication, puisque vous me poussez jusque dans mes derniers retranchements, et saurai me rendre digne de la haute confiance dont ces dames ont bien voulu m'honorer.

(Les moyens de l'orateur perdent ici un peu de leur intensité; il lance un dernier regard d'amertume sur Nicolet, et se tourne du côté de madame Bidard.)

Je dois l'avouer, je n'avais, belle dame, en sortant de chez moi, prétention aucune, mais simplement le désir de mêler aussi quelques fleurs à la couronne que cette tout aimable famille avait tressée pour la meilleure, la plus tendre et la plus adorée des épouses et des mères.

J'avais confié au papier quelques pensées dans lesquelles mon âme tout entière cherchait à épancher le trop-plein des sensations qui l'agitaient; vingt fois sur le point de les émettre, des chants de mirliton et de faridondon me firent renoncer au projet que j'avais conçu de les produire. Persuadé que j'étais, que je serais venu fort mal à propos après l'impulsion toute joyeuse communiquée à la société, par ces gais refrains. J'avais cédé à la nécessité de me renfermer dans le silence le plus absolu, et je jouissais des bénéfices de mon obscurité, quand monsieur (*il désigne Nicolet*), sans mission aucune, est venu m'y arracher sans pudeur, et me

traduire à cette barre comme un vil histrion, un insigne bateleur.

(Murmures flatteurs d'approbation auxquels répond M. Prudhomme, par de profondes salutations, puis il tire de la poche de son gilet un petit papier assez malpropre et l'approche de ses yeux, après avoir préalablement relevé ses lunettes sur son front.) MOUVEMENT DE CURIOSITÉ.

MADAME BIDARD.

Nous vous écoutons, M. Prudhomme.

NICOLET, *imitant la voix glapissante d'un huissier.*

Silence, messieurs !

M. PRUDHOMME, *les yeux baissés, s'adressant à l'héroïne de la fête.*

J'ai voulu, belle dame, dans la petite pièce que je vais avoir l'honneur de déposer à vos pieds, j'ai voulu, dis-je, retracer une scène purement de famille, peut-être trouverez-vous dans ma légère ébauche quelque analogie, quelque affinité avec celle dont vous êtes l'idole ; si par contre j'avais manqué le but que je m'étais proposé d'atteindre, si mes pinceaux s'étaient montrés rebelles à la main timide qui les dirigea, toujours me restera-t-il du moins la consolation de répéter avec ce poëte chéri et si digne de l'être, ce vers si connu :

NICOLET.

« *A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !* »

M. PRUDHOMME.

(Entr'ouvrant ses paupières qu'il avait tenues fermées pendant l'interruption du mauvais génie attaché à sa personne, et appuyant de toutes ses forces sur chaque syllabe.)

« *J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.* »

A JUSTINE, LE JOUR DE SA FÊTE.

Paris, ce samedi 13 avril, etc.

C'est un beau jour pour vous, trop aimable Justine,
Que celui où de votre époux,
De vos fils adorés, l'éloquence enfantine,
Vient fêter tous les ans un moment aussi doux.

Recueillant à la fois le prix des soins, des peines,
Que ton cœur maternel prit à leurs jeunes ans,
Tu t'écries : « Venez, mes enfants,
» Oui, de bonheur mon âme est pleine. »

Arthur avec noblesse,
Des larmes dans les yeux,
Le cœur plein d'allégresse
Se dit : « O roi des Cieux !

» Veillez sur son destin, que son sort soit prospère !
» Et toujours en faisant le bien
» Mes actions tendant au bien,
» Je serai digne de ma mère. »

C'est un beau jour pour vous,

NICOLET.

Trop aimable Justine,

M. PRUDHOMME.

Ce ne sont point des couplets, monsieur, partant point de refrain.

Que celui où de votre époux,
De vos fils adorés l'éloquence enfantine,
Vient fêter tous les ans un moment aussi doux.

NICOLET.

Bravo ! bravo ! bravo !

(Tout le monde suit l'impulsion donnée par Nicolet, Arthur seul ne paraît pas flatté. Madame Bidard sanglotte, l'auteur se tourne de son côté avec modestie et lui fait un profond salut.)

Edmond vient prendre place
Apportant son bouquet,
(Ce n'est point au Parnasse,
Pauvre enfant, qu'il l'a fait).

Puis d'un air gracieux, à sa maman le donne ;
La mère lui répond :
« Si je reçois ce don,
» C'est afin, mon ami, d'orner un jour ton front
» D'une double couronne. »

C'est un beau jour pour vous...

MADAME BIDARD.

Oui, certes, c'est un beau jour pour moi.

(Elle presse son fils cadet dans ses bras et le couvre de baisers et de larmes, et dans son ivresse elle embrasse indistinctement ses voisins et ses voisines.)

M. PRUDHOMME, *augmentant le volume de sa voix.*

Que celui où de votre époux.
De vos fils adorés l'éloquence enfantine,
Vient fêter tous les ans un moment aussi doux.

Ernest plein de grâce,
Au maintien doux et bon,
A ses côtés prend place,
On dirait un Caton.

« Maman, je te promets que je serai bien sage,
» Que j'apprendrai bien ma leçon,
» Et que parmi ceux de mon âge,
» Je serai toujours en renom. »

(Applaudissements prolongés. M. Prudhomme termine sa pièce au milieu des trépignements, des cris et des bravos de l'assemblée. Nicolet, et plusieurs jeunes gens à son imitation, malgré l'avertissement de l'auteur, répètent en chœur les quatre derniers vers adressés à Justine.)

CHOEUR.

C'est un beau jour pour vous, trop aimable Justine,
Que celui où de votre époux.
De vos fils adorés, l'éloquence enfantine,
Vient fêter tous les ans un moment aussi doux.

MADAME MILLERET.

On dira tout ce que l'on voudra, je trouve cela charmant.

MADAME VASSAL.

C'est joli, joli, joli.

MADAME BIDARD.

Il n'y a pas là à dire, M. Prudhomme, il faut absolument que je vous embrasse.

M. PRUDHOMME.

Vous me rendez confus, belle dame.

J'étais loin de m'attendre à semblable salaire,
Et n'avais d'autre but que celui de vous plaire.

(Il cueille deux baisers sur les joues humides de madam Bidard.)

NICOLET.

Bravissimo! De plus fort en plus fort. (*bas a*

Arthur.) Eh bien! mon garçon, tu es content de ton portrait, j'espère?

ARTHUR.

Laisse-moi donc tranquille.

MADAME BIDARD.

Je serais cependant la plus heureuse des femmes, si la surprise que je ménageais à mes enfants avait réussi.

ARTHUR.

Je t'assure, maman, que nous sommes enchantés de ton portrait.

MADAME BIDARD.

Parce que tu es bon, tu dis ça, baise ta pauvre mère (*elle l'embrasse*). Tiens, justement, vous voilà, monsieur... Je ne peux jamais me rappeler votre nom, c'est égal, je suis franche, mon cher monsieur, vous devez déjà vous en être aperçue?

CHARLES.

Oui, madame.

MADAME BIDARD.

Je ne vais jamais par quatre chemins d'abord; eh bien! je vous dirai que je ne suis pas ressemblante.

MADAME CHEVROL.

Comment, monsieur est l'auteur du portrait?

CHARLES.

Oui, madame.

MADAME CHEVROL.

Mais c'est fort mal à vous, madame, de ne pas nous avoir prévenues.

MADAME BIDARD.

Bah! qu'est-ce que ça fait, il est habitué à ça, est-ce que ça n'arrive pas journellement à tous les peintres?

CHARLES.

Vous croyez, madame?

MADAME BIDARD.

Constamment. Ah çà, il s'agit d'une chose, je ne compte pas que vous travailliez pour rien, bien entendu, mais vous me referez ma robe et vous me mettrez un chapeau, ce n'est pas la mer à boire ; vous sentez bien que sans cela je ne peux pas prendre mon portrait ?

CHARLES.

Oui, madame.

MADAME BIDARD.

Vous viendrez un jour de la semaine prochaine dîner à la maison, et nous arrangerons tout ça.

CHARLES.

Oui, madame.

MADAME BIDARD.

Oui, madame, oui, madame, vous dites toujours oui, et vous n'en faites jamais qu'à votre tête ; enfin nous verrons. (*Elle lui tourne le dos.*) Quand je vous disais, ma bonne madame Brulé, que nous n'étions qu'entre nous?

CHARLES, *bas à Nicolet.*

Je vous souhaite le bonsoir.

NICOLET.

Comment, vous partez? mais vous n'y pensez pas, nous allons avoir bal, concert, illuminations en verres de couleurs, souper magnifique, feu d'artifice, etc., etc., vous avez grand tort de vouloir partir.

CHARLES.

J'en ai assez, je vous assure, ma modestie se refuse à entendre de nouveaux compliments.

NICOLET.

Devez-vous faire attention à ce que diront de bonnes gens qui n'y connaissent rien, ayez un nom, tout ce que vous ferez ils le trouveront magnifique. Il ne faut pas, mon cher, jeter ainsi le manche après la cognée; dans toutes les carrières les commencements sont pénibles.

CHARLES.

Dans les arts surtout, quand la nécessité vous met en contact avec des *bourgeois*.

LES PETITS PRODIGES.

Personnages.

DESHERBIERS.
Mme DESHERBIERS.
NAPOLINE.
OSCAR.
M. PLUMET.
PATRAT.
Mme PATRAT.
ALFRED DE MEULAN.
M. TARDIF.
Mme TARDIF.
UN DOMESTIQUE.
UNE NOURRICE.
UN MORVEUX.

BIOGRAPHIES.

Desherbiers.

Trente-six à quarante ans, ancien mauvais sujet, marié à son corps défendant et voici comment. Les clercs d'avoué et de notaire s'enrichissent rarement chez leurs patrons, tôt ou tard il faut en finir ; il en finit celui-ci en faisant l'acquisition de l'une des meilleures études de la capitale, que solda, comme cela se pratique, la dot de madame Desherbiers. Jamais, peut-être, femme au monde ne fut moins adorée de son époux, jamais aussi aucun n'eut-il pour sa tendre moitié, plus de respect, d'égards, d'estime et de considération.

Garçon, Desherbiers était ce qu'on appelle un boute-en-train, l'âme de toutes les parties, la cheville ouvrière de toutes les réunions de bons enfants. Marié, il est devenu rangé comme une demoiselle, sérieux et gourmand. Si parfois il s'échappe quelques lueurs, quelques étincelles de sa belle humeur d'autrefois, ce ne sera que loin de madame qui, de tous temps, a manifesté une aversion insurmontable pour tout ce qu'elle appelle la grosse joie.

Mme Desherbiers.

Vingt-six à vingt-huit ans, enfant gâté dans toute l'acception du mot, petite, pas jolie, remplie de goût et d'élégance. Elevée avec tout ce qu'il y a de mieux, dans un des premiers pensionnats de Paris. Mangeant bien, dormant de même, se plaignant sans cesse, se mettant au lit à la moindre contrariété. Méchante comme un démon, disant pis que pendre de toutes ses connaissances, comme toutes les femmes sur le compte desquelles la médisance peut le plus largement s'exercer.

Elle professe toujours le plus souverain mépris pour la famille de son mari, pour la sienne, mais par-dessus tout pour ses père et mère qu'elle voit le plus rarement possible et qui n'ont d'autre tort, les bonnes gens, envers la plus aimée des filles, que de traiter un peu trop cavalièrement peut-être, la langue française, et de s'être enrichis dans un modeste comptoir de la rue Saint-Denis.

Madame Desherbiers est encore de ces mères qui s'occupent de leurs enfants devant le monde seulement. Quant à celui qui lui a été donné pour époux, elle ne s'en inquiète nullement, il est bien le cadet de ses soucis ; depuis surtout que madame a son appartement séparé, ils ont ensemble fort peu de relations et ne se voient guère qu'aux heures des repas. C'est, dit-elle, en parlant de son mari, un pauvre homme, qui, de sa vie, ne l'a comprise, et le pauvre homme, sans être précisément

un aigle, n'est cependant pas non plus une bête si l'on en croit les on dit.

(*M. et madame Desherbiers font lit à part.*)

Napoline.

Petite fille de quatre ans, pâle, chétive, étiolée. Toujours sur les genoux de tout le monde, ennuyeuse à l'excès.

Oscar.

Petit bonhomme de quatre à cinq ans, devant lequel il n'y a pas de conversation possible, partageant déjà à l'égard de son petit papa les opinions de sa petite maman. Deux enfants, comme disait quelqu'un de ma connaissance, qu'il faut s'empresser de griser lorsque le malheur vous place à côté d'eux à table, afin que leur bonne les enlève au plus vite.

M. Plumet.

Cinquante à cinquante-cinq ans, célibataire, affligé de 30 à 40.000 livres de rentes ; pas d'état : de ces individus dont l'espèce est assez commune. Installés dans un ménage on ne sait trop pourquoi ni comment. Gens dont on ne parle jamais. Quand la dame du logis est jeune, ces messieurs sont d'un âge raisonnable ; adolescents lorsqu'elle est sur le retour. Ils prennent le titre d'ami du mari qui souvent ne les aime guère, et sont le parrain du deuxième enfant, c'est reçu.

Ils font les honneurs de la maison, remplissent

à table les fonctions d'écuyer tranchant, se rappellent parfaitement le nom des personnes, ont toujours le sourire sur les lèvres, d'une politesse extrême, suivant à la ville, à la campagne, partout enfin, la famille à laquelle ils se sont voués corps et biens.

Alfred de Meulan.

Vingt-quatre ans, sous-lieutenant dans un régiment d'artillerie, en garnison à Vincennes, ce qui lui permet d'être toujours à Paris. Élève de l'École Polytechnique, titre qui déjà vous pose un jeune homme fort joliment dans le monde. Ajoutez à cela, de beaux traits, une jolie tournure, des cheveux noirs magnifiques et des moustaches à l'unisson.

Tous ces avantages n'ont pu faire broncher de l'épaisseur d'une ligne la vertu de madame Patrat, à laquelle il avait tenté de faire agréer ses hommages; ce ne fut qu'en désespoir de cause qu'il tenta de les présenter de nouveau à la femme de l'avoué qui ne le voit pas d'un œil indifférent.

Patrat.

Assez bon diable, ni jeune ni vieux, ni beau ni laid, pas méchant, tournant un tant soit peu à l'obésité. Bon type de mari, très-humble et très-obéissant serviteur des volontés de sa femme, se privant depuis dix ans de fromage, qu'il adore,

pour complaire à madame qui ne peut le sentir *.

Mme Patrat.

Belle personne, de l'âge à peu près de madame Desherbiers dont elle fut la camarade de pension. Grande et bien faite, madame Patrat n'a aucune espèce de tournure, elle se met en dépit du sens commun et ne peut rester un instant en place. Toujours par voie et par chemin, employant tout son temps en courses, en visites, en promenades. De ces personnes, en un mot, que vous voyez partout, que vous connaissez depuis une éternité, que vous avez vues petites filles, auxquelles pourtant vous n'avez jamais parlé et dont la plupart du temps vous ignorez le nom.

Bonne femme au fond, l'oracle de son mari, quoique pas bien forte; victime des méchancetés de son amie à laquelle elle rend bien la justice qui lui est due, qu'elle n'aime pas, mais qu'elle voit, comme on se voit souvent, par habitude. Ce qui n'empêche pas ces dames de se combler de caresses toutes les fois qu'elles se trouvent ensemble.

(*M. et madame Patrat n'ont pas d'appartement à part.*)

Mme Tardif.

Cinquante-cinq à soixante ans, bonne grosse maman, fort à son aise, ce qui la met à même

* Le fromage bien entendu.

(*Note de l'Éditeur.*)

d'avoir son franc parler, avec madame Desherbiers, sa nièce, qu'elle ne ménage pas toujours. L'excellente femme n'a pas été élevée chez madame Campan, son éducation, au contraire, a été des plus négligées, aussi a-t-elle souvent des tournures de phrases à faire mourir de rire; au demeurant, fort amusante et fort spirituelle. Elle tutoie indistinctement tout ce qui se présente sans que jamais qui que ce fût s'en soit scandalisé.

Gabrielle Sophie Topinard, femme Tardif, est d'un tempérament éminemment spongieux. Le moindre mouvement la met en nage, une simple lecture des petites-affiches suffira pour la faire fondre en larmes. Jamais elle n'a aimé voir souffrir personne, disaient dans le temps les mauvaises langues du quartier.

Il y a bien longtemps que la chère petite nièce eût fait sauter la chère tante en l'air, mais elle a de bons revenus, la bonne dame, de bons biens au soleil, pas d'enfants; le bon petit oncle n'est pas fort, il est tous les soirs à deux doigts de sa perte, son épouse a déjà ressenti deux petits avertissements apoplectiques, le sang la travaille jour et nuit, ces considérations font passer sur bien des choses.

M. Tardif.

Soixante à soixante-cinq ans, petit homme, fluet et propret, le teint très-animé, l'oreille en feu, ne disant jamais rien devant le monde, et pour cela

n'en pensant pas davantage. Sournois et vicieux, surpris plusieurs fois *en criminelle conversation* avec la cuisinière.

Marguillier de Saint-Eustache, sa paroisse : légitimiste effréné.

LES

PETITS PRODIGES.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DESHERBIERS, ALFRED puis M. PLUMET.

ALFRED.

Et votre charmante petite demoiselle, madame?

MADAME DESHERBIERS.

Elle se porte à merveille. Mais comment se fait-il que vous la connaissez?

ALFRED.

J'ai eu le plaisir de la voir chez madame Dufrénais.

(Arrivée de M. Plumet.)

MADAME DESHERBIERS.

M. Plumet, un ami de la maison.

M. PLUMET.

Monsieur...

MADAME DESHERBIERS.

M. Alfred de Meulan.

ALFRED.

Monsieur...

MADAME DESHERBIERS.

Nous parlions avec monsieur de Napoline,

M. Plumet, de votre filleule, monsieur l'a vue chez madame Dufrénais.

M. PLUMET.

Adorable petite fille, que j'aime de tout mon cœur, bonne petite créature tout à fait.

MADAME DESHERBIERS.

Vous la gâtez, monsieur Plumet.

M. PLUMET.

Pas du tout, je suis en cela de l'avis de tout le monde.

MADAME DESHERBIERS.

C'est-à-dire que tout le monde est beaucoup trop bon, elle est loin de mériter tous les éloges que l'on veut bien lui donner.

ALFRED.

Elle a cette petite fable qu'elle dit à ravir.

M. PLUMET.

N'est-ce pas? *La Laitière et le Pot au lait.* Elle y met des intentions uniques.

MADAME DESHERBIERS.

Son plus grand mérite, à mes yeux, est de tout apprendre en jouant, sans y penser; jamais son père et moi ne nous en occupons. Une mère a toujours mauvaise grâce à faire l'éloge de ses enfants; je dois avouer, cependant, que souvent elle m'étonne, elle a des réparties qui vraiment ne sont pas de son âge.

M. PLUMET.

Ce qui fait que la plupart du temps l'on ne croit point avoir affaire à un enfant.

MADAME DESHERBIERS.

La semaine dernière nous l'emmenâmes dîner chez la sœur de mon mari, madame Lefranc : toute la journée elle avait été assez mal disposée. Le lendemain, à son réveil, son père lui dit : « Je ne » sais, mademoiselle, si je dois vous embrasser ce » matin, vous n'avez pas été gentille, hier, chez » votre tante, vous avez beaucoup pleuré quand » votre bonne est venue vous chercher, cela n'est » pas bien, je suis très-mécontent. »

M. PLUMET.

Desherbiers est souvent sévère avec sa fille, je l'ai déjà remarqué.

MADAME DESHERBIERS.

« Oui, papa, a répondu l'enfant, les yeux baignés de larmes, je le sais, mais cela ne m'arrivera plus, plus jamais, j'en prends le ciel à témoin.

M. PLUMET.

C'est inouï ! admettez, monsieur, qu'elle n'a pas encore quatre ans.

MADAME DESHERBIERS.

Elle a deux mois de moins que Zoé, la fille de madame Dufrénais.

ALFRED.

Ah ! vraiment !

MADAME DESHERBIERS.

A la fête de son père, elle a absolument voulu lui ourler un linge à barbe.

M. PLUMET.

C'était parfait, je vous jure.

ALFRED.

Et monsieur votre fils, madame?

M. PLUMET.

Nous sommes un homme, monsieur; savez-vous que nous avons bientôt cinq ans.

MADAME DESHERBIERS.

C'est un caractère tout à fait opposé à celui de sa sœur. Napoline est douée d'une sensibilité exquise; Oscar, avec un cœur excellent, est d'une franchise, d'une témérité dont rien n'approche.

M. PLUMET.

Ajoutez à cela beaucoup d'oreille.

MADAME DESHERBIERS.

Surtout beaucoup de mémoire, il se rappelle tout parfaitement. Je ne sais encore quel parti nous lui ferons prendre; M. Desherbiers a de tout temps manifesté le désir de faire de son fils un avocat, je ne sais encore si l'enfant se rangera de l'avis de son père.

M. PLUMET.

Je le pousse à cela tant que je peux; figurez-vous, monsieur, que le petit bonhomme n'est jamais plus heureux qu'au milieu des dossiers et des paperasses; chez lui ce fut toujours une passion do-

minante ; il a, du reste, pour son âge, chose extraordinaire, une force de volonté unique.

MADAME DESHERBIERS.

C'est précisément cette grande force de volonté-là, qui me fait frémir quand j'y pense.

M. PLUMET.

Et pourquoi cela, s'il vous plait ?

MADAME DESHERBIERS.

Je ne sais, mais je crains que plus tard il ne se porte à quelque fâcheuse extrémité, s'il venait jamais à ne pas être compris.

M. PLUMET.

D'ici là, nous avons de la marge. Jamais Oscar ne voudra vous causer ce chagrin, jamais cela n'entrera dans sa manière de voir, il est si grand déjà, si généreux...

MADAME DESHERBIERS.

Il est bon, monsieur Alfred, de vous tenir en garde contre les éloges de monsieur, qui toujours a pour les enfants une prédilection toute particulière.

M. PLUMET.

Surtout, lorsqu'ils sont aimables comme les vôtres, madame.

MADAME DESHERBIERS.

Je vous l'ai déjà dit, monsieur Plumet, vous finirez par me donner de l'amour-propre. Mais je ne m'aperçois pas que je tombe dans le ridicule si commun aux mamans, qui, dans chacun de leurs

enfants, veulent voir un prodige... Parlons de votre tante, M. Alfred, de madame des Étangs.

M. PLUMET.

Comment, monsieur serait le neveu?... (*Se levant de son siége.*) Monsieur...

ALFRED, *rendant à M. Plumet son inclination.*

Monsieur...

MADAME DESHERBIERS.

Oui, monsieur Plumet, une femme de beaucoup d'esprit, la tante de monsieur.

M. PLUMET.

Comment donc, mais j'ai l'honneur de connaître madame des Étangs, beaucoup, beaucoup, beaucoup ; je l'ai beaucoup vue autrefois, chez la belle-mère de madame Pasquier, par parenthèse ; c'est une adorable personne! je vous fais, monsieur, mon compliment bien sincère, de lui toucher d'aussi près.

ALFRED.

Monsieur...

M. PLUMET.

On n'est pas plus aimable, plus gracieux que ne l'était madame votre tante à cette époque.

MADAME DESHERBIERS.

Est-elle toujours folle de la campagne?

ALFRED.

Toujours, oui, madame.

M. PLUMET.

C'était, je crois, autant que je puis me le rappeler, une demoiselle Fronzac?

ALFRED.

Oui, monsieur, une sœur de ma mère.

MADAME DESHERBIERS.

Je vous demandais, monsieur Alfred, si madame votre tante était toujours folle de la campagne?

M. PLUMET.

Oh! pardon, madame, mille fois pardon.

MADAME DESHERBIERS.

Je conçois que lorsque l'on a une aussi jolie propriété que la sienne, l'on puisse s'y plaire; mais la campagne chez les autres, est, selon moi, chose fort maussade. Peu de temps après mon mariage, j'étais fatiguée de fêtes, de plaisirs, de Paris surtout; une dame de la connaissance de ma mère, qui, tous les hivers, nous faisait lui promettre de l'aller voir l'été suivant, eut pitié de moi, elle m'emmena avec elle, j'y passai huit jours. Vous savez, monsieur Plumet, qui je veux dire?

M. PLUMET.

Oui, madame, parfaitement.

MADAME DESHERBIERS.

J'avoue que je n'eus pas lieu d'en être enchantée, j'étais partie sur la foi des traités; cette dame, jusqu'alors, m'avait toujours semblé très-aimable; il est vrai qu'à Paris tout le monde est aimable, rien n'est plus facile, on ne se voit jamais qu'en

courant : à la campagne, où l'on est à demeure, c'est bien différent. Non pas que je sache mauvais gré à cette dame de la réception qu'elle m'a faite, je lui en ai au contraire la plus grande obligation, il n'est sorte de soins, d'attentions, de prévenances, dont on m'entoura tout le temps de mon séjour chez elle ; mais ces prévenances, ces attentions continuelles me devinrent insupportables, j'eusse cent fois préféré qu'elle ne se fût pas autant occupée de moi, qu'elle m'eût laissé plus de liberté surtout, car sans cela, pas de campagne possible.

ALFRED.

Je suis intimement convaincu que cette dame aurait cru mal vous recevoir, en faisant autrement, elle a voulu faire en cela comme tout le monde.

MADAME DESHERBIERS.

Mais pourquoi donc toujours cette rage de vouloir faire comme tout le monde ? ne jamais vouloir être soi, suivre toujours, de préférence, les sentiers battus? Pensez-vous, par exemple, puisque nous en sommes sur ce chapitre, que toutes ces personnes de notre connaissance, qui aujourd'hui achètent des propriétés, aient réellement pour la campagne un goût bien prononcé ? Quant à moi, je ne le pense pas, de la gloriole toute pure, et pas autre chose; c'est vouloir encore faire comme tout le monde.

M. PLUMET.

Je suis parfaitement de l'avis de madame.

MADAME DESHERBIERS.

Jamais on ne me fera croire que madame de Tomilly, la femme la plus élégante que je connaisse, ait parlé bien sérieusement, lorsqu'elle m'annonça, l'autre jour, que chez elle, venait de se révéler, mais au plus haut degré, la passion des poules et des canards? Une petite maîtresse, s'il en fût jamais, madame de Tomilly, qui n'a commencé à aimer ses enfants qu'à sept ou huit ans. Que madame Patrat encore, qui de sa vie n'a pu passer deux jours sans tout retourner chez sa marchande de modes, ait pu former le projet d'aller s'enterrer toute vive au fond des bois, comme si les motifs de cette belle détermination n'étaient pas sus de tout le monde.

M. PLUMET.

Ceci est l'exacte vérité.

MADAME DESHERBIERS.

Il n'y a pas jusqu'à madame des Garcins, qui, toutes les fois qu'il était question de campagne changeait de couleur, a juré en lui faisant ses adieux, à M. Marchais, son oncle, qu'elle ne remettrait plus les pieds à Paris, qu'elle en prenait l'engagement, qu'elle allait vivre et mourir au milieu des villageois. Quand elle saura, cette bonne Émilie, ce que sont les villageois, que M. le chevalier de Florian, avec ses Galathées, ses Estelles

et ses Némorins, est bien le plus grand des imposteurs, que ses bords de la Durance qu'il m'a fait aller chercher si loin, ne sont rien moins qu'enchanteurs, que ses bergers sont de vilains messieurs, tout noirs, grossiers comme le pain dont ils se nourrissent, et ses bergères de lourdes et puissantes filles, plus malpropres et plus ignobles que ne le fut jamais la Dulcinée du Toboso, elle sera bientôt revenue de son malheureux amour pour le village, les villageois et les villageoises.

ALFRED.

Décidément, madame, je vois que vous avez la campagne en horreur.

MADAME DESHERBIERS.

Je l'aurai, tant que rien ne sera changé à la manière d'y vivre.

M. PLUMET.

Monsieur, peut-être, serait bien aise de connaître, madame, les changements, les modifications, que vous voudriez que l'on y apportât?

ALFRED.

Certainement, et si je ne craignais, madame, d'abuser...

MADAME DESHERBIERS.

Ce sont des enfantillages, des boutades...

M. PLUMET.

Pleines d'esprit, monsieur, d'observation fine et délicate.

ALFRED.

Je n'en ai jamais douté, monsieur.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MADAME PATRAT suivie d'une nourrice, portant un enfant dans ses bras ; un domestique.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Madame Patrat.

MADAME PATRAT.

Bonjour, ma bonne Isaure. (*Elles s'embrassent.*)

MADAME DESHERBIERS.

Mais quel heureux hasard, moi qui te croyais à cent lieues de Paris.

MADAME PATRAT.

C'est une longue histoire que ce voyage ; je te conterai cela. Bonjour, monsieur Plumet.

M. PLUMET.

Madame...

MADAME DESHERBIERS.

Et ce bon petit Anatole, sais-tu bien, Corinne, qu'il est, on ne peut pas plus beau ton fils ? Laissez-le-moi, nourrice, que je puisse l'admirer à mon aise, mais quels beaux yeux, quelle santé !

MADAME PATRAT.

Et tes beaux enfants à toi ?

MADAME DESHERBIERS.

Je les crois à la promenade. Pourquoi ne pas être venue nous demander à dîner ?

MADAME PATRAT.

J'en avais formé le projet, j'ai eu des visites toute la journée.

MADAME DESHERBIERS.

Tu as là un joli châle, je ne te le connaissais pas.

MADAME PATRAT.

Vraiment, c'est un cadeau de M. Patrat.

MADAME DESHERBIERS.

Il ne t'a pas accompagnée?

MADAME PATRAT.

Si fait, il est allé trouver ton mari dans son cabinet, tu sais, toujours pour cette affaire. Et M. Alfred que je ne voyais pas.

MADAME DESHERBIERS.

Tu connais monsieur ?

MADAME PATRAT.

Comment, M. Alfred, le meilleur ami de mon frère Auguste.

ALFRED.

Oui, madame, tous deux de l'École, de la même promotion.

M. PLUMET.

Ah ! monsieur est militaire?

ALFRED.

Oui, monsieur.

M. PLUMET.

Dans quelle arme, monsieur, s'il vous plaît ?

ALFRED.

L'artillerie, monsieur.

M. PLUMET.

Ah! oui-dà.

MADAME DESHERBIERS.

Mais comme il est fort, le bel enfant! commence-t-il un peu à connaître son monde?

MADAME PATRAT.

Oh! très bien. Anatole, où est papa? où est petit papa? Vois comme il a l'air inquiet de ne pas le voir.

M. PLUMET.

C'est prodigieux, en vérité. Et quel âge avons-nous, madame?

MADAME DESHERBIERS.

Sept mois, n'est-ce pas?

MADAME PATRAT.

Dans quinze jours. Où est la nourrice? Totole! où est nourrice?

LA NOURRICE.

Où qu'elle est, noullice, Totole? où qu'elle est?

MADAME PATRAT.

Je vous ai défendu, nourrice, de lui parler votre langage; demandez-lui, comme tout le monde, où est sa nourrice; je ne veux pas en faire un paysan, de mon fils, je vous l'ai déjà dit.

MADAME DESHERBIERS.

Je suis bien de ton avis, Oscar aussi avait contracté cette mauvaise habitude-là...

M. PLUMET.

On eut toutes les peines du monde à la lui faire perdre.

LA NOURRICE.

Dame! ej' parlons, el' parler, ed' cheux nous.

MADAME DESHERBIERS.

Il paraît très-gai ce beau trésor.

MADAME PATRAT.

Jamais d'humeur, toujours comme tu le vois; mais rends-le donc à sa nourrice, il va te fatiguer, il est d'un lourd...

MADAME DESHERBIERS.

Mais pas du tout; le bel enfant!

M. PLUMET.

Il a eu le bon esprit de ressembler à sa mère.

MADAME DESHERBIERS.

Tu vois que M. Plumet est toujours galant.

MADAME PATRAT.

Toujours le même.

M. PLUMET.

Ah! madame...

MADAME DESHERBIERS.

Ce sont tes yeux, sais-tu bien?

MADAME PATRAT.

Tu trouves?

M. PLUMET.

Permettez-moi, madame, de vérifier le fait.

(Il s'approche de l'enfant qui fait sauter ses lunettes en poussant des cris affreux.)

MADAME DESHERBIERS.

Vous lui avez fait peur, monsieur Plumet.

M. PLUMET.

Mon Dieu! madame, combien je me reproche...

MADAME PATRAT.

Nourrice, ramassez les lunettes de monsieur.

M. PLUMET.

Ne vous occupez pas de moi, madame, je ne le mérite pas.

LA NOURRICE.

N'en v'là déjà ein morciau.

(Continuation des cris du petit bonhomme.)

MADAME DESHERBIERS.

Mais que faire pour le calmer? Si nous lui faisions prendre quelque chose?

MADAME PATRAT.

C'est singulier, jamais il ne pleure à la maison.

MADAME DESHERBIERS.

Je crains vraiment qu'il n'ait des convulsions.

M. PLUMET.

Mon Dieu! madame, combien je me reproche...

MADAME PATRAT.

Nourrice, allez lui préparer un verre d'eau. Donne-le-moi, je te prie.

(Au départ de la nourrice les cris de l'enfant redoublent.)

MADAME DESHERBIERS.

Pauvre petit ami.

MADAME PATRAT.

Jamais il n'a fait cela, il est toujours, au con-

traire, d'une humeur charmante. Tiens, Totole, oh! le beau tableau! vois donc bobo tabo *.

MADAME DESHERBIERS.

Tiens, je crois qu'en le faisant boire un peu, nous finirons par le calmer. Vous avez mis de la fleur d'orange, n'est-ce pas, nourrice?

LA NOURRICE.

Oui, madame, ed' dans neine bouteille.

MADAME PATRAT.

Budez ta, anons budons, budons donc, toyez nésonnabe, moieu n'a pas vouhu faile bobo à titi gaçon, dites te vous le felez plus **.

MADAME DESHERBIERS.

Comme il a le cœur gros ce pauvre bijou.

MADAME PATRAT.

C'est fini, il ne boira pas. Emmenez-le, nourrice.

MADAME DESHERBIERS.

Priez Zéphirine de le mettre sur le berceau de Napoline.

---

* Beau tableau.

** Buvez cela, allons buvons, buvons donc, soyez raisonnable, monsieur n'a pas voulu faire bobo à petit garçon; dites que vous ne le ferez plus.

SCÈNE III.

MADAME DESHERBIERS, MADAME PATRAT, M. PLUMET, ALFRED, *personnage muet depuis l'arrivée de l'enfant.*

MADAME DESHERBIERS.

J'espère que cela ne sera rien.

M. PLUMET.

Mon Dieu! madame, combien je me reproche...

MADAME PATRAT.

Cela n'est rien, je vous jure, un caprice, une misère. Je ne puis m'en occuper autant que je le voudrais, ce sont ces vilaines bonnes qui nous les gâtent à la journée.

MADAME DESHERBIERS.

C'est aussi ce dont je me plains continuellement.

MADAME PATRAT.

Je suis d'autant plus fâchée de cela, que tu ne peux te faire une idée de son amabilité, quand nous sommes entre nous ; il imite, d'abord, tout ce qu'il voit, il a un talent d'observation extraordinaire, c'est au point qu'il singe, mais à le reconnaître, l'oncle de mon mari, son oncle Tobie.

M. PLUMET.

Le receveur de l'enregistrement?

MADAME PATRAT.

C'est son air, sa démarche, tout, jusqu'à la prise

de tabac, qu'il presse longtemps entre ses doigts avant de la prendre, et jamais, comme tu peux croire, nous ne l'avons stylé à cela; le soir il reconnaîtra le pas de son père, mais à ne pas s'y tromper.

M. PLUMET.

Mon Dieu! madame, combien je me reproche...

MADAME DESHERBIERS.

Je trouve effectivement qu'il a fait des progrès étonnants; il est d'une force...

MADAME PATRAT.

Jamais il n'a été malade, je suis désespérée de n'avoir pu te le montrer ce qu'il est; tu dois connaître à la maison un portrait de Napoléon, dans le cabinet de M. Patrat, près de celui de sa mère?

MADAME DESHERBIERS.

Très-bien, en face la cheminée, je le vois d'ici.

MADAME PATRAT.

Tu dois aussi te rappeler que l'Empereur est représenté en pied, les mains derrière le dos, se promenant dans le parc de Saint-Cloud.

M. PLUMET.

Jamais Bonaparte ne s'est promené autrement.

MADAME DESHERBIERS.

Je me le rappelle parfaitement. Ton fils le reconnaîtrait, peut-être?

MADAME PATRAT.

Non-seulement il le reconnaît, mais il l'imite, et toutes les fois que nous lui présentons ce ta-

bleau, il met, de lui-même, ses mains derrière le dos, sans qu'on le lui dise.

M. PLUMET.

C'est merveilleux.

MADAME PATRAT.

Lorsque dernièrement, on tira le canon, pour la naissance du comte de Paris, c'était la première fois qu'il l'entendait tirer, le lendemain, il l'imitait, on ne peut mieux ; son oncle, votre ami, monsieur Alfred, qui, comme vous, sert dans l'artillerie, n'en revenait pas, tant c'était cela ; il lui semblait voir les artilleurs à leur pièce, et tout cela avec sa bouche, sans aucune autre préparation.

M. PLUMET.

Et pas encore sept mois, c'est à ne pas croire.

MADAME PATRAT.

Je suis persuadée qu'il adorera l'état militaire. Auguste m'est venu voir mardi dernier, il était en grande tenue...

ALFRED.

Oui, madame, nous venions de rendre une visite à notre nouveau colonel.

MADAME PATRAT.

C'est cela même. Du plus loin qu'Anatole aperçut son oncle, il était comme un fou, ses yeux étincelaient, il faisait avec ses petites mains, comme s'il eut voulu tirer son sabre, et jamais il n'en avait vu ; c'était aussi la première fois de sa vie qu'il en

voyait un : on aurait dit, en vérité, qu'il en avait deviné l'usage.

M. PLUMET.

On a vu de ces choses-là : Jeanne d'Arc, qui plus tard, sur les remparts d'Orléans...

MADAME DESHERBIERS.

Oscar n'a pas autant d'ambition, lui, il veut être tout bonnement avocat, et sa sœur, religieuse ; elle préfère le noir à toute autre couleur. Mais je veux savoir, avant tout, s'il pleure toujours, ce pauvre bijou. Corinne, tu as là, près de toi, le cordon de la sonnette.

M. PLUMET.

Pardon, madame, je vais vous éviter.

MADAME PATRAT.

Du tout, M. Plumet, je vous en conjure... (*Elle tire le cordon de la sonnette.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, un Domestique.

MADAME DESHERBIERS.

Dites-moi, Charles, le petit est-il toujours chagrin ?

LE DOMESTIQUE.

Ils sont allés aux Tuileries, madame, avec Clémence.

MADAME DESHERBIERS.

Ce n'est pas cela que je vous demande.

M. PLUMET.

C'est du fils de madame, dont votre maîtresse veut savoir des nouvelles.

LE DOMESTIQUE.

Excusez-moi, je croyais... Il est en bas, madame.

MADAME DESHERBIERS.

Est-il toujours en larmes?

LE DOMESTIQUE.

Je ne sais pas, madame, il est dans la salle à manger qui joue devant la volière avec sa nourrice.

M. PLUMET.

C'est bien.

SCÈNE V.

MADAME DESHERBIERS, MADAME PATRAT, ALFRED, M. PLUMET.

MADAME DESHERBIERS.

Je ne sais, ma bonne Corinne, si tu es plus heureuse, nous avons autour de nous des gens stupides!

MADAME PATRAT.

Nous ne sommes pas mieux partagés que toi, je t'assure.

MADAME DESHERBIERS.

As-tu vu madame Chassant, depuis peu?

MADAME PATRAT.

Oui, quelque temps avant son départ pour la campagne.

MADAME DESHERBIERS.

C'est maintenant une véritable épidémie que cet amour des champs ! nous en parlions il n'y a qu'un instant avec ces messieurs ; serais-tu toujours de l'avis de tout le monde ?

MADAME PATRAT.

J'en suis bien revenue, je t'assure, je la déteste. M. Patrat a cependant l'intention d'acheter une propriété aux environs de Paris.

MADAME DESHERBIERS.

Je lui en fais mon compliment, il a là une jolie idée ; aux environs de Paris ! il ne sait donc pas que chez toi se donneront rendez-vous tous les désœuvrés de la capitale. Enfin, j'avais cru jusqu'à présent pouvoir résister à l'engouement général, mais je commence à croire que le courant finira par m'entraîner aussi. Cela vous fait rire, monsieur Alfred, mais je vous avouerai que je ne crains rien tant au monde, que la réputation qu'ont certaines personnes de vouloir toujours se singulariser; jamais vous ne me verrez, des premières, adopter une mode nouvelle, j'ai toujours détesté cela, vous le savez, monsieur Plumet.

M. PLUMET.

C'est une justice, madame, que je me plais à vous rendre.

MADAME DESHERBIERS.

Ce ne sera jamais qu'à la dernière extrémité que l'on me verra l'adopter.

SCÈNE VI.

MADAME DESHERBIERS, MADAME PATRAT, ALFRED, M. PLUMET, PATRAT, DESHERBIERS.

PATRAT.

Permettez, madame...

MADAME DESHERBIERS.

Je ne veux rien entendre, monsieur Patrat, je suis furieuse contre vous.

PATRAT.

Contre moi, madame?

MADAME DESHERBIERS.

Comment, depuis si longtemps, dans le cabinet de M. Desherbiers, c'est bien mal à vous, c'est montrer bien peu d'empressement; ne cherchez pas à vous justifier, je n'admets aucune excuse, c'est une horreur.

DESHERBIERS.

Imite l'exemple de madame, chère amie, qui pour moi est pleine d'indulgence.

MADAME PATRAT.

Ne me faites pas parler, j'ai aussi contre vous de grands griefs.

DESHERBIERS.

Vraiment?

MADAME PATRAT.

D'immenses.

DESHERBIERS.

Et lesquels, madame, s'il vous plaît?

MADAME PATRAT.

Ce serait trop long, je ne veux entrer, aujourd'hui, dans aucune explication.

PATRAT.

Où est donc Anatole?

MADAME PATRAT.

Il était ici il n'y a qu'un instant.

MADAME DESHERBIERS.

M. Plumet a voulu s'en approcher, le pauvre enfant a jeté les hauts cris.

M. PLUMET.

Mon Dieu! madame, combien je me reproche...

PATRAT.

C'est singulier, à la maison, jamais cela ne lui est arrivé.

MADAME PATRAT.

Moi je trouve cela tout simple, M. Plumet ne vient jamais nous voir, il lui est tout à fait étranger; jamais Anatole n'a peur des personnes qu'il voit habituellement.

M. PLUMET.

Combien, madame, je suis sensible à cet aimable reproche, que de gens voudraient être coupables à ce prix.

PATRAT.

Il a pourtant la réputation d'aimer les enfants, M. Plumet.

MADAME PATRAT.

Encore une réputation usurpée.

PATRAT.

Tu es bien sûre, n'est-ce pas, bonne amie, qu'il n'est pas malade?

MADAME DESHERBIERS.

Pas le moins du monde.

MADAME PATRAT.

Il est à jouer dans la salle à manger avec sa nourrice.

PATRAT.

Vous savez que nous avons trouvé qu'il imitait l'Empereur?

DESHERBIERS.

En vérité?

MADAME PATRAT.

Pourquoi vouloir trouver ridicule, devant le monde, une chose que tu trouves sublime à la maison.

MADAME DESHERBIERS.

Nous sommes bien toutes les mêmes avec nos enfants, nous ne pouvons résister à la tentation de raconter leurs exploits.

M. PLUMET.

C'est bien naturel, mesdames, c'est bien naturel.

SCÈNE VII.

Les mêmes, NAPOLINE, OSCAR.

M. PLUMET.

Les voici.

LES ENFANTS.

Bonjour, petite maman; bonjour, petit papa; bonjour, petite maman; bonjour, petit papa.

MADAME DESHERBIERS.

Mais nous ne sommes pas seuls, vous qui devez donner l'exemple, monsieur Oscar, est-ce ainsi que l'on doit se présenter? Comme il a chaud!

OSCAR.

Madame et messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer.

MADAME DESHERBIERS.

Et vous, mademoiselle?

NAPOLINE.

L'honneur de vous saluer.

MADAME PATRAT.

Jolie comme un petit cœur; viens donc me voir, chère amie (*elle l'embrasse*). Mais comme elle est grande.

MADAME DESHERBIERS.

Tu trouves?

MADAME PATRAT.

Mais certainement.

PATRAT.

Bonjour, capitaine.

OSCAR.

Veux pas être capitaine moi, veux être avocat, comme petit papa.

M. PLUMET.

Toujours son idée fixe.

MADAME DESHERBIERS.

Je vous ai déjà dit, monsieur, qu'un petit garçon ne devait pas avoir de volontés, jamais il ne doit dire je veux.

M. PLUMET.

Le Roi dit nous voulons.

OSCAR, *le contrefaisant.*

Ghen, ghen, ghen, ghen.

MADAME DESHERBIERS.

Monsieur Oscar, sortez.

OSCAR, *suppliant.*

Maman, ma petite maman.

DESHERBIERS.

C'est fort vilain, monsieur, ce que vous venez de faire là.

MADAME DESHERBIERS.

Ne nous mettons donc jamais tous deux à le gronder.

DESHERBIERS.

Pardon, chère amie, pardon.

M. PLUMET.

Cela ne lui arrivera plus.

MADAME DÉSHERBIERS.

Monsieur Plumet, ce sont de ces choses que je ne dois, ni ne veux tolérer. Il vous manque à la journée, et cela, parce que vous êtes toujours trop bon.

M. PLUMET.

Il n'y attache pas d'importance.

MADAME DESHERBIERS.

Si fait, beaucoup au contraire, moi j'en attache beaucoup, c'est pour cela que je tiens à ce qu'il se retire sur-le-champ.

OSCAR, *les yeux baignés de larmes.*

Petite maman, je t'en prie, je te demande pardon.

MADAME DESHERBIERS.

Ce n'est pas à moi qu'il faut demander pardon.

M. PLUMET.

Je lui pardonne de tout mon cœur.

MADAME PATRAT.

Pauvre enfant, il a tant de chagrin.

MADAME DERHERBIERS.

Je t'en prie, Corinne, tu ne connais pas ce caractère-là.

DESHERBIERS.

Mon Dieu, chère amie, tu aurais mieux fait cent fois de suivre ta première idée en le mettant à la porte.

MADAME DESHERBIERS.

S'il promet, cependant, qu'il ne le fera plus?

M. PLUMET.

Je suis persuadé que ceci lui servira de leçon.

MADAME DESHERBIERS.

J'en doute, mais puisque vous le voulez absolument, monsieur Plumet.

MADAME PATRAT.

Sais-tu bien, Isaure, que je ne te croyais pas si sévère?

MADAME DESHERBIERS.

Non, mais j'ai remarqué qu'il choisit toujours le moment où nous avons du monde. Venez, monsieur, que j'essuie vos larmes; pourquoi toujours être méchant?

OSCAR.

C'est bon ami qui me gronde toujours.

M. PLUMET.

Ce que tu dis là, n'est pas, mon petit homme, je t'en demande bien pardon, c'était tout bonnement une simple observation que je me permettais, et pas autre chose.

MADAME DESHERBIERS.

Mais vous êtes mille fois trop bon, monsieur Plumet, d'entrer avec lui dans des explications.

M. PLUMET.

Je ne me permettrai plus rien à l'avenir, madame, je vous en donne ici l'assurance.

MADAME DESHERBIERS.

Napoline, descendez, vous fatiguez monsieur

ALFRED.

Pas le moins du monde, madame, je vous jure.

MADAME DESHERBIERS.

Napoline... Napoline!

NAPOLINE.

Plaît-il, maman ?

MADAME DESHERBIERS.

Laissez le piano, je vous prie, vous faites un bruit à nous étourdir. Eh bien! mademoiselle ?

NAPOLINE.

Je vais aller tout doucement, tout doucement, petite maman.

MADAME DESHERBIERS.

Lorsque je vous dis une chose, vous devez m'obéir. Allez-vous renouveler la scène de monsieur votre frère ?

MADAME PATRAT.

Tu vas la faire pleurer, cette pauvre petite chère amie.

M. PLUMET.

Dis donc, Napoline ?

NAPOLINE.

Plaît-il, parrain?

M. PLUMET.

Tu sais bien ce que je veux dire.

NAPOLINE.

Non, parrain.

M. PLUMET.

Si tu nous disais ta petite fable.

DESHERBIERS.

Si vous m'en croyez, monsieur Plumet, nous remettrons cela à un autre moment.

MADAME PATRAT.

Mais pourquoi donc cela ?

MADAME DESHERBIERS.

Laisse dire M. Desherbiers, il est plus jaloux que moi des dispositions de sa fille. Voyons, mademoiselle, ne vous faites pas prier, ouvrez bien la bouche, prononcez bien distinctement, et surtout ne parlez pas aussi vite que vous avez coutume de le faire.

NAPOLINE.

Oui, petite maman.

Perrette sur sa tête.

MADAME DESHERBIERS.

Dis-nous d'abord le titre de ta fable.

NAPOLINE.

La laitière et le pot au lait.

MADAME DESHERBIERS.

Tenez-vous droite.

NAPOLINE.

Perrette sur sa tête ayant un pot au lait,
Bien posé sur un coussinet,

M. PLUMET.

Il me semble la voir.

NAPOLINE.

Prétendait arriver sans encombre à la ville.

M. PLUMET.

La pauvrette.

NAPOLINE.

Sans encombre à la ville,
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
Elle allait à grands pas, elle allait à grands pas,

MADAME DESHERBIERS.

Eh bien !

NAPOLINE.

Elle allait à grands pas, elle allait à grands pas.

M. PLUMET.

Ayant mis ce jour-là,

NAPOLINE.

Pour être plus agile,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Pour être plus agile, ayant mis ce jour-là,

M. PLUMET.

Cotillon simple et souliers plats.

NAPOLINE.

Notre laitière ainsi troussée,
Comptait déjà dans sa pensée,
Dans sa pensée, comptait déjà
Dans sa pensée.

M. PLUMET.

Tout le prix de son lait, en employait l'argent;
Achetait un cent d'œufs ; faisait triple couvée.

NAPOLINE.

La chose allait à bien par son soin diligent,
Par son soin diligent.

M. PLUMET.

Il m'est, disait-elle, facile,
D'élever des poulets autour de ma maison ;
Le renard sera bien habile,

NAPOLINE.

S'il ne me laisse assez pour avoir un cochon,
Un cochon, un cochon,
Pour avoir un cochon.

M. PLUMET.

Le porc à s'engraisser coûtera peu de son,
Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable,
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Ce qui n'empêchera de mettre en notre étable,

NAPOLINE.

Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau.
Perrette là-dessus saute aussi, transportée :
Le lait tombe ;

M. PLUMET.

Adieu veau,

NAPOLINE.

Vache, cochon, couvée.
Vache, cochon, couvée.
Vache, cochon, couvée.

M. PLUMET.

La dame de ces biens,

NAPOLINE.

Quittant d'un œil marri

M. PLUMET.

Sa fortune ainsi répandue,

NAPOLINE.

Va s'excuser à son mari,
A son mari, en grand danger,

M. PLUMET.

En grand danger d'être battue.

NAPOLINE.

Le récit, le récit,

M. PLUMET.

Le récit en farce fut fait,

NAPOLINE.

On l'appela : Le Pot au Lait.
Moralité.

MADAME DESHERBIERS.

C'est bien, c'est bien, vous ne savez plus un mot de votre fable, mademoiselle, ne pleurez pas sinon Clémence va venir vous prendre.

DESHERBIERS.

Napoline, viens m'embrasser.

MADAME DESHERBIERS.

C'est ainsi qu'en la caressant toutes les fois que je la gronde, elle ne prête plus maintenant la moindre attention lorsque je lui dis quelque chose.

DESHERBIERS.

Pourquoi aussi toujours vouloir lui faire dire sa fable devant le monde?

MADAME DESHERBIERS.

Parce que, devant le monde, je ne veux pas que ma fille soit comme une petite sotte.

NAPOLINE.

Je te demande bien pardon, petite maman.

MADAME PATRAT.

Comme elle est gentille !

M. PLUMET.

C'est un ange, pas plus de fiel...

MADAME DESHERBIERS.

Je te dis qu'elle a le caractère le plus heureux, et si son père me laissait l'élever comme je l'entends.

DESHERBIERS.

Nous avons toujours tort, nous autres pauvres maris.

PATRAT.

Toujours.

MADAME PATRAT.

A-t-elle commencé le piano?

MADAME DESHERBIERS.

Depuis six semaines tout au plus, et je t'assure que lorsqu'elle veut s'en donner la peine... Napoline, voulez-vous montrer à madame ce que vous savez au piano?

NAPOLINE.

Oui, petite maman, je le veux bien.

DESHERBIERS.

Je vous demande mille pardons, M. de Meulan.

ALFRED.

Comment donc, monsieur.

MADAME DESHERBIERS.

Monsieur vient de m'avouer qu'il adorait les

enfants... Voyons donc, mademoiselle, il s'agit ici de prendre une revanche éclatante... Tenez-vous bien droite et écoutez bien ce que je vais vous dire.

NAPOLINE.

Oui, petite maman.

MADAME DESHERBIERS.

Ut, ut, sol, sol, la, la, sol. Vous ne faites nulle attention à ce que je vous dis.

NAPOLINE.

Pardonnez-moi, petite maman.

MADAME DESHERBIERS.

Recommençons. Ut, ut, sol, sol, la, la. — La, la... ce n'est pas cela, la, la. — La, la. — J'en suis désolée, nous recommencerons jusqu'à ce que cela soit bien. — La, la, sol. — Sol. — Ce n'est pas cela. — Sol. — A la bonne heure. Fa, fa, mi, mi, ré, ré, ut. — Mi, mi. — Eh bien! — Mi, mi. — Ré, ré, ut. — Sol, sol, fa, fa, mi, mi, ré, ré. — Sol, sol, fa, fa, mi, mi, ré, ré. — Sol, sol, fa, fa. — Fa, fa. — Recommençons cela. — Fa, fa, mi, mi, ré. — Mi, mi, ré. — Ut, ut. — Sol, sol. — La, la. — Sol, fa, fa, mi, mi, ré, ré, ut, ut. — Fa, fa. — Mi, mi. — Mi, mi. — Ré, ré. — Ut.

TOUTE LA SOCIÉTÉ.

Bravo! bravo! à merveille, comme un petit ange!

MADAME DESHERBIERS.

Vous voyez bien, mademoiselle, que lorsque vous voulez faire attention...

M. PLUMET.

Eh bien ! Oscar ?

OSCAR.

Plait-il, bon ami?

M. PLUMET.

Est-ce que tu ne nous donneras pas un petit plat de ta façon ?

OSCAR.

Je veux bien, bon ami.

M. PLUMET.

C'est déjà fort bien de ne pas te faire prier... Place-toi là, bien au milieu, que tout le monde puisse bien t'entendre.

(L'enfant se place au milieu du salon, se recueille, puis commence son récit.)

Qu'entends-je ? autour de moi l'airain sacré résonne !
Quelle foule pieuse en pleurant m'environne ?
Pourquoi ce chant funèbre et ce pâle flambeau ?
O mort ! est-ce ta voix qui frappe mon oreille
Pour la dernière fois ? Eh quoi ! je me réveille
Sur le bord d'un tombeau !

(Le petit bonhomme saisit un mouchoir que lui tend M. Plumet et le passe sur ses yeux.)

O toi, d'un feu divin précieuse étincelle,
De ce corps périssable, habitante immortelle,
Dissipe ces terreurs : la mort vient t'affranchir !

Prends ton vol, ô mon âme, et dépouille tes chaînes :
Déposer le fardeau des misères humaines,
Est-ce donc là mourir ?

TOUTE LA SOCIÉTÉ.

Très-bien, très-bien, à merveille !

Oui, le temps a cessé de mesurer mes heures.
Messagers rayonnants des célestes demeures,
Dans quels palais nouveaux allez-vous me ravir ?
Déjà, déjà je nage en des flots de lumière ;
L'espace devant moi s'agrandit, et la terre
Sous mes pieds semble fuir.

TOUTE LA SOCIÉTÉ.

Admirable, admirable, fort joli.

PATRAT.

C'est de ?..

MADAME PATRAT.

Comment, monsieur Patrat, peux-tu faire une semblable question, quand nous avons ses ouvrages à la maison.

PATRAT.

Je n'y pensais plus, tu as raison.

M. PLUMET.

Vous connaissez sans doute l'auteur ?

PATRAT.

Je connais ses ouvrages, quant à lui, je ne le connais pas ; je ne l'ai jamais vu.

M. PLUMET.

J'ai eu ce bonheur ; une seule fois, sur le bou-

levard Montmartre. Quelqu'un me dit : Voici l'auteur des *Harmonies*. C'est un Bourguignon, il est de la Bourgogne.

PATRAT.

Ah ! oui-dà !

M. PLUMET.

Vous voyez, monsieur, que ce pays là ne produit pas seulement de bon vin.

OSCAR.

Mais qu'entends-je? au moment où mon âme s'é-
[veille,
Des soupirs, des sanglots, ont frappé mon oreille,
Compagnons de....

SCENE VIII.

LES MÊMES, M. et MADAME TARDIF, un Domestique.

LE DOMESTIQUE.

M. et madame Tardif.

MADAME DESHERBIERS.

Bonjour, ma tante.

NAPOLINE.

Bonjour, tonton.

MADAME TARDIF.

Bonjour, mes enfants. Je ne devais pas venir vous voir aujourd'hui, ça s'est trouvé comme ça. (*A Oscar.*) Tiens, te voilà, toi, je ne te voyais pas, qu'est-ce que tu fais donc là-bas?

18.

M. PLUMET.

Il nous disait quelque chose.

MADAME TARDIF.

Est-ce que je suis de trop?

MADAME DESHERBIERS.

Oh! ma tante, pouvez-vous dire cela.

MADAME TARDIF.

C'est que je le ferais comme je te le dis. D'abord, je n'aime à déranger personne, tu le sais. Commence par embrasser ta tante, mon garçon, tu feras après cela tout ce que tu voudras. Allez trouver M. Tardif, mes petits enfants, il doit avoir quelque chose pour vous dans ses poches.

LES ENFANTS.

Merci, tonton, merci, tonton.

MADAME TARDIF.

Ah çà, mame Patrat, sais-tu que je te croyais bien loin d'ici, te voilà donc revenue?

MADAME PATRAT.

Oui, madame, depuis deux jours seulement.

MADAME TARDIF.

C'est donc ça, car j'ai vu ta mère, l'autre jour, elle ne m'a parlé de rien. Ah çà, mon petit garçon, continue ta machine, ou je m'en retourne à la maison, n'y a pas là à dire, c'est oui ou non, voilà comme je suis.

OSCAR.

Compagnons de l'exil, quoi! vous pleurez ma mort.

M. PLUMET.

Reprends du commencement pour ta tante, mon petit homme.

OSCAR.

Oui, mon bon ami.

M. PLUMET.

Ta tante que tu aimes bien.

MADAME TARDIF.

Sans compter que je lui rends bien, ce pauvre chou.

(Elle essuie une larme.)

OSCAR.

Qu'entends-je? autour de moi l'airain sacré résonne!
Quelle foule pieuse en pleurant m'environne?
Pourquoi ce chant funèbre et ce pâle flambeau?
O mort! est-ce ta voix qui frappe mon oreille
Pour la dernière fois? Eh quoi! je me réveille
Sur le bord d'un tombeau.

MADAME TARDIF.

Ah çà, un instant. Mais c'est à porter le diable en terre, ce que tu nous dis là. Je ne sais pas, moi, mais ça me fait pleurer comme une Madeleine, n'y a pas longtemps avec ça que nous avons dîné, nous sortons de table, j'aimerais mieux quelque chose de plus gai.

MADAME DESHERBIERS.

Dis-nous ta fable, Napoline.

NAPOLINE.

Oui, petite maman. *La Laitière et le Pot au lait*?

MADAME DESHERBIERS.

Tâche de te la rappeler mieux que tantôt.

NAPOLINE.

Oui, petite maman.

Perrette sur sa tête ayant un pot au lait,
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.
Notre laitière ainsi troussée,
Comptait déjà, dans sa pensée,
Tout le prix de son lait : en employait l'argent;
Achetait un cent d'œufs; faisait triple couvée;
La chose allait à bien par son soin diligent.
Il m'est, disait-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison :
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son :
Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable;
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Ce qui n'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau.
Perrette là-dessus saute aussi, transportée :
Le lait tombe : adieu veau, vache, cochon, couvée.
La dame de ces biens, quittant d'un œil marri
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,

En grand danger d'être battue.
Le récit en farce fut fait ;
On l'appela : *Le Pot au Lait.*

TOUTE LA SOCIÉTÉ.

Très-bien, très-bien, très-bien.

MADAME DESHERBIERS.

Mais beaucoup trop vite.

MADAME TARDIF.

A la bonne heure, au moins c'est plus gai cette fois-ci. Pauvre enfant! elle est toute en dehors de son haleine, tout comme si qu'elle eut couru. Monsieur Tardif, regarde donc un peu dans ta culotte, tu dois y avoir ma bourse.

MADAME DESHERBIERS.

Ma tante, je vous en prie...

MADAME TARDIF.

Laisse-moi donc tranquille, mêle-toi un peu de tes affaires... Tenez, mes petits anges, pour vous acheter du bonbon.

LES ENFANTS.

Merci, tonton, merci, tonton.

MADAME TARDIF.

Je ne sais pas comment ça se fait, je pleure de tout à cette heure. Tiens, donne-moi un peu mon mouchoir, dans ta poche, monsieur Tardif, que je m'essuie les yeux.

MADAME DESHERBIERS.

Comment, Élisa, tu nous quittes déjà?

MADAME PATRAT.

C'est bientôt l'heure du petit, nous ne voulons pas changer ses heures de sommeil.

MADAME TARDIF.

Tiens, mais c'est vrai, à propos. Et comment va-t-il ton pauvre chat?

MADAME PATRAT.

Vous êtes trop bonne, à merveille.

MADAME TARDIF.

Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de le voir, ce chou-là ?

MADAME PATRAT.

Mais si fait, la nourrice va nous le monter.

MADAME TARDIF.

Pas du tout, je veux l'aller voir avec vous, ça me promènera, j'ai mon dîner dans la gorge.

MADAME DESHERBIERS.

Restez, mademoiselle, nous avons encore à jouer du piano devant ma tante.

LA

PARTIE DE CAMPAGNE.

LA PARTIE DE CAMPAGNE.

Personnages.

M. GODINOT.
HIPPOLYTE GODINOT.
M. CAMARET.
Mme CAMARET.
LE PÈRE THOMAS.
LA MÈRE THOMAS.
M. COURTIN.
M. LABRE.
M. PAUL.
M. AUGUSTE.
LE PETIT BONHOMME.
DÉSIRÉE.
ZÉLIE.
SOPHIE.
EUPHÉMIE.

(La scène est à Paris chez M. Camaret.)

UNE CUISINE.

SCÈNE PREMIÈRE.

DÉSIRÉE, *puis* M. HIPPOLYTE.

DÉSIRÉE, *allant ouvrir la porte.*

Un instant donc!... Ils ne vous donnent pas seulement le temps de reconnaître!... Qu'est ce que vous voulez? que demandez-vous?

HIPPOLYTE.

C'est moi.

DÉSIRÉE.

Qui ça, vous?

HIPPOLYTE.

Hippolyte Godinot.

DÉSIRÉE.

Où diable avez-vous donc la figure! Comment voulez-vous qu'on vous connaisse au milieu de tous ces paquets-là?

HIPPOLYTE.

Otez-moi, s'il vous plaît, tout ce que j'ai sous le bras.

DÉSIRÉE.

Vous faites donc un déménagement? Qu'est-ce que c'est que tout ce que vous nous apportez là?

HIPPOLYTE.

Des provisions pour la partie de tantôt.

DÉSIRÉE.

Mais vous n'y pensez pas! Est-ce que vous croyez bonnement qu'où vous allez, à la campagne, vous ne trouverez pas de quoi manger?

HIPPOLYTE.

C'est mon oncle, M. Godinot, qui m'a encore dit hier, en le quittant, que chacun apportait son plat.

DÉSIRÉE.

Je sais bien; mais vous, vous apportez à manger pour toute la société.

HIPPOLYTE.

C'est mon oncle qui m'a dit d'apporter sa part et celle de ma tante. Impossible de trouver une voiture.

DÉSIRÉE.

Je crois bien ! à des heures pareilles !

HIPPOLYTE.

J'ai les bras que je ne les sens plus !

DÉSIRÉE.

Comme moi, quand je reviens du marché. Là, à la saignée, n'est-ce pas ?

HIPPOLYTE.

Ici, dans l'articulation.

DÉSIRÉE.

On voit bien, du reste, que vous êtes amoureux.

HIPPOLYTE.

Vous trouvez ?

DÉSIRÉE.

Le temps vous dure.

HIPPOLYTE.

Il est donc de bien bonne heure ?

DÉSIRÉE.

Il est six heures : pas même six heures. D'ailleurs, ce n'est pas ici qu'est le rendez-vous ; c'est chez M. Courtin.

HIPPOLYTE.

Je n'y vais pas, chez M. Courtin ; mon oncle m'a dit de prendre les devants pour tout préparer.

DÉSIRÉE.

C'est très-bien.

HIPPOLYTE.

J'étais venu seulement pour prévenir M. et madame Camaret. Il n'est pas levé, M. Camaret ?

DÉSIRÉE.

Ni lui, ni madame, ni personne ; si fait, le petit est levé, voilà deux heures qu'il me fait enrager ; je vas l'envoyer jouer dans la cour. Imaginez-vous qu'ils se sont couchés ici à une heure du matin ; ils n'en finissaient pas d'arranger toutes leurs affaires, comme s'ils allaient à cent lieues. C'est assez l'habitude dans la maison. Quand ils ont la moindre partie à faire, on est quinze jours à en parler ; la tête en tourne à tout le monde, de manière qu'on ne sait plus ce qu'on fait.

HIPPOLYTE.

Et mademoiselle Zélie ?

DÉSIRÉE.

Ah ! bien oui, mam'selle ! Elle s'est fait tout un chapeau pour aller là-bas ; elle ne songe guère non plus à se lever. Vous arriveriez ici avec du canon que je vous défierais de les éveiller ; vous ne les connaissez guère, allez.

HIPPOLYTE.

C'est cependant à sept heures le rendez-vous.

DÉSIRÉE.

Il en sera bien neuf et le pouce, quand tout le monde y sera. Vous voyez bien, vous-même qui deviez aller en avant, vous n'êtes pas encore parti.

HIPPOLYTE.

Eh bien ! je pars.

DÉSIRÉE.

Bien du plaisir.

HIPPOLYTE.

Serez-vous assez bonne pour dire à mademoiselle Zélie que je suis venu?

DÉSIRÉE.

Je n'y manquerai pas, ça la flattera infiniment.

HIPPOLYTE.

Vous croyez?

DÉSIRÉE.

J'en suis sûre.

HIPPOLYTE.

Je n'oublierai pas ce que vous venez de me dire là.

DÉSIRÉE.

Il n'y a pourtant pas de quoi.

HIPPOLYTE.

Si fait, et je vous en remercie. Peut-être bien que je trouverai une voiture en chemin, pour toutes mes provisions.

DÉSIRÉE.

Je vous la souhaite, car tous ces paquets-là, ça ne laisse pas que d'être assez embarrassant. Attendez que je vous aide un peu à vous charger.

HIPPOLYTE.

Merci. Sans adieu, Désirée.

DÉSIRÉE.

Au plaisir. Attendez, voilà un paquet qui va tout à l'heure vous quitter.

HIPPOLYTE.

Bien obligé, je m'en vas.

DÉSIRÉE.

A revoir, monsieur Hippolyte.

HIPPOLYTE.

En vous remerciant, Désirée.

SCÈNE II.

DÉSIRÉE.

Pauvre jeune homme! il n'est pas beau, maîs il a l'air bon enfant. Il a au moins deux cents pesant sur les bras et dans les poches! Il ne risque rien de les attendre, les autres; ils ne viendront pas de sitôt. Tiens, voilà mam'selle....

SCÈNE III.

DÉSIRÉE, ZÉLIE.

ZÉLIE.

Bonjour, Désirée. Comment trouves-tu mon chapeau?

DÉSIRÉE.

Bien gentil. Tournez-vous un peu de côté que je voie!...

ZÉLIE.

De ce côté-ci?

DÉSIRÉE.

Oui, comme ça. Très-gentil. Comment, vous voilà déjà levée?

ZÉLIE.

Je te dirai que j'étais impatiente de voir l'effet

de mon chapeau au jour ; j'avais encore toute la passe à arranger ; et puis ne devons-nous pas aller ce matin à la campagne ?

DÉSIRÉE.

Vous avez bien le temps ; vos père et mère ne sont pas encore éveillés.

ZÉLIE.

Dis-moi, n'est-il pas venu déjà quelqu'un ?

DÉSIRÉE.

Oui, mam'selle ; mais pas la personne que vous attendez.

ZÉLIE.

Que veux-tu dire ? Je n'attends personne.

DÉSIRÉE.

Excusez... J'avais cru que si.

ZÉLIE.

Tu te trompes, je t'assure.

DÉSIRÉE.

C'est possible. Eh bien, mam'selle, il est venu un jeune homme, le neveu de M. Godinot, M. Hippolyte Godinot. C'est un jeune homme très-aimable, M. Hippolyte Godinot.

ZÉLIE.

Certainement.

DÉSIRÉE.

Moi, j'aimerais bien M. Hippolyte Godinot, il est très-honnête.

ZÉLIE.

Désirée, ce que vous dites-là est fort mal.

DÉSIRÉE.

Pourquoi donc ça, mam'selle?

ZÉLIE.

Parce que vous savez que maman veut absolument me marier à ce monsieur-là, que je le déteste, et que j'aimerais mieux mourir que d'être jamais sa femme. Vous vous faites un malin plaisir de me tourmenter; c'est affreux.

DÉSIRÉE.

Je ne savais pas que vous prendriez la chose si fort à cœur.

ZÉLIE.

Je suis bien malheureuse.

DÉSIRÉE.

Alors, mam'selle, excusez, du moment que ça vous fait de la peine, c'est fini!

ZÉLIE.

J'entends mon frère, je m'en vais, je ne veux pas qu'il s'aperçoive que j'ai pleuré.

DÉSIRÉE.

Mais attendez-donc un moment mam'selle... La voilà partie!... Encore une qui vous a une tête!

SCÈNE IV.

DÉSIRÉE, LE PETIT BONHOMME.

LE PETIT BONHOMME.

Pourquoi tu ne veux pas finir de m'habiller?

DÉSIRÉE.

Je te demande bien pardon, mon chéri, c'est que j'étais avec quelqu'un ; tu veux bien me pardonner, n'est-ce pas? Allons, voyons, qu'est-ce que c'est que cette mine que tu fais là ? Tu ne vois pas que je me moque de toi?

LE PETIT BONHOMME.

Tu as dit que je descendrais dans la cour.

DÉSIRÉE.

Il me semble qu'il n'y a pas de temps perdu. Voyons, prends ta veste.

LE PETIT BONHOMME.

Tu m'as fait du mal en l'entrant.

DÉSIRÉE.

Tu m'ennuies, c'est pas vrai! Voyons, te voilà bien fraîchement, nous allons voir ce que ça va te durer. Prends bien garde surtout à ton pantalon.

LE PETIT BONHOMME.

Oui.

DÉSIRÉE.

Oui, notre chien ?

LE PETIT BONHOMME.

Oui, ma bonne... Désirée, veux-tu m'ouvrir la porte, s'il te plaît.

DÉSIRÉE.

Tu sais ce que je t'ai dit pour ton pantalon ?

LE PETIT BONHOMME.

Oui, ma bonne

DÉSIRÉE.

Bon voyage!

SCÈNE V.

DÉSIRÉE.

Voilà toujours un bon débarras de moins. Madame a beau dire qu'elle fera faire à ses enfants tout ce qu'elle voudra, moi je dis que non, et si sa petite a mis une chose dans sa tête, tout ce que sa mère dira n'est rien. Quant au papa, tout ce qu'on voudra; le pauvre cher homme n'a jamais eu de volonté et n'en aura jamais. (*On sonne.*) Qu'est-ce encore? que nous vient-il là?

SCÈNE VI.

DÉSIRÉE, M. GODINOT.

DÉSIRÉE.

Tiens, c'est M. Godinot.

GODINOT.

Moi-même en personne.

DÉSIRÉE.

Votre neveu sort d'ici.

GODINOT.

Comment, il sort d'ici?

DÉSIRÉE.

Oui, monsieur.

GODINOT.

D'abord je suis fort étonné qu'il se soit permis

de venir sans ma permission. Je ne sais pas pourquoi il est venu.

DÉSIRÉE.

Il a dit que c'était pour avertir monsieur et madame.

GODINOT.

Il perd la tête, ce petit bonhomme-là! Je lui ai formellement recommandé hier de partir ce matin avant cinq heures, afin de prendre les devants et de tout faire préparer là-bas pour qu'à notre arrivée nous n'ayons à nous occuper de rien. Si j'eusse cru qu'il ne m'écoutât pas, je me serais bien gardé de lui donner toutes ces instructions. Je vous demande un peu s'il ne pouvait pas bien se charger de cela, lui qui n'a rien à faire. C'est déplorable, parole d'honneur!

DÉSIRÉE.

Si vous saviez comment il était chargé, le pauvre jeune homme, vous en auriez eu pitié.

GODINOT.

Pourquoi ne fait-il jamais rien de ce que je lui prescris. Lui ai je ordonné de prendre deux cents pesant sur ses épaules?

DÉSIRÉE.

Vous lui avez dit de porter son manger et les deux vôtres?

GODINOT.

Eh bien?

DESIRÉE.

Enfin ça ne me regarde pas. Vous venez savoir si tout le monde est levé, n'est-ce pas?

GODINOT.

Précisément.

DÉSIRÉE.

Il n'y a que moi, jusqu'à présent, et les enfants.

GODINOT.

Comment! encore au lit? Mais, à quoi pensent-ils?

DÉSIRÉE.

Ils ne me l'ont pas dit. Leur avez-vous recommandé d'aller chez vous?

GODINOT.

Pourquoi cela chez moi?

DÉSIRÉE.

Je ne sais pas, moi. Ce rendez-vous aurait pu être changé.

GODINOT.

D'abord, je ne sais pas non plus pourquoi vous me dites cela : jamais il n'a été question que le rendez-vous fût changé. Il fut seulement convenu hier, en sortant de chez M. Labbé, où nous passâmes la soirée, qu'on se réunirait ce matin à sept heures chez M. Courtin. Voilà ce qui fut arrêté, et pas autre chose. Les premiers arrivés devaient attendre les autres. Il me semble que c'est assez clair.

DÉSIRÉE.

Eh bien! vous n'êtes pas mal en retard! Voilà qu'il est neuf heures.

GODINOT.

C'est pour cela précisément que je me suis détaché, voyant qu'ils n'en finissaient pas, dans le but de les faire se hâter un peu.

DÉSIRÉE.

Je t'en moque !

GODINOT.

Plaît-il ?

DÉSIRÉE.

Je dis que vous les connaissez bien ! Mais songez donc que ce serait la première fois de leur vie qu'ils auraient été prêts à l'heure. Est-ce que jamais on finit de se coucher ici ? Eh bien ! pour se lever, c'est la même chose.

GODINOT.

C'est que nous n'y sommes pas chez M. Courtin.

DÉSIRÉE.

J'en sais quelque chose ; quand il faut que je m'en revienne le soir, avec un enfant qui dort sur mon dos ! je vous jure que je ne trouve pas ça près du tout.

GODINOT.

Nous avons mis là le rendez-vous parce que nous serons tout à portée pour les voitures, qui sont à deux pas. Dieu sait maintenant quand nous allons partir.

DÉSIRÉE.

Il faut prendre un parti.

GODINOT.

Dame ! que voulez-vous que je vous dise ? Voilà encore une partie dans l'eau ! et cela, grâce à M. Camaret ! Il ne finit jamais à rien.

DÉSIRÉE.

Vous pouvez dire aussi la faute à madame. Vous manque-t-il encore bien du monde?

GODINOT.

Certainement, et beaucoup! M. et madame Chrétien, M. et madame Sablé, mademoiselle Aubry, M. Sabathier, et je ne sais plus qui encore! Quand nous avons vu cela, nous nous sommes partagés en deux, M. Courtin et moi, je suis venu dans vos parages, il est allé d'un autre côté pour presser un peu notre monde. C'est que plus nous tarderons et moins nous trouverons de voitures. Voilà ce que je crains.

DÉSIRÉE.

Vous craignez de n'en plus trouver?

GODINOT.

Le dimanche, à moins de partir de bonne heure, c'est excessivement difficile, et cela se conçoit; les personnes qui vont à la campagne tombent sur tout ce qu'il y a de voitures, et votre serviteur pour toutes celles qui viennent après! Je vous en parle savamment; j'y ai été pris. Et vont-ils se lever bientôt, que vous sachiez?

DÉSIRÉE.

Je pense qu'ils ne tarderont pas beaucoup à présent.

GODINOT.

C'est que s'ils ne se lèvent pas bientôt, nous serons forcés de sévir contre les retardataires; nous ne sommes pas seuls; nous serions seuls, je ne dis

pas, mais comme nous ne le sommes pas, la position devient extrêmement embarrassante.

DÉSIRÉE.

Qu'est-ce qu'il leur faut pour s'habiller? une demi-heure, tout au plus?

GODINOT.

Allons donc! Est-ce possible? Mais en admettant qu'ils se lèvent de suite, ce que je ne suppose pas, encore leur faut-il le temps moral de se vêtir; ils ne vont pas venir à la campagne en costume de nuit, cela n'est pas croyable.

DÉSIRÉE.

Je suis de bon compte; je ne le crois pas non plus.

GODINOT.

Vous voyez donc bien que c'est une partie à peu près flambée!

DÉSIRÉE.

C'est pas l'embarras, une fois levés, ils ont bientôt fait.

GODINOT.

Laissez donc! est-ce qu'avec les femmes on en finit jamais!

DÉSIRÉE.

Vous avez d'abord le petit qui est tout prêt.

GODINOT.

Comment, le petit! quel petit?

DÉSIRÉE.

Leur enfant.

GODINOT.

Est-ce que leur intention serait de nous l'amener?

DÉSIRÉE.

Probablement, puisque madame m'a dit hier en se couchant : « Désirée, demain, vous habillerez le petit en vous levant. » Voilà tout ce que j'en sais.

GODINOT.

Que le bon Dieu les bénisse, eux et leur enfant.

DÉSIRÉE.

Il est en bas qui joue, le petit ; vous ne l'avez pas vu en montant?

GODINOT.

J'avais bien autre chose en tête! c'est inouï? Quand il a été résolu qu'on laisserait les enfants chez soi! Je me suis bien gardé, lorsqu'on fit cette proposition, d'ouvrir la bouche, parce que, n'ayant pas d'enfants, c'eût été par trop montrer le bout de l'oreille ; mais lui, M. Camaret, lui qui le premier provoqua cette mesure, il est le premier à l'enfreindre aujourd'hui. C'est ce que je ne conçois pas !

DÉSIRÉE.

Vous les connaissez bien : aller quelque part sans leur petit, ah bien oui!

GODINOT.

Mais il faut donc qu'ils l'aient continuellement pendu à leur ceinture, leur maudit enfant!

DÉSIRÉE.

On a beau le leur dire, c'est comme si on chantait.

GODINOT.

Décidément il n'y a plus moyen à présent de

rien faire ! Si ce n'est pas l'un, c'est l'autre. Il semble, en vérité, que ce soit un fait exprès ! Je ne conçois pas cela. Quand on vous propose une chose, rien n'est plus simple : vous n'avez qu'un parti à prendre, c'est de dire oui ou non, sans aller chercher midi à quatorze heures. Donnez-moi, je vous prie, une plume et de l'encre, que je leur laisse un mot.

DÉSIRÉE.

Avez-vous du papier sur vous ?

GODINOT.

Non, certes, je n'en ai pas.

DÉSIRÉE.

Moi non plus. Attendez un moment, je vas voir à vous en procurer.

SCÈNE VII.

M. GODINOT.

Je ne trouve rien de plus déplacé que cela ! Un jour comme celui-ci encore, où nous voulions ménager une entrevue à mon neveu. Il est là-bas, le pauvre garçon, à croquer le marmot ! Que diable ! quand il ne vous convient pas de faire une chose, prenez un biais, un prétexte, n'importe quoi, et ne venez pas dire oui, quand vous n'en avez nulle envie ; voilà ce que je répéterai cent fois !

SCÈNE VIII.

M. GODINOT, DÉSIRÉE *apportant ce qu'il faut pour écrire.*

DÉSIRÉE.

Tenez, voici.

GODINOT.

Bien obligé.

DÉSIRÉE.

Vous auriez peut-être été mieux dans le cabinet pour écrire ?

GODINOT.

Je suis ici parfaitement.

DÉSIRÉE.

Dites donc?

GODINOT.

Plaît-il?

DÉSIRÉE.

Je viens de passer tout contre leur chambre.

GODINOT.

Eh bien?

DÉSIRÉE.

Ils dorment comme si rien n'était.

GODINOT.

J'aurais fait du bruit en passant.

DÉSIRÉE.

Ça n'a rien fait du tout. Marquez-leur dans votre

lettre que vous êtes parti sans eux, puisqu'ils ne finissent pas de se lever.

GODINOT.

Vous concevez que je ne peux pas prendre cela sur moi.

DÉSIRÉE.

Il y a longtemps que vous, M. Godinot, vous êtes levé?

GODINOT.

Nous étions sur pied, ma femme et moi, avant cinq heures. Cinq heures sonnaient à Saint-Sulpice comme j'achevais ma barbe.

DÉSIRÉE.

C'est vous qui êtes exact, à la bonne heure!

GODINOT.

Je suis esclave de ma parole; j'ai toujours été comme cela, et en tout et pour tout; aussi voudrais-je que chacun fût de même.

DÉSIRÉE.

Oui, mais ce que vous demandez là n'est guère possible.

GODINOT.

Je commence à le croire. Remettez-leur, je vous prie, mon petit mot tout de suite.

DÉSIRÉE.

Qu'est-ce que vous leur y dites?

GODINOT.

Que nous attendons avec impatience; qu'ils viennent le plus tôt. Mais, comme je vous le disais tout

à l'heure, je regarde notre partie comme tombée dans l'eau, et cela, grâce à M. Camaret. Surtout, n'oubliez pas mon petit mot.

DÉSIRÉE.

N'ayez pas peur.

GODINOT.

Ajoutez que nous les attendons avec impatience.

DÉSIRÉE.

Je n'y manquerai pas.

GODINOT.

Qu'ils viennent le plus tôt possible.

DÉSIRÉE.

Ca suffit.

GODINOT.

Que nous les attendons.

DÉSIRÉE, *avec impatience.*

Bien, bien. A revoir, M. Godinot.

GODINOT.

Bien le bonjour.

SCÈNE IX.

DÉSIRÉE.

Et l'autre qui va les attendre là-bas avec ses paquets. En v'là une patience! J'ai dans l'idée que cette partie-là aura bien de la peine à se faire aujourd'hui.

SCÈNE X.

DÉSIRÉE, LE PETIT BONHOMME.

LE PETIT BONHOMME.

Ah ! maman ! maman ! maman !

DÉSIRÉE.

Eh bien ! qu'as-tu donc à crier? Ah ! bon Dieu ! moi qui ne le regardais pas ! comme le voilà fait ! On t'a donc promené dans le ruisseau, malheureux enfant ? A-t-on jamais vu ! D'où saignes-tu ?

LE PETIT BONHOMME.

Je saigne pas. C'est Adolphe, le petit au menuisier, qui m'a battu.

DÉSIRÉE.

Tu l'auras attaqué. Je ne m'en rapporte guère à toi !

LE PETIT BONHOMME.

Je vas l'aller dire à maman. (*Il recommence son antienne.*) Ah ! maman ! maman !

DÉSIRÉE.

Attends donc un instant, qu'elle soit levée, ta mère. Elle ne t'entend pas. Et dire que voilà un pantalon blanc de ce matin !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MADAME CAMARET *en costume de nuit.*

MADAME CAMARET.

Qu'est-il donc arrivé à mon fils ?

DÉSIRÉE.

C'est rien, madame.

MADAME CAMARET.

Comment, ce n'est rien? Où est-il tombé? Où es-tu tombé, mon ami?

LE PETIT BONHOMME.

J'ai pas tombé maman : c'est le petit au menuisier qui m'a tombé dans la cour.

MADAME CAMARET.

Il est tout trempé.

DÉSIRÉE.

Tenez, madame, regardez-vous donc! vous voilà toute noire aussi.

MADAME CAMARET.

Mais c'est hideux! Et voilà, monsieur, l'état où vous êtes pour sortir avec votre maman. Vous ne sortirez pas, je vous le promets!

LE PETIT BONHOMME.

Si, maman; t'en prie, t'en prie.

MADAME CAMARET.

Je vous promets bien que non. Pourquoi aussi, Désirée, l'avez-vous laissé descendre dans la cour?

DÉSIRÉE.

Avec ça qu'il est facile de lui faire faire ce qu'on veut, n'est-ce pas? Justement j'étais avec quelqu'un quand ça lui est arrivé.

MADAME CAMARET.

Avec qui donc?

DÉSIRÉE.

M. Godinot, qu'était venu pour vous chercher.

MADAME CAMARET.

Quelle heure est-il donc, qu'il soit déjà venu, M. Godinot ?

DÉSIRÉE.

Mais il est dix heures.

MADAME CAMARET.

Je me sauve! et c'est à sept qu'était le rendez-vous!... Je me sauve! il faut encore que je lace Zélie ; je me sauve!

DÉSIRÉE.

Mais, madame, et le petit ?

MADAME CAMARET.

Rappropriez-le comme vous pourrez : ce ne sont pas mes affaires ; je me sauve!

DÉSIRÉE.

Et un pantalon ?

MADAME CAMARET.

Je n'en sais rien. Je me sauve!

SCÈNE XII.

DÉSIRÉE, LE PETIT BONHOMME.

DÉSIRÉE.

En voilà de l'ouvrage ! Voyons, dis-moi bien gentiment comment ça t'est arrivé. Ne mens pas.

LE PETIT BONHOMME.

Je ne mens pas; c'est Adolphe qu'a voulu prendre le bâton que j'avais.

DÉSIRÉE.

Tu n'avais pas commencé par lui en donner un coup ?

LE PETIT BONHOMME.

Non.

DÉSIRÉE.

Bien sûr ? Prends garde ! ton nez branle !...

LE PETIT BONHOMME.

Je lui en avais donné un tout petit coup pour de rire.

DÉSIRÉE.

Nous y voilà ! je savais bien, moi !

LE PETIT BONHOMME.

Alors il m'a donné une gifle, et puis moi je lui ai redonné un grand coup de poing dans la poitrine.

DÉSIRÉE.

Et lui t'a fait prendre un bain dans le ruisseau.

LE PETIT BONHOMME.

Parce que mon pied a glissé.

DÉSIRÉE.

C'est bon ! c'est bon !

LE PETIT BONHOMME.

Parce que mon pied a glissé.

DESIRÉE.

C'est bon ! je te dis.

LE PETIT BONHOMME.

Sans ça, plus souvent qu'il m'aurait jeté par terre.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, M. CAMARET *en négligé du matin.*

M. CAMARET.

Ah! vous voilà, monsieur mon fils.

LE PETIT BONHOMME.

Bonjour, papa.

CAMARET.

Vous aurez donc toujours des affaires?

LE PETIT BONHOMME.

Non papa, puisque c'est le petit au menuisier qu'a voulu prendre le bâton que j'avais.

CAMARET.

Vous avez de l'eau chaude pour ma barbe, Désirée?

DÉSIRÉE.

Non, monsieur, je ne savais pas que vous alliez vous lever.

CAMARET.

Je ne sais quel vent souffle sur la maison ce matin! tout le monde est ici dans une agitation! jusqu'à monsieur mon fils! c'est effrayant! Il est donc vrai que Godinot est déjà venu ce matin?

DÉSIRÉE.

Oui, monsieur, et bien en colère encore!

CAMARET.

Je te dis qu'aujourd'hui personne n'est dans son assiette.

DÉSIRÉE.

Il est levé depuis cinq heures.

CAMARET.

Il n'en fait jamais d'autres! Je parierais qu'il ne s'est pas couché. Oh! tu ne le connais pas!

DÉSIRÉE.

Tenez, voilà un mot qu'il vous a laissé.

CAMARET.

Donne. Monsieur Adrien, je vous prie en grâce de ne pas toucher à mes rasoirs. Il est furieux, ce pauvre Godinot! Il est certain que nous sommes un peu en retard. Onze heures! ce n'est pas ma faute, après tout. Ils sont délicieux, sa femme et lui! Ils voudraient que les parties commençassent avant le jour! ça n'est pas possible. Quand j'ai le malheur de me lever de bonne heure, je suis sûr d'avoir mal à la tête toute la journée, et, ma foi, j'y regarde à deux fois!

MADAME CAMARET, *de sa chambre.*

Désirée!

DÉSIRÉE.

Madame?

MADAME CAMARET.

Pouvez-vous venir m'attacher ma robe?

DÉSIRÉE.

J'y vas. Vous allez voir que madame va être prête avant vous.

SCÈNE XIV.

M. CAMARET, LE PETIT BONHOMME.

LE PETIT BONHOMME.

Pas vrai, papa, que j'irai à la campagne avec vous?

CAMARET.

Cela ne me regarde pas; demande à ta mère.

LE PETIT BONHOMME.

Tiens, papa, voilà qu'on sonne.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE PÈRE THOMAS, LA MÈRE THOMAS, MADEMOISELLE EUPHÉMIE.

LA MÈRE THOMAS.

M. Camaret, c'est-il point ici?

LE PETIT BONHOMME.

Oui, madame.

CAMARET.

Tiens, c'est M. Thomas! Ah bien, par exemple! et madame Thomas! et toute la famille! Mais quel heureux hasard?

LA MÈRE THOMAS.

C'est point n'ein n'hasard, monsieur Camaret, c'est ben ein fait exprès.

CAMARET.

Je suis à vous dans la minute.

LA MÈRE THOMAS.

Continuez votre barbe, sans vous gêner. Vous ne vous attendiez pas à nous voir?

CAMARET.

Non, ma foi! Et depuis quand êtes-vous à Paris?

LA MÈRE THOMAS.

Y a trois jours, pas vrai, Phémie?

CAMARET.

Et vous venez aujourd'hui pour la première fois?

LA MÈRE THOMAS.

Faut pas nous en vouloir, monsieur Camaret; c'est point l'envie qui nous a manqué, pas vrai, Phémie?

EUPHÉMIE.

C'est le pouvoir, monsieur Camaret.

CAMARET.

Je trouve votre demoiselle grandie.

LA MÈRE THOMAS.

Et bé propre, et bé tout; allez, monsieur Camaret, c'est point pour dire, mais tout ce que fait et bé fait.

CAMARET.

Vous nous restez à déjeuner?

LA MÈRE THOMAS.

D'autant que ça ne vous incommodera point, monsieur Camaret.

CAMARET.

Vous plaisantez! Tenez, voilà ma femme.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, MADAME CAMARET, DÉSIRÉE.

MADAME CAMARET.

Qui donc vient de sonner ? Tiens ! madame Thomas, quelle jolie surprise !

LA MÈRE THOMAS.

C'est vous petit mignot, qui est bé grandi. Madame Camaret ! Regarde donc, Phémie, combien qu'il est grandi !

EUPHÉMIE.

Oh ! ça oui ! Quasiment aussi grand comme le petit à la Frichotte.

LA MÈRE THOMAS.

Oh ! bé plus grand que le petit à la Frichotte !

MADAME CAMARET.

Désirée, vous allez nous faire déjeuner ?

DÉSIRÉE.

Mais, madame, et M. Godinot ? Et son neveu qui attend là-bas ?

MADAME CAMARET.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

DÉSIRÉE.

Si vous ne savez pas, monsieur sait bien.

MADAME CAMARET.

Si vous voulez, monsieur et madame Thomas, nous allons passer par ici.

SCÈNE XVII.

DÉSIRÉE.

Eh bien ! en v'là une sévère ! oser me dire qu'elle ne sait pas ce que je lui veux dire avec M. Godinot ! et son neveu qui fait sa faction ! C'est égal, je serais bien aise de savoir comment tout ça finira.

SCÈNE XVIII.

DÉSIRÉE, CAMARET, *arrivant à pas de loup.*

CAMARET.

Désirée !

DÉSIRÉE.

Vous m'avez fait peur !

CAMARET.

Où sont mes affaires pour m'habiller ?

DÉSIRÉE.

Sur votre lit.

CAMARET.

Que vas-tu nous donner à déjeuner ?

DÉSIRÉE.

Qu'est-ce que vous voulez que je vous donne ? Est-ce que je sais jamais ce que l'on veut faire ici ! Ce matin vous deviez aller à la campagne, à présent, c'est autre chose.

CAMARET.

Elle est bonne, dis donc, tout ce monde qui nous tombe sur le dos ! Ma femme est furieuse.

DÉSIRÉE.

Heureusement qu'on vous attend là-bas. Mais qu'est-ce que vous voulez que je vous donne? Quand on vous dit qu'on n'a rien!

CAMARET, *montant sur une chaise.*

Qu'est-ce que c'est que ça?

DÉSIRÉE.

Mais n'allez donc pas fouiller partout dans ma cuisine. Vous savez qu'il n'y a rien que je déteste plus que ça, quand on fouillonne.

CAMARET.

Mais je vois là des légumes; si tu les mettais sur le feu.

DÉSIRÉE.

Non, tenez, si vous voulez être bien gentil, faudrait m'aller acheter un pâté au jambon; je me charge du reste.

CAMARET.

Tu ris, je pense; fait comme je suis!

DÉSIRÉE.

Ah! mon Dieu, quel homme, pour s'embarrasser de tout! Tenez, j'y vas. Soufflez-moi un peu mon feu, que je le trouve bien en train quand je vas revenir.

CAMARET.

Ne sois pas longtemps.

DÉSIRÉE.

Allez votre train, ne vous inquiétez de rien.

SCÈNE XIX.

CAMARET, *soufflant le feu.*

CAMARET.

Ce pauvre Godinot, quelle mine il doit faire ! Et Courtin ? Comme si c'était de notre faute, après tout ! Ce n'est pas ça qui m'empêche de dormir.

SCÈNE XX.

CAMARET, LE PETIT BONHOMME.

LE PETIT BONHOMME.

Papa, maman m'envoie te dire que tu viennes tout de suite.

CAMARET.

Dis à ta mère que je m'habille.

LE PETIT BONHOMME.

Non, tu ne t'habilles pas, puisque tu souffles. Ah ! laisse-moi souffler, papa, laisse-moi souffler un peu.

CAMARET.

Allons, voyons, souffle. Attends que je te mette quelque chose sous tes pieds. Prends donc garde ! tu souffles dans les cendres.

SCÈNE XXI.

CAMARET, LE PETIT BONHOMME, MADAME CAMARET.

MADAME CAMARET.

Eh bien, monsieur Camaret, mais où diable es-tu donc fourré? Comment, tu fais des enfantillages pareils, quand je ne sais où donner de la tête? Vraiment, je ne te conçois pas, tu es plus enfant que ton fils. Où est Désirée?

CAMARET.

Chez le pâtissier; elle va revenir. Je soufflais son feu en attendant.

MADAME CAMARET.

Laissez-moi faire; est-ce que vous entendez rien à cela! Voyons, débarrassez-moi le plancher tous deux. Et dire que là-bas, chez M. Courtin, ils sont à se manger les foies, j'en suis sûre!

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, LES THOMAS.

MADAME THOMAS.

Je ne voulons point rester si longtemps sans vous voir, mame Camaret.

MADAME CAMARET.

C'est bien aimable à vous, madame. Adrien, je

vous défends de toucher aux rasoirs de votre père.

LA MÈRE THOMAS.

Y a-t'y moyen que je vous aidions, mame Camaret?

MADAME CAMARET.

Je vous rends mille grâces, madame.

LA MÈRE THOMAS.

J'allons commencer par nous *assire*; j'sommes fatiguée d'marcher dans Paris. Et toi, Phémie?

EUPHÉMIE.

Tout de même.

CAMARET.

Il n'y a rien de nouveau chez vous, madame Thomas?

LA MÈRE THOMAS.

Rien autre que ce que je vous ons dit; je vous ons t'y dit qu'la Thibaude, *fâme* à défunt Thibaut, alle s'avont remariée. Alle aviont épousé ein Teistier, ein charron.

CAMARET.

D'où est-il ce charron?

LA MÈRE THOMAS.

De Fouverval, de ces côtés-là.

CAMARET.

Ah! oui-dà! Du pays à M. Guizot?

LA MÈRE THOMAS.

Vous y êtes.

MADAME CAMARET.

Et cette Désirée qui ne vient pas!

LA MÈRE THOMAS.

Elle s'en avont mordu les doigts, allez, M. Camaret, d's'avoir remariée, la Thibaude!

CAMARET.

En vérité!

LA MÈRE THOMAS.

Pas vrai, Phémie?

EUPHÉMIE.

Tout d'même.

SCÈNE XXIII.

Les CAMARET, les THOMAS, DÉSIRÉE.

DÉSIRÉE.

Ne criez pas tant après moi; me voilà.

MADAME CAMARET.

C'est bien heureux! Vous y avez mis le temps?

DÉSIRÉE.

Par exemple!

MADAME CAMARET.

Dépêchez-vous, alors. Si vous voulez, madame, nous allons passer de l'autre côté.

LA MÈRE THOMAS.

Comme il vous plaira, mame Camaret.

SCÈNE XXIV.

Madame CAMARET, DÉSIRÉE.

DÉSIRÉE.

Eh ben, madame; et votre partie de campagne?

MADAME CAMARET.

Ne m'en parlez pas! Et tout ça par la faute de mon mari; parce qu'il est sûr et certain que s'il eût été prêt, nous aurions tous eu nos chapeaux sur la tête; alors, plus moyen de reculer; nous serions bien loin à l'heure qu'il est. Vous avez des œufs? Vous nous ferez une omelette et du café, et cela le plus tôt possible, s'il y a moyen.

DÉSIRÉE.

Faut toujours le temps de le faire.

MADAME CAMARET.

Aussi me suis-je expliquée en conséquence; je vous ai dit : *S'il y avait moyen*. Je m'attendais bien à une réponse de votre part!

DÉSIRÉE.

A la bonne heure, comme ça je ne dis pas.

MADAME CAMARET.

Enchantée de me rencontrer une fois avec vous. Je n'ose, en vérité, pas aller voir l'heure.

SCÈNE XXV.

DÉSIRÉE, *seule.*

C'est c'tautre pauvre jeune homme qui est là-bas à les attendre. En voilà un qui s'amuse! Bon! on sonne encore à présent!

SCÈNE XXVI.

DÉSIRÉE, M. GODINOT.

GODINOT.

Ah çà ! décidément, M. Camaret se moque de nous, n'est-ce pas ? c'est chez lui un parti pris ?

DÉSIRÉE.

Ce n'est pas non plus de leur faute, allez !

GODINOT.

Comment, pas de leur faute ! Et voilà 3 heures d'horloge que nous sommes à croquer le marmot ! Ne me dites donc pas que ce n'est pas leur faute, vous me feriez sauter au plafond ! Quand rien n'était plus simple, comme je vous le disais ce matin, que de se dégager. Cela se voit tous les jours, et on ne laisse pas toute une société le bec dans l'eau ; c'est de la dernière indécence !

DÉSIRÉE.

Imaginez-vous...

GODINOT.

Et mon neveu, qui est là-bas à se morfondre ! Croyez-vous que ce soit bien agréable pour lui ? Et quelle chance avons-nous à présent pour trouver des voitures, je vous le demande ? Aucune.

DÉSIRÉE.

Imaginez-vous qu'au moment...

GODINOT.

Si ce n'était que moi, bon Dieu ! j'en aurais

bientôt pris mon parti ; mais ce sont ces dames qui ne peuvent rester en place, qui s'impatientent, et qui, certes, n'ont pas tort.

DÉSIRÉE.

Quand on se tue de vous dire qu'au moment de sortir...

GODINOT.

Ce n'est pas la première fois qu'il nous joue de ces tours-là, M. Camaret ; il est coutumier du fait. Donnez-moi, s'il vous plaît, un mauvais torchon. Je viens d'être éclaboussé des pieds à la tête.

DÉSIRÉE.

Tenez.

GODINOT.

Bien obligé. C'est véritablement de leur part un manque de procédés qui m'étonne au dernier point.

DÉSIRÉE.

Trois personnes, quand on vous dit, qui leur tombent sur les bras.

GODINOT.

C'est une défaite que je n'accepte pas. Je ne cesserai de dire toujours la même chose au risque de me répéter, rien n'était plus facile pour eux que de se...

SCÈNE XXVII.

DÉSIRÉE, GODINOT, M. CAMARET.

CAMARET.

Eh bien, Désirée, ce déjeuner? Hé! voilà ce cher Godinot! Ah çà, vous déjeunez avec nous, cher ami?

GODINOT.

Oui, je vous conseille! vous êtes par ma foi un joli garçon!

CAMARET.

Comment cela?

GODINOT.

Vous faire droguer depuis le matin comme vous faites!

CAMARET.

Je vous jure que ce n'est pas de ma faute.

GODINOT.

Vous n'avez pas, je crois, la prétention de me faire croire que vous soyez jamais arrivé à l'heure toutes les fois qu'il s'est agi d'un rendez-vous; mais aujourd'hui, j'avoue que c'est passer les bornes.

CAMARET.

Que voulez-vous! des gens qui nous arrivent de la campagne juste au moment où...

GODINOT.

Parce que vous voulez bien

CAMARET.

Le moyen de faire autrement?

GODINOT.

Faites-vous celer, ces jours-là je me cèle; je n'y suis pour personne. Au surplus, arrangez-vous, je me suis engagé à vous amener mort ou vif, je ne vous perds pas de vue, je m'attache à vous.

CAMARET.

C'est bien ainsi que je l'entends. Vous n'avez pas déjeuné?

GODINOT.

Il s'agit bien de cela, ma foi! D'abord, il m'est de toute impossibilité de rien prendre quand j'ai la moindre contrariété.

CAMARET.

Ça ne fait rien; une fois à table, vous changerez d'avis. Désirée, fais venir ma femme.

DÉSIRÉE.

Oui, monsieur.

(Elle sort.)

GODINOT.

C'est inutile... Je vous jure, M. Godinot, que je n'accepterai rien.

SCÈNE XXVIII.

LES MÊMES, MADAME CAMARET, DÉSIRÉE.

MADAME CAMARET.

Ah! M. Godinot, vous allez déjeuner avec nous?

GODINOT.

Je vous rends mille grâces, madame, je ne le puis en vérité.

MADAME CAMARET.

Voyons, Désirée, qu'attendez-vous encore? votre déjeuner doit être prêt.

DÉSIRÉE.

Mais, madame, je fais ce que je peux.

MADAME CAMARET.

On est furieux contre nous, n'est-ce pas, chez M. Courtin?

GODINOT.

Je ne vous dissimulerai pas, madame, que l'on vous attend avec la plus vive impatience.

CAMARET.

Nous allons déjeuner en courant. Voyons, monsieur Godinot, pas de cérémonies.

GODINOT.

Après vous, madame, si vous voulez bien. Je vous avertis, monsieur Camaret, que je ne prendrai rien.

SCÈNE XXIX.

DÉSIRÉE, *seule*.

Il ne prendra rien! Plus souvent! La dernière fois qu'il a diné ici, il ne voulait rien prendre non plus. C'est comme sa femme. Ils ont demandé vingt-cinq fois du pain, sans compter le reste. Qu'est-ce qui vient encore frapper à la porte?

SCÈNE XXX.

DÉSIRÉE, SOPHIE.

SOPHIE.

Eh bien, dites donc, ne vous pressez pas, vous avez le temps, nous vous attendons.

DÉSIRÉE.

C'est-il de ma faute, à moi ?

SOPHIE.

C'est toujours pas de la mienne non plus.

DÉSIRÉE.

D'abord, faut toujours les attendre, ici. Et puis ce n'est pas le tout. Vous savez bien son neveu, à M. Godinot?

SOPHIE.

Je ne connais que ça. Un grand blondin qui n'en finit plus.

DÉSIRÉE.

Vous y êtes. Vous savez bien qu'il doit épouser la demoiselle d'ici?

SOPHIE.

Plus souvent!

DÉSIRÉE.

Enfin on le dit!... Eh bien! savez-vous où il est pour le quart d'heure?

SOPHIE.

Pas encore.

DÉSIRÉE.

A les attendre à l'endroit où ils doivent aller.

SOPHIE.

A trois lieues d'ici?

DÉSIRÉE.

Voilà où il est avec deux cents pesant de provisions sur les bras.

SOPHIE.

Eh ben! il est bien planté pour reverdir. Elle est bonne, la farce! Dites donc, il ne sera pas fâché de ça, monsieur... A propos, avez-vous ici le père Godinot?

DÉSIRÉE.

On ne voit que lui, d'heure en heure, depuis ce matin.

SOPHIE.

On m'envoie le chercher.

DÉSIRÉE.

Il ne peut pas venir, il va se mettre à déjeuner.

SOPHIE.

Comment! mais ils sont tous à la maison qui attendent après lui pour s'en aller à leur partie!

DÉSIRÉE.

Je ne vous dis pas, mais c'est inutile; vous ne l'aurez pas avant qu'il ait déjeuné. Voulez-vous voir un peu à ce que j'ai au feu, sans vous commander? Je suis à vous dans un moment.

SCÈNE XXXI.

SOPHIE, *seule.*

Si jamais on les remet d'une partie, les Camaret, il fera chaud! On n'a jamais vu des tranquillités

pareilles! jamais de la vie! ils déjeunent, les *sans cœur!* Si ce n'est pas à faire damner les saints!

SCÈNE XXXII.

SOPHIE, DÉSIRÉE.

DÉSIRÉE.

Vous n'avez jamais vu rien de mauvais comme madame, aujourd'hui!

SOPHIE.

Qu'est-ce qu'elle vous a fait?

DÉSIRÉE.

Elle s'en garderait bien de me faire jamais quelque chose! Je vous l'aurais bientôt lâchée.

SOPHIE.

Et vous avez raison.

DÉSIRÉE.

Mais c'est après sa fille. Quand elle a à s'en prendre à quelqu'un, c'est toujours à elle; jamais à son scélérat de garçon. Et vous croyez que cette jeunesse-là ne ferait pas mieux d'épouser un singe que de rester chez sa mère? Ma foi si, qu'elle ferait bien.

SOPHIE.

Je ne savais pas qu'elle fût mauvaise, mame Camaret.

DÉSIRÉE.

Où en avez-vous trouvé de bonnes, des maîtresses?

SOPHIE.

Pas souvent, toujours... Et qu'est-ce qu'il a dit, le père Godinot?

DÉSIRÉE.

Qu'il allait déjeuner. Figurez-vous, ma chère, qu'il n'en pouvait plus, le pauvre cher homme. Depuis cinq heures qu'ils sont levés, lui et sa femme, il n'avait rien pris.

SOPHIE.

C'est la même chose à la maison.

DÉSIRÉE.

Vous avez déjeuné, vous?

SOPHIE.

Je crois bien! Tenez, on vous sonne.

DÉSIRÉE.

C'est rien, c'est pour leur monter du vin. Comme ça, ils en disent de belles, pas vrai, chez M. Courtin, sur leur compte?

SOPHIE.

Comme bien vous pensez.

DÉSIRÉE.

C'est ce que je me dis. A quoi sert de faire des sottises au monde comme ils en font toujours?

SOPHIE.

Pourquoi aussi le monde est-il assez bête pour toujours en vouloir dans des parties? Tenez, voilà qu'on vous ressonne.

DÉSIRÉE.

C'est rien, je vous dis, c'est pour descendre à la

cave. Je vas vous dire ! on a l'habitude de sortir ensemble, n'est-ce pas ? et alors...

SCÈNE XXXIII.

Les mêmes, madame CAMARET *faisant irruption dans la cuisine.*

MADAME CAMARET.

Ah çà ! mademoiselle, vous êtes décidément sourde ! j'aimerais mieux à votre place en convenir. Voilà une heure que je vous sonne.

DÉSIRÉE.

J'ai rien entendu.

SOPHIE.

Moi non plus, madame.

MADAME CAMARET.

Ah ! c'est vous, Sophie. Bonjour. C'était pour nous donner à boire.

DÉSIRÉE.

Voilà que je descends à la cave, ne vous faites pas de mauvais sang.

(Elle sort.)

MADAME CAMARET.

Vous prendrez garde à ne pas me casser de bouteilles.

SOPHIE.

Ah dame ! on ne se fait pas.

MADAME CAMARET.

Mais vous, Sophie, je suis certaine que vous n'êtes pas comme ça.

SOPHIE.

J'ai mes défauts aussi, on n'est pas parfait ; mais ce que j'ai, c'est de ne pas être malhonnête avec mes maîtres.

MADAME CAMARET.

C'est un grand point.

SOPHIE.

Avez-vous réfléchi à ce que je vous ai dit, madame, puisque vous ne pouvez plus vivre avec Désirée ?

MADAME CAMARET.

Oui, certainement ; mais je dois vous dire aussi que je n'irai pas à plus de deux cents francs.

SOPHIE.

Mais, madame, j'ai ça chez madame Courtin.

MADAME CAMARET.

Nous en reparlerons. N'en dites rien à Désirée.

SOPHIE.

Vous non plus, madame.

MADAME CAMARET.

Je vous le promets.

SCÈNE XXXIV.

LES MÊMES, LA MÈRE THOMAS, *puis* LE PETIT BONHOMME.

LA MÈRE THOMAS.

Je souffrons la soif, mame Camaret.

MADAME CAMARET.

Pardon, madame. Vous voyez, Sophie, quelle

tête elle a cette fille ! Elle ne finira pas de remonter de sa cave, à présent ?

LA MÈRE THOMAS.

Il y a de quoi étouffer aveucq vout' paté.

MADAME CAMARET.

Ne buvez pas d'eau, madame ; attendez un moment ; Désirée remonte à l'instant de la cave.

LA MÈRE THOMAS.

Ah ! tant pis ! je'n pouvons plus ! J'allons en porter ein plein varre à Phémie. Prends garde, mon mignot, t'as manqué tout jeter par terre.

(Elle sort.)

LE PETIT BONHOMME.

Maman, papa dit qu'on lui donne à boire, qu'il a soif.

MADAME CAMARET.

Il nous donnera peut-être bien le temps de remonter de la cave, monsieur ton père ! Ah ! la voici ; c'est bien heureux !

SCÈNE XXXV.

Les mêmes, DÉSIRÉE.

DÉSIRÉE.

Le propriétaire ne peut jamais faire arranger les marches de la cave ; j'ai manqué encore une fois de m'y casser le cou.

MADAME CAMARET.

Vous n'avez pourtant pas été bien vite ! c'est avoir du malheur.

DÉSIRÉE.

Je voudrais vous voir à la jambe ce que je viens de m'y faire, vous verriez !

MADAME CAMARET.

Vous nous apportez en même temps de l'eau. Où sont vos carafes ?

DÉSIRÉE.

Là, madame, sur mon buffet.

LE PETIT BONHOMME.

Maman, permets-moi de les porter, les carafes.

MADAME CAMARET.

Je ne le veux pas, vous n'avez qu'à les laisser tomber.

LE PETIT BONHOMME.

Non, maman, t'en prie, n'y a pas de danger.

(Une des carafes que tenait le petit bonhomme tombe à terre et se brise.)

DÉSIRÉE.

Quarante-cinq à quinze !

MADAME CAMARET.

Quand je vous le disais ! ..... Tiens, tiens, tiens, mauvais sujet ! tu n'en fais jamais d'autres.

LE PETIT BONHOMME.

Oh ! la la, la la, la la !

MADAME CAMARET.

Ça t'apprendra une autre fois !...

LE PETIT BONHOMME.

Eh ben, voilà alors ! puisqu'on me bat ! (*Il jette à terre la seconde carafe.*)

MADAME CAMARET.

Ah! monstre, tu viens de casser la seconde, et je ne te donnerai pas le fouet!

SOPHIE.

Il ne l'a pas fait exprès, madame.

MADAME CAMARET.

Il aura le fouet; ah! polisson! (*Le petit bonhomme, poursuivi par sa mère, pousse des cris affreux.*)

SCÈNE XXXVI.

TOUT LE MONDE, *à l'exception de* M. GODINOT, *qui déjeune.*

LA MÈRE THOMAS.

Est-ce que le feu est à la maison?

CAMARET.

Voyons, ma femme, calme-toi.

MADAME CAMARET.

Il aura le fouet, il aura le fouet!

LA MÈRE THOMAS.

Sauve-toi, mon mignot, sauve-toi bé vite! (*L'enfant se sauve à toutes jambes.*)

CAMARET.

A tout péché miséricorde.

MADAME CAMARET.

Je te reconnais bien là, monsieur son père! Sais-tu seulement ce qu'il a fait, ton monstre d'enfant?

CAMARET.

Je m'en doute.

MADAME CAMARET.

Eh bien! pourquoi alors vous opposer à ce que je lui donne le fouet quand il le mérite? C'est ainsi que vous en ferez un mauvais sujet, je vous le promets. Au surplus, tout cela, mademoiselle, c'est votre faute.

DÉSIRÉE.

A moi?

MADAME CAMARET.

Si vous aviez mis sur la table tout ce qu'il fallait, cela ne serait pas arrivé.

CAMARET.

Rentrons dans la salle à manger, finissons de déjeuner; allons, madame Thomas.

LA MÈRE THOMAS.

Dame! savez-vous que ça commence à bien faire. Et toi, Phemie?

EUPHÉMIE.

Tout de même.

SCÈNE XXXVII.

DÉSIRÉE, SOPHIE, *puis* M. COURTIN *et* M. LABBÉ.

DÉSIRÉE.

Ce que vous avez vu là, c'est comme ça toute la journee.

SOPHIE.

Eh bien, à la bonne heure! Tenez, voilà qu'on sonne encore.

DÉSIRÉE.

J'y vas.

SOPHIE.

Tiens, M. Courtin!

COURTIN.

Vous ici, Sophie?

SOPHIE.

C'est madame qui m'a envoyée chercher M. Godinot.

COURTIN.

Il ne revient donc plus quand on l'envoie quelque part, M. Godinot? Vous voyez, M. Labbé, s'il y a moyen de faire quelque chose aujourd'hui! vous le voyez!

M. LABBÉ.

C'est incroyable!

DÉSIRÉE.

Je vas dire à monsieur que vous êtes là.

(Elle sort.)

COURTIN.

Je n'ai de ma vie vu une tranquillité semblable!

SOPHIE.

Ils sont à déjeuner.

COURTIN.

Et Godinot?

SOPHIE.

Godinot aussi.

M. LABBÉ.

C'est par trop fort !

COURTIN.

Et nous sommes là, nous autres, à nous morfondre en les attendant !

SCÈNE XXXVIII.

LES PRÉCÉDENTS, M. CAMARET, DÉSIRÉE.

CAMARET.

Monsieur Courtin, vous allez déjeuner avec nous ?

COURTIN.

Non pas, bien obligé !

CAMARET.

Hé! bonjour, monsieur Labbé !

COURTIN.

Vraiment, monsieur Camaret, vous êtes d'une tranquillité !...

CAMARET.

Figurez-vous qu'au moment de partir, il nous tombe une nuée de gens de la campagne ; que pouvions-nous faire, je vous le demande ?

COURTIN.

Quand vous dites au moment de partir...

CAMARET.

Ma foi, oui.

M. LABBÉ.

Dans ce costume-là ?

CAMARET.

Quoi ! je n'ai qu'un pantalon à passer, je suis chaussé.

M. LABBÉ.

Non vraiment, monsieur Camaret, cette fois; c'est trop fort !

CAMARET.

Je veux, monsieur Courtin, que vous en jugiez par vous-même. Donnez-vous la peine de passer par ici; venez avec nous, monsieur Labbé; vous n'avez pas déjeuné ?

COURTIN.

Je ne prendrai rien, je vous remercie.

CAMARET.

Comme Godinot.

M. LABBÉ.

Et ces dames qui nous attendent !...

CAMARET.

Ce sera l'affaire d'un moment.

COURTIN.

Quel homme vous faites ! toujours il faut vous céder.

SCÈNE XXXIX.

DÉSIRÉE, SOPHIE.

SOPHIE.

Et l'on appelle ça des hommes !

DÉSIRÉE.

C'est leurs femmes qui vont s'amuser !

SOPHIE.

Ne m'en parlez pas ! Et l'on viendra dire après qu'elles sont méchantes !

DÉSIRÉE.

Comme s'il n'y avait pas de quoi !

SOPHIE.

C'est dégoûtant, des hommes pareils !

DÉSIRÉE.

Trouvez-en beaucoup autrement, vous me les ferez voir.

SOPHIE.

Et vous croyez qu'on ne ferait pas mieux de rester fille ?

DÉSIRÉE.

Ma foi !

SCÈNE XL.

LES MÊMES, MADAME CAMARET.

MADAME CAMARET.

Désirée, il faudrait aller à la boucherie pour une douzaine de côtelettes, le plus tôt possible. M. Camaret vient encore d'inviter ces deux messieurs, je ne sais vraiment où il a la tête !

DÉSIRÉE.

Vous verrez que nous allons avoir du monde toute la journée.

MADAME CAMARET.

Je le crains. Dépêchez-vous, néanmoins, je vous en supplie.

DÉSIRÉE.

Oui, madame. J'ai bien envie de prendre autre chose avec mes côtelettes, à tout hasard.

MADAME CAMARET.

Faites comme vous l'entendez. Surtout, ne soyez pas longtemps.

DÉSIRÉE.

Non, madame, mais faut-il au moins le temps d'y aller.

SCÈNE XLI.

SOPHIE *seule*.

Je ne trouve déjà pas sa cuisine si propre, elle qui parle tant après les autres! C'est toujours comme ça, au reste : toujours ceux qui crient le plus font le moins bien.

SCÈNE XLII.

SOPHIE, MADAME CAMARET, *puis* DÉSIRÉE.

MADAME CAMARET.

Désirée n'est pas revenue!

SOPHIE.

Non, madame, pas encore.

MADAME CAMARET.

Vous ne vous faites pas d'idée comme je suis tourmentée aujourd'hui.

SOPHIE.

J'en connais qui le sont encore bien autrement que vous, allez!

MADAME CAMARET.

Ces dames, n'est-ce pas?

SOPHIE.

Oui, madame.

MADAME CAMARET.

Et cependant vous voyez s'il y a de notre faute! J'étais prête, j'avais mon chapeau. Et puis si vous voulez que je vous dise, je déteste ces parties où l'on est esclave les uns des autres.

SOPHIE.

Je ne vous dis pas.

MADAME CAMARET.

Enfin ce qui est fait est fait, n'est-ce pas?

SOPHIE.

C'est tout simple. (*Désirée rentre.*)

DÉSIRÉE.

Il n'y en avait pas de côtelettes chez M. Cavillon ; j'ai été obligée d'aller plus loin.

MADAME CAMARET.

L'essentiel est que vous voilà. Eh bien, dépêchez-vous, je vous laisse.

(Elle sort.)

DÉSIRÉE.

Dites donc, il paraît qu'ils sont comme des affamés, là-bas?

SOPHIE.

Ne m'en parlez pas !

DÉSIRÉE.

Vous allez voir s'ils ne vont pas tous nous arriver les uns après les autres.

SOPHIE.

Justement voilà qu'on sonne.

DÉSIRÉE.

C'est encore quelqu'un, je le parierais.

SCÈNE XLIII.

SOPHIE, DÉSIRÉE, M. PAUL, M. AUGUSTE.

PAUL.

M. Camaret?

SOPHIE.

Oui, monsieur Paul.

PAUL.

Vous voilà, Sophie ?

SOPHIE.

Oui, monsieur ; M. Courtin est ici, et M. Godinot aussi.

AUGUSTE.

Nous venons les chercher.

SOPHIE.

Ah bien ! vous ne les tenez pas encore !

AUGUSTE.

Où sont-ils donc passés ?

DÉSIRÉE.

Ils sont à table.

AUGUSTE.

Quand nous les attendons ? C'est tout à fait sans gêne. Mademoiselle, voulez-vous dire à ces messieurs que nous les attendons ?

DÉSIRÉE.

Est-ce que vous n'entrez point ?

AUGUSTE.

Impossible ! ces dames nous attendent.

SCENE XLIV.

SOPHIE, M. PAUL, M. AUGUSTE.

SOPHIE.

Elles doivent bien s'amuser là-bas, toutes ces dames ?

PAUL.

Mais, pas trop ; et puis où aller maintenant ?

AUGUSTE.

Il est quatre heures.

PAUL.

Et le rendez-vous était..... Je ne me rappelle pas.

AUGUSTE.

A sept heures, heure militaire.

PAUL.

On a peut-être entendu sept heures du soir.

AUGUSTE.

C'est déplorable !

PAUL.

Mais, mon cher, figurez-vous bien que toutes ces parties-là ont le même résultat.

SOPHIE.

Je vas voir ce qu'elle fait là-bas, Désirée, qu'elle ne revient pas.

(Elle sort.)

PAUL.

Je commence à en avoir assez, de la partie de campagne.

AUGUSTE.

Vous sentez bien que si je n'avais un motif...

PAUL.

Vous, je ne dis pas ; mais moi, qui ne suis là que pour donner le bras aux mamans...

SCÈNE XLV.

Les mêmes, CAMARET.

CAMARET.

Comment, messieurs, vous ne voulez point entrer, m'a-t-on dit ?

PAUL.

Nous venons chercher M. Courtin.

CAMARET.

Ces messieurs nous ont fait l'honneur d'accepter

un mauvais déjeûner ; j'espère que vous aussi, messieurs, serez assez bons...

AUGUSTE.

Bien obligés, monsieur, nous sommes très-sensibles...

SCÈNE XLVI.

LES MÊMES, MADAME CAMARET, LES THOMAS, DÉSIRÉE, SOPHIE.

CAMARET.

Ces messieurs de chez madame Courtin, chère amie.

MADAME CAMARET.

Messieurs, je vous salue.

CAMARET.

Comment, madame Thomas, vous voulez à toute force nous quitter ?

LA MÈRE THOMAS.

Écoutez, M. Camaret, faut être raisonnable : pas vrai, Phémie ? Faut d'abord que j'allions cheux ein cousin à M. le curé qu'étiont prêtre aussi ; et pis cheux le gendre d'Ambroise Pichard itou.

CAMARET.

Ah çà, quand reviendrez-vous nous voir ?

LA MÈRE THOMAS.

Je n'osons point vous le promettre, M. Camaret ; pas vrai, Phémie ?

MADAME CAMARET.

Si vous aviez voulu être de notre partie de campagne, madame?

LA MÈRE THOMAS.

Ben obligée, mame Camaret.

MADAME CAMARET.

Nous eussions été enchantés de vous avoir avec nous.

LA MÈRE THOMAS.

Ça, je le pensons bien, mame Camaret, mais rentrez cheux vous.

MADAME CAMARET.

Laissez donc, madame, vous plaisantez.

SCÈNE XLVII.

M. PAUL, M. AUGUSTE, DÉSIRÉE *et* SOPHIE, *allant et venant.*

PAUL.

Que dites-vous du costume du maître de la maison?

AUGUSTE.

Fort commode pour la saison.

PAUL.

Il paraît que dans cette maison on reçoit dans la cuisine.

AUGUSTE.

C'est sans cérémonie.

PAUL.

Allons, décidément, mon cher, nous sommes volés.

DÉSIRÉE.

Ces messieurs mangent-ils ?

PAUL.

Non, mademoiselle, nous ne mangeons pas.

SCÈNE XLVIII.

LES MÊMES, CAMARET, MADAME CAMARET.

CAMARET.

Mon Dieu ! messieurs, que je m'en veux de vous avoir quittés si brusquement !

MADAME CAMARET.

Comment ! on n'a pas seulement eu l'attention de faire entrer ces messieurs dans la salle à manger ? Où donc est Désirée ?

SOPHIE.

Elle est allée porter ses côtelettes.

MADAME CAMARET.

Et ces dames, messieurs, et ces dames ?

PAUL.

Ces dames ont renoncé à leur partie de campagne.

MADAME CAMARET.

Par ta faute, monsieur Camaret.

CAMARET.

Ce n'est ni ma faute ni la tienne, chère amie, mais celle des événements.

MADAME CAMARET.

En attendant, fais entrer ces messieurs dans la salle à manger.

SCÈNE XLIX.

LES MÊMES, M. GODINOT, M. COURTIN, M. LABBÉ.

CAMARET.

Eh bien, messieurs, partiriez-vous déjà?

COURTIN.

Comment déjà? il est près de six heures.

MADAME CAMARET.

Tu vois, M. Camaret, si tu avais été prêt?

CAMARET.

Je le suis, je n'ai qu'un pantalon à passer.

MADAME CAMARET.

Tu dis cela depuis le matin.

GODINOT.

Ah! messieurs, vous avez perdu!

COURTIN.

Nous avons bu des choses excellentes.

GODINOT.

Je ne regrette point ma matinée.

LABBÉ.

Madame Camaret, il est impossible d'être plus gracieuse.

MADAME CAMARET.

Vous voulez rire, M. Labbé.

PAUL *à Auguste.*

Je crois ces messieurs fort émus.

AUGUSTE.

M. Godinot surtout; il a peine à retrouver son équilibre.

GODINOT.

Nous aurons bien du mal à trouver des voitures! Ma foi, tant pis au diable!

MADAME CAMARET.

Voyons si ces messieurs sont toujours dans l'intention d'aller à la campagne?

LABBÉ.

Nous irons partout avec vous, belle dame!

PAUL.

Décidément, M. Labbé devient dangereux.

AUGUSTE.

C'est un cheval échappé.

GODINOT.

Je crois la partie fort aventurée, qu'en dites-vous, messieurs?

COURTIN.

A vous parler franchement, je le crois aussi. A six heures du soir, ce n'est guère le moment...

PAUL.

Si nous allions rejoindre ces dames?

COURTIN.

Madame, recevez nos hommages.

MADAME CAMARET.

Eh bien, messieurs, sans adieu.

CAMARET.

A revoir, M. Labbé. Sans adieu, Godinot. Bonjour, messieurs.

DÉSIRÉE *à Sophie.*

Je l'aurais parié. Et ce pauvre jeune homme, le

neveu de M. Godinot, qui est là-bas depuis le matin à les attendre à la campagne, au lieu du rendez-vous, à trois lieues d'ici, avec deux cents pesant de nourriture sur les bras ! comme c'est amusant pour lui ! Avec ça qu'il comptait sur cette partie-là pour faire la cour à mademoiselle.

SOPHIE.

Oui, et pendant qu'il est là-bas à croquer le marmot, l'autre amoureux est là au salon à faire tranquillement la cour à sa prétendue !

DÉSIRÉE.

Allons, voilà un mariage de flambé comme le reste.

SCÈNE L.

M. CAMARET, MADAME CAMARET.

CAMARET.

Eh bien, ma femme ?

MADAME CAMARET.

Eh bien, mon mari ?

CAMARET.

Que dis-tu de tout cela ?

MADAME CAMARET.

Que j'en ai cent pieds par-dessus la tête de toutes vos *parties de campagne !*

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2366
M253
1890
t.1

Monnier, Henri Bonaventure
Scènes populaires